

HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

HORS-SERIE N°04



DE L'AKTION T4 AUX CAMPS DE LA MORT CRIME ⚡ CONTRE L'HUMANITE

NUMÉRO SPÉCIAL AVEC LA PARTICIPATION
D'HENRI KICHKA, DE FRANCOIS DELPLA,
ET DU PÈRE PATRICK DESBOIS.



www.39-45.org/histomag

Contact rédaction llgs@tvcablenet.be
juin1944@wanadoo.fr
hell_on_wheels@noos.fr

Responsable coordination : **Frederic Dumons**
Rédacteur en chef bimestriels : **Laurent Liégeois**
Rédacteur en chef thématiques : **Philippe Parmentier**

EQUIPE DE REDACTION

Eric Giguère
Prosper Vandembroucke
Daniel Laurent
Philippe Massé
Francois Xavier Euzet
Pierre Saliou
David Jardin
Jean Cotrez
Sébastien Saur
François Delpla
Gérard Medic

en partenariat avec



<http://www.histoire-pour-tous.fr/>



<http://www.dowpanzer.be/>



<http://www.histokit.com/>



<http://www.histoired1monde.fr/>

Directeur de publication : **Stéphane Delogu**

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



SOMMAIRE

- Page 3: Editorial
- Page 4: Les crimes contre l'Humanité par S.Saur
- Page 5: L'Aktion T4, antichambre de l'Horreur par S Delogu
- Page 8: De l'antisémitisme aux sites d'extermination par A. Tagnon
- Page 15: Interview du Père P. Desbois par F. Delpla
- Page 16: L'action Reinhard par N. Mousnier
- Page 27: Les trains de la Mort par E. Giguère
- Page 30: Les Einsatzgruppen par D. Laurent
- Page 34: Belzec, premier centre d'extermination de l'Aktion Reinhard par N. Mousnier
- Page 50: Rencontre avec M. H Kichka par L. Liégeois
- Page 51: « Nuit et Brouillard », une procédure mythique et méconnue par N. Mousnier
- Page 62: Les cobayes humains par D. Laurent
- Page 69: Le Négationnisme par F. Delpla
- Page 70: Visite guidée d'un camp de concentration : Natzviler-Struthof par S. Saur

Editorial

Par Philippe Parmentier

Alors que nous avons fêté il y a quelques jours le 65ème anniversaire de la Libération du camp d'Auschwitz, des questions sur le génocide demeurent encore sans réponses. D'ailleurs aurons-nous un jour l'ensemble des réponses. Notamment il est encore aujourd'hui difficile de statuer définitivement à la question relative de savoir, quand et comment le génocide a été mis en œuvre.

Ces dernières années les travaux sur l'histoire du Génocide des Juifs ont apporté certains éclaircissements notamment les travaux de M. Edouard Husson. En effet dans son ouvrage sur Heydrich et la Solution finale¹, il démontre le rôle central du chef du RSHA dans la « marche à la solution finale de la question juive en Europe »

A la lecture du sommaire, vous remarquerez qu'à travers l'ensemble des articles composants cet HS, l'équipe de rédaction a tenté de présenter la plupart des crimes commis par les nazis. Mais nous n'avons pas pu prétendre à l'exhaustivité tant le sujet d'étude est vaste.

Sébastien Saur dans un article introductif nous rappelle ce que nous devons entendre et comprendre lorsque nous évoquons les crimes contre l'Humanité. Après un rappel historique, il met en perspective de la notion du Crimes contre l'Humanité en regard de sa singularité vis à vis des autres crimes de guerre.

Stéphane Delogu dans son article sur l'Aktion T4 nous explique que les prémices de la Solution Finale se trouvent dans l'eugénisme pratiqué par les nazis, par l'assassinat près de 70 000 handicapés, considérés comme improductifs par les nazis et devant ainsi être éliminés.

L'article d'Alain Tagon nous montre comment l'Allemagne Nazie, par une politique adaptée faite de propagande est passée d'un antisémitisme « traditionnel », et qui était présent dans bien des pays d'Europe à l'époque, au crime organisé que fut le Judéocide.

Dans un article très complet et synthétique Nathalie Mousnier nous présente l'Aktion Reinhard. Décidée à la conférence de Wansee, cette opération est la « suite logique » de l'Aktion T4. Nathalie Mousnier nous montre les tenants et les aboutissants de cette opération qui a eu pour conséquence l'assassinat de la plupart des juifs du Gouvernement général. De même dans son article sur le camp de Belzec, après avoir présenté l'historique de ce camp, elle s'attache à nous faire part et nous présenter des témoignages touchants de victimes, ainsi que ceux de bourreaux.

La contribution de Nathalie Mousnier à cet HS ne s'arrête pas en si bon chemin car dans un dernier article, elle nous présente l'opération « Nuit et Brouillard », opération peu connue, en marge des crimes nazis mais qui a permis la déportation de nombreux résistants mais aussi de civils dans des camps de l'univers concentrationnaire. Comme dans ses précédents articles, elle s'attache avec rigueur à nous présenter les spécificités de cette opération, tout en nous livrant des témoignages très émouvants.

¹ Edouard Husson, Heydrich et la solution Finale, Perrin, 2008

Daniel Laurent dans un article nous démontre que le crime nazi est présent même chez les médecins. Il nous rappelle que les camps ont permis à certains d'entre eux d'effectuer des expériences dont les résultats cliniques sont considérés comme nuls et qu'ils se sont acharnés sur de pauvres victimes.

François Delpla a rencontré le père Desbois, et a pu l'interviewer pour nous. Il faut rappeler que le Père Patrick Desbois, depuis près de dix ans, recueille des témoignages de ceux qui ont été témoins de la « Shoah par balles » en Ukraine. A ce propos, Daniel Laurent dans un article précis, nous présente les exactions commises par les Einsatzgruppen responsables à l'est de la « Shoah par balles ». De même, dans un des nombreux encarts de cette livraison dont il est l'auteur, il s'étonne, à juste titre, des faibles condamnations obtenues par les principaux responsables de ces « commandos mobiles de tuerie » comme les présente Raul Hilberg dans sa somme : « La destruction des Juifs d'Europe »

Dans un article original, Sébastien Saur mêle illustrations réalisées par les détenus et photos actuelles, pour nous présenter le camp du Struthof. Son article historique nous rappelle que, sans avoir à traverser l'Europe, nous pouvons découvrir, en France, l'univers concentrationnaire.

Il me reste à remercier au nom de toute l'équipe de rédaction M. Henri Kichka, rescapé des camps de la mort, qui a eu la gentillesse de répondre aux questions posées par les membres du Forum « Le Monde en Guerre » et par l'intermédiaire de Laurent Liégeois. Profitons aujourd'hui des témoignages des rescapés, eux qui ce sont tus pendant des années

En vous souhaitant une bonne lecture



Les Crimes contre l'Humanité

Par Sébastien Saur

Lorsqu'en août 1914 commence la Première Guerre mondiale, il se trouve peu d'esprits éclairés capables de comprendre qu'une époque prend fin. Le XXe siècle sera, comme l'a défini l'historien Eric J. Hobsbawm, L'Âge des extrêmes. Il commence avec l'extrême violence de la Première Guerre mondiale et se finit avec l'extrémisme religieux responsable des attentats du 11 septembre 2001, qui ouvrent dans le sang le XXIe siècle. Entre les deux, le monde a fait connaissance avec les notions nouvelles de guerre totale, de génocide, et surtout de crime contre l'Humanité.

Les massacres de masse, déportations de populations, tortures, réductions en esclavage, viols et autres atrocités ne sont pas une nouveauté de ce siècle, ils sont consubstantiels de l'humanité, ou plutôt de l'inhumanité. Leur dénonciation n'est pas non plus nouvelle : de Spartacus aux philosophes des Lumières, en passant par Bartolomé de Las Casas, les voix ont été nombreuses à dénoncer l'oppression de l'Homme envers son prochain. Mais il a fallu attendre le traumatisme de la Première Guerre mondiale, et la déshumanisation de la guerre qu'elle a apporté, pour qu'apparaisse l'idée d'une justice internationale capable de punir les bourreaux et de protéger les victimes.

C'est dans ce contexte qu'apparaît pour la première fois en 1915, dans une note du ministère des Affaires étrangères français adressée à l'agence de presse Havas. Elle dénonce les opérations menées par les Turcs contre la population arménienne, et utilise pour la première fois l'expression « crime contre l'humanité et la civilisation ». Etant donné le contexte de guerre, il s'agit cependant plus ici de la part des Français d'une volonté de propagande anti-turque que d'une réelle volonté de justice. La mise en place, en 1920, d'une cour de justice internationale, chargée de juger « les crimes contre l'ordre public international et le droit des gens universel, qui lui seront déférés par l'Assemblée plénière de la SDN ou par le Conseil de cette Société », est repoussée par la SDN, qui trouve l'idée prématurée.

Il faut attendre le 8 août 1945, lors de l'accord de Londres, qui institue le Tribunal international de Nuremberg, pour que la notion de Crime contre l'Humanité reçoive sa première définition juridique. Les statuts du tribunal Nuremberg précisent ainsi que: « l'assassinat, l'extermination, la réduction en esclavage, la déportation et tout acte inhumain commis contre toutes populations civiles, avant ou pendant la guerre, ou bien les persécutions pour des motifs politiques raciaux, ou religieux, lorsque ces actes ou persécutions, qu'ils aient constitué ou non une violation du droit interne du pays où ils ont été perpétrés, ont été commis à la suite de tout crime rentrant dans la compétence du Tribunal, ou en liaison avec ce crime » constituent un crime contre l'Humanité (article 6 des statuts du Tribunal international de Nuremberg).

Le Tribunal international de Nuremberg et son corollaire le Tribunal international pour l'extrême Orient de Tokyo, resteront cependant durant de longues années un cas unique dans l'Histoire. Un projet de Tribunal pénal international sera suspendu en 1954 par l'Assemblée Générale de l'Organisation des Nations Unies et ne sera réévalué qu'à la chute du bloc de l'Est.

Au début des années 90, deux événements majeurs poussent à la mise en place de deux tribunaux internationaux: la guerre en ex-Yougoslavie (1991-1995) et le génocide perpétré par les Hutus à l'encontre des Tutsis au Rwanda (1994). Sont ainsi créés le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY, institué le 25 mai 1993 par la résolution 827 du Conseil de sécurité de l'ONU), et le Tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR, institué par la résolution 955 du Conseil de sécurité de l'ONU).

C'est sur la base des statuts de ces deux tribunaux, qui s'appuient eux-mêmes sur les statuts du Tribunal de Nuremberg, que s'établissent les statuts de la Cour pénale internationale, mise en place le 11 avril 2002. Désormais, la notion de crime contre l'Humanité est élargie, et constitue un atroce inventaire à la Prévert : « meurtre ; extermination ; réduction en esclavage ; déportation ou transfert forcé de population ; emprisonnement ou autre forme de privation grave de liberté physique en violation des dispositions fondamentales du droit international ; torture ; viol, esclavage sexuel, prostitution forcée, grossesse forcée, stérilisation forcée ou toute autre forme de violence sexuelle de gravité comparable ; persécution de tout groupe ou de toute collectivité identifiable pour des motifs d'ordre politique, racial, national, ethnique, culturel, religieux ou sexiste (...) ou en fonction d'autres critères universellement reconnus comme inadmissibles en droit international, en corrélation avec tout acte visé dans le présent paragraphe ou tout crime relevant de la compétence de la Cour ; disparitions forcées de personnes ; crimes d'apartheid, autres actes inhumains de caractère analogue causant intentionnellement de grandes souffrances ou des atteintes graves à l'intégrité physique ou à la santé physique ou mentale » sont désormais passibles d'un jugement pour crime contre l'Humanité (article 7 du Statut de la Cour pénale internationale).

On le voit, la notion de crime contre l'Humanité, aussi évidente qu'elle semble à première vue, n'est pas figée dans le temps, et encore moins présente de toute éternité. Son apparition est récente, sa définition juridique extrêmement compliquée. Elle constitue cependant un jalon fondamental de l'Histoire: elle marque la prise de conscience par l'Homme de sa propre capacité à nuire à son prochain, et sa volonté de s'élever au-dessus de son statut d'animal, qui avait fait dire à Plaute, au IIIe siècle de notre ère : « homo homini lupus », l'Homme est un loup pour l'Homme.

L'Aktion T4, Antichambre de l'Horreur

par Stéphane Delogu

En imaginant l'opération T4, les nazis défrichent un terrain épouvantable, sans pourtant en être à l'origine : celui de l'eugénisme. Ce concept s'appuyant sur un principe de sélection naturelle au sein d'une société, prétend ainsi préserver les élites des tares d'une population exposée aux dégénérescences les plus diverses, reflet de sa condition.

Loin d'être un phénomène confidentiel, l'eugénisme est clairement abordé par Charles Darwin et ses principes affinés par l'anglais Francis Galton. Une société telle que celle voulue par Hitler ne peut que s'ériger en fervente adepte de la sélection naturelle des individus et au besoin « alléger le calvaire de ceux avec qui la nature s'est montrée implacable ». Le Reich ne peut régner sur le monde qu'au moyen de représentants génétiquement purs et ne tolère ni les handicaps, ni les déviances, ni des origines raciales incertaines. Les nazis dépassèrent finalement les frontières les plus improbables de l'eugénisme en le teintant de racisme, le tout mêlé à un cynisme dont le seul but était de faire admettre le principe d'euthanasie des « indigents » à la population allemande.

COMMENT LE CRIME FUT RENDU POSSIBLE

Pour comprendre totalement comment une telle aberration fut rendue possible, il est nécessaire de s'imprégner des dogmes fondateurs de l'idéologie nazie, où la conception de l'Humain se situe à l'opposé de nos propres normes. Les hommes et les femmes ne sont pas des personnes au sens littéral, mais des sujets. Ainsi qu'il l'annonce clairement dans *Mein Kampf*, le monde doit être gouverné par des représentants de la race germanique, génétiquement sains, endurants et implacables, imprégnés totalement par le national socialisme. Il n'est donc plus question d'individualités, mais d'un ensemble cohérent jusque dans l'horreur où ceux ne répondant pas aux critères énoncés n'auront pas leur place : ils seront esclaves, au rang d'*Untermenschen* (par opposition aux surhommes ou *Übermenschen*), ou, pire, condamnés à l'euthanasie parce que jugés improductifs ou nuisibles au Reich. Ainsi, des millions d'être humains deviennent-ils des « unités », terme couramment employé dans l'univers concentrationnaire (1). En modifiant fondamentalement les critères définissant l'espèce humaine, les nazis rendirent ainsi le crime possible, puisque ceux à qui l'on appliqua l'Aktion T4 ne peuvent prétendre au rang d'êtres humains. Cette notion apparaît essentielle lorsqu'il s'agit d'expliquer comment un système étatique pu pratiquer le crime à une telle échelle sans remord ni regret. La notion de responsabilité individuelle fut par ailleurs amoindrie voire totalement annihilée par plusieurs dispositions légales périphériques. C'est par exemple le cas de la loi du 14 juillet 1933 sur la stérilisation eugénique. Les lois de Nuremberg consacrent finalement le droit à donner la mort en toute impunité et s'appuient sur la loi sur « la protection du

sang et de l'honneur allemand » et la loi du Reich sur la citoyenneté allemande.



Karl Brandt, médecin personnel de Hitler, responsable avec Bouhler de la mise en œuvre de l'Aktion T4. (DR)

L'Aktion T4 tire également sa raison d'être, si tant est qu'il fût possible qu'elle existât, d'une seconde considération, purement économique : les déficients ne sont d'aucune utilité au Reich pour qui ils constituent un poids mort et de surcroît entraînent des dépenses inutiles. Si la conception de l'opération d'euthanasie de fait dans le plus grand secret, sa justification se retrouve même dans les manuels scolaires. Voici un problème d'arithmétique tel qu'il était présenté aux élèves allemands des années 30 : « **un aliéné coûte quotidiennement 4 marks, un invalide 5.5 marks, un criminel 3.5 marks. Dans beaucoup de cas, un fonctionnaire ne touche quotidiennement que 4 marks, un employé 3.5 marks et un employé 2 marks. Faites un graphique avec ces chiffres. D'après les estimations prudentes, il y a en Allemagne environ 300 000 aliénés, épileptiques, etc. dans les asiles. Calculez combien coutent annuellement ces aliénés et épileptiques, combien de prêts aux jeunes ménages à 1000 marks pourrait on faire si cet argent pouvait être économisé ?** » La réponse est

implacable: 438 000 jeunes ménages pourraient ainsi bénéficier de ce prêt. Il suffit le cas échéant de faire disparaître les 300 000 aliénés dont la vie n'est pas utile au Reich. Non seulement, l'élève ne peut que regretter une telle situation, mais il a lui-même réalisé ce calcul implacable pour se livrer à une terrible conclusion : les handicapés paralysent l'économie et interdisent à des jeunes ménages de vivre décemment.



Philipp Boulher, coresponsable avec Brandt de T4, (DR)

ORGANISATION ET FONCTIONNEMENT

Il ne s'agit bien évidemment pas de tuer sans raison ni fondement, mais d'éviter des souffrances inutiles à ceux « dont la vie est indigne d'être vécue » (Vernichtung lebensunwerten lebens). Derrière ce qui pourrait passer pour un sentiment humaniste, rien ne se cache d'autre que d'éliminer effectivement ceux qui ne sont d'aucune utilité à une Allemagne débarrassée de ses bouches inutiles, c'est-à-dire pure racialement, uniquement peuplée de mères de familles, de travailleurs et de soldats.

L'ordre de lancement de T4 est donné par Hitler lui-même en octobre 1939, mais les premiers meurtres débutent un mois plus tôt après l'invasion de la Pologne. Les « patients » sont choisis au sein des asiles psychiatriques, sanatoriums, nurseries, maisons de retraite, etc. Chaque cas est examiné, uniquement sur dossier en dehors de la présence du malade, par une collégiale de trois médecins. Deux annotations rouges sur les documents étudiés signifient que son cas justifie une élimination physique. Six centres d'euthanasie sont mis en

place et sont identifiés par des abréviations : « Be » pour **Bernburg**, « B » pour **Brandenburg**, « C » pour **Hartheim**, « A » pour **Grafeneck**, « D » pour **Sonnenstein** et enfin « E » pour **Hadamar**.

Sur le plan de l'organisation, T4 est planifiée par le R.A.G. ou « *Reichsarbeitsgemeinschaft Heil und Pflegeanstalten* ». Le transport des patients est par ailleurs assuré par une société privée créée en toute discrétion: la Gekrat (*Gemeinnützige Krankentransporte GmbH*). Enfin, la GSA (*Gemeinnützige Stiftung für Anstaltspflege*) a pour objet d'étudier et de mettre en place les systèmes d'euthanasie au monoxyde de carbone. L'étude administrative des dossiers donne ensuite à une classification en trois groupes distincts :

Groupe 1: patients atteints de schizophrénie, d'épilepsie, de troubles mentaux, de syphilis.

Groupe 2: patients internés depuis 5 ans sans interruption de séjour.

Groupe 3: patients au passé criminel, étrangers, personnes tombant sous le coup des lois de Nuremberg, Juifs.

Deux hommes sont principalement chargés de la mise en œuvre globale de T4: le SS-Obergruppenführer **Philippe Boulher**, chef de la chancellerie du Reich et le SS-Brigadeführer **Karl Brandt**, médecin personnel de Hitler. Il fixe leurs missions dans cette note datée du 1^{er} septembre 1939: *Le Reichsleiter Bouhler et le docteur en médecine Brandt sont chargés, sous leur responsabilité, d'étendre les attributions de certains médecins à désigner nominativement. Ceux-ci pourront accorder une mort miséricordieuse aux malades qui auront été jugés incurables selon une appréciation aussi rigoureuse que possible. Adolf Hitler.*(3)

Boulher et Brandt peuvent en outre compter sur un pool de militaires et médecins convaincus eux aussi de la nécessité de l'Aktion T4:

Werner HEYE – Professeur en médecine, en charge des modalités d'organisation et de mise en œuvre de l'AKTION T4.

Richard VON HEGENER – chargé en particulier du programme "enfants" de l'AKTION T4.

August BECKER – Responsable de la phase de gazage des patients

Leonardo CONTI – Professeur en médecine, mais également secrétaire d'état à la santé du Reich.

Viktor BRACK – Chargé de la coordination des services de T4.

Werner BLANKENBURGER – Oberführer de la SA.

Leur implication ne souffre bien évidemment d'aucune contestation, mais force est de reconnaître que sans de multiples complicités, les cerveaux de l'Aktion T4 n'auraient pu parvenir au triste bilan de 70.000 meurtres. En effet, une large proportion du personnel de santé allemand paraît

impliqué à des degrés divers: l'implication active ou passive des chefs de cliniques, médecins psychiatres, chefs de maison de retraite et même des sages femmes apparaît évidente dès lors que tous sont sollicités pour la transmission de dossiers dont les patients présentent les caractéristiques d'un « *traitement spécial* ». Précisons à leur décharge que dans la plupart des cas, ce sont des motifs liés aux statistiques d'occupation des hôpitaux qui sont avancés pour la justification de l'envoi en nombre de dossiers médicaux. A l'inverse, dès lors que les patients sont transférés vers un centre d'euthanasie, il semble très improbable que le déroulement de T4 ne soulevât aucune interrogation.



Christian Wirth joue un rôle important dans l'exécution de l'Aktion T4 mais aussi dans l'Aktion Reinhard où il dirigera le SK de Belzec (DR)

Ainsi, à divers échelons, des centaines de praticiens apportent leur concours aux opérations d'euthanasie, lesquelles se décomposent invariablement ainsi: enregistrement, déshabillage et remise des effets personnels, examen médical superficiel (NDLA : *seulement destiné à fournir un alibi justifiant le décès*), relevé photographique de la victime, accompagnement vers la chambre à gaz et mise à mort, crémation du corps, opération de remplissage des urnes, envoi d'une funéraire et du certificat de décès à la famille du défunt (NDLA : *cette urne contient d'ailleurs rarement les cendres du proche décédé, les restes étant recueillis sans se préoccuper de l'identité du corps incinéré*) .

ARRET DE L'AKTION T4

Si les consignes de confidentialité de T4 ne souffrent d'aucune transgression, il apparaît qu'en divers endroits d'Allemagne, circulent des bruits insistants faisant état d'une « *élimination de déficients mentaux* ». Certaines familles dont des membres, atteints de handicaps lourds ou de maladies incurables ont été euthanasiés protestent vivement, et clament leur scepticisme à l'égard des « *mensonges d'Etat* ». Cette vague d'opposition

finit par inquiéter Himmler lui-même. Puis, en août 1941, le Cardinal de Munster, Clemens Von Galen, prononce un sermon sans concession qui fait l'effet d'un véritable douche froide : « *Depuis quelques mois nous entendons des rapports selon lesquels des personnes internées dans des établissements pour le soin de maladies mentales, qui ont été malades pendant une longue période et semblent peut-être incurables, ont été de force enlevées de ces établissements sur des ordres de Berlin. Régulièrement, les parents reçoivent, peu après un avis selon lequel le patient est mort, que son corps a été incinéré et qu'ils peuvent recevoir ses cendres. Il y a un soupçon général, confinant à la certitude, selon lequel ces nombreux décès inattendus de malades mentaux ne se produisent pas naturellement, mais sont intentionnellement provoqués, en accord avec la doctrine selon laquelle il est légitime de détruire une soi-disant "vie sans valeur" - en d'autres termes de tuer des hommes et des femmes innocents, si on pense que leurs vies sont sans valeur future au peuple et à l'Etat. Une doctrine terrible qui cherche à justifier le meurtre des personnes innocentes, qui légitime le massacre violent des personnes handicapées qui ne sont plus capables de travailler, des estropiés, des incurables des personnes âgées et des infirmes !*

Comme j'en ai été bien informé, dans les hôpitaux et les hospices de la province de Westphalie sont préparés des listes de pensionnaires qui sont classés en tant que "membres improductifs de la communauté nationale" et doivent être enlevés de ces établissements et être ensuite tués rapidement. La première partie des patients a quitté l'hôpital de malades mentaux de Mienthal, près de Münster, au cours de cette semaine. Des hommes et des femmes allemands ! L'article 211 du code pénal allemand est toujours en vigueur, et dit en ces termes : « Qui intentionnellement tue un homme, en ayant l'intention de donner la mort, sera puni de mort pour meurtre ». Cette intervention d'un homme d'église marque la fin de T4, tout au moins officiellement. En effet, durant cette même période, une seconde opération est sur le point de prendre le relais sous le code Aktion T14f13. Il s'agit cette fois de procéder à l'élimination physique des individus inaptes au travail dans les camps de concentration. Pour ce faire, une équipe de cent collaborateurs attachés à T4 est envoyée à Belzec, ce en liaison directe avec Odilo Globocnik et Adolf Eichmann. La nomination de Christian Wirth au poste de commandant du KZ Belzec n'est pas davantage un fait du hasard: ce dernier a activement participé au programme d'euthanasie des enfants de moins de trois ans et s'est trouvé en poste au centre d'euthanasie de Graffeneck. T14f13 débute en septembre 1941 ; Reinhard Heydrich, chef du RSHA ou Reichssicherheitshauptamt peut alors donner libre cours à ses projets de crime industriel, jusque là mis en sommeil par Hitler craignant des réactions virulentes de l'Eglise allemande.

L'opération T4 avait certes cessé officiellement, mais la solution finale avait déjà débuté à l'Est dès la fin du mois de juillet 1941 et les massacres commis par les six Einsatzgruppen n'étaient que le prémices au crime industrialisé et ce à une échelle telle que jamais l'humanité n'en n'avait connue de semblable. Pourtant, l'Aktion T4 ne

doit pas être assimilée comme le prologue au Judéocide. A l'époque de sa conception, rien en effet n'était encore formellement entériné. Les crimes de masse de T4 à la solution finale s'inscrivent certes dans un ensemble, mais les différentes phases conduisant aux camps de la mort traduisent une progression constante vers une finalité terrible et dont les étapes marquent, chacune, la recherche d'une froide rentabilité. Si l'historien doit éviter d'amalgamer les différentes facettes du crime industriel en un tout, il existe néanmoins des constantes évidentes dans le comportement de ses acteurs: absence de compassion humaine, retranchement derrière des ordres reçus ou derrière une chaîne complexe, dans laquelle ceux qui décident de tuer ne sont jamais ceux qui tuent, préservation de la survie du Reich.



Leonardo Conti (DR)

NOTES :

- (1) Op. Cit. In « **Le commandant du camp d'Auschwitz parle** », Rudolf Hoess.
- (2) **Philipp Boulher**, alors incarcéré, se suicide en mai 1945 en absorbant une capsule de cyanure. **Karl Brant** est quant à lui condamné à mort dans le cadre du procès dit « des médecins » et exécuté le 2 juin 1948 à la prison de Landsberg.
- (3) Op. Cit. In « Eugen Kogon - Hermann Langbein - Adalbert Rückerl - **"Les chambres à gaz, secret d'Etat"**
- (4) Op. Cit In « **Heydrich et la solution finale** », Edouard Husson, Ed Perrin, 2008

De l'Antisémitisme aux sites d'extermination

par Alain Tagnon

Introduction - Des Evènements sans Précédent

Il y a 65 années se terminaient, en Europe d'abord, puis en Extrême-Orient, les combats de la Seconde Guerre Mondiale. L'occupation de l'Allemagne vaincue, la découverte de l'extermination et en particulier des camps de la mort, et les travaux judiciaires et historiques qui ont suivi, ont révélé aux pays victorieux ce qui serait le fait marquant de ce conflit planétaire: le judéocide nazi. Voulu, planifié, et exécuté avec toute la détermination et toutes les ressources de l'Etat National-Socialiste, il a donné au monde la notion nouvelle, et le nom, de génocide. Aujourd'hui, ce nom s'applique à bien d'autres massacres collectifs, certains encore récents, d'autres antérieurs à celui des Juifs européens, mais ce dernier reste unique. Il l'est par son ampleur, par ses résultats, et surtout par son caractère officiel et structuré, bien que soigneusement gardé secret. Le judéocide nazi n'était pas l'expression extrême d'un antisémitisme allemand débridé, voire toléré par les autorités, mais il était le résultat d'une politique d'Etat, réfléchie, décidée et organisée par les plus hautes instances de l'Allemagne nazie.

Solution Finale - Une Terminologie Trompeuse

Pour beaucoup, le terme de « judéocide nazi » peut paraître inutilement savant. Il est effectivement plus courant d'entendre « Shoah » ou « Holocauste », ou encore « Solution Finale ». Pourtant, ces termes ne sont pas synonymes, ni interchangeables : les deux premiers sont des néologismes, s'inspirant de la culture judaïque (« shoah » se traduit par catastrophe, et « holocauste » désigne un rituel religieux juif de sacrifice animal) et adoptés après-guerre, alors que « Solution Finale » est le raccourci de « solution finale de la question juive en Europe ». Ces huit mots sont une expression-clé, dont l'origine et le sens véritable méritent d'être clarifiés.

Ils ont été employés pour la première fois par Reinhard Heydrich, principal adjoint du Reichsführer SS Himmler, lui même chef suprême de l'ensemble de l'appareil policier nazi. Heydrich, haut responsable de la police de sécurité [*Sicherheitsdienst* ou SD], avait eu vent de la réactualisation de vagues projets d'expulsion des Juifs allemands vers l'Amérique du Sud, puis vers Madagascar, projets remontant à 1937 et qui étaient restés à l'état de simples pistes, sans aucun début d'exécution. Mais après la conquête de la Pologne, et devant la nécessité d'en "gérer" l'énorme population juive autochtone, à laquelle s'ajoutait désormais la multitude des Juifs déportés du Reich, chaque jour plus nombreux, cette idée était revenue à la surface.

Le 3 juin 1940, un certain Franz Rademacher, titulaire du bureau des affaires juives [*judenreferat*] du ministère des affaires étrangères, avait rédigé un mémorandum détaillé, reprenant trois voies possibles: expulsion de l'ensemble de la population juive européenne; ou bien expulsion - vers Madagascar ou ailleurs - des Juifs d'Europe occidentale mais

en conservant ceux d'Europe de l'est en guise d'otages pour dissuader l'Amérique d'intervenir; ou enfin création d'un état juif en Palestine. Dès le moment où de tels projets, plus précis et concrets, commençaient à faire l'objet de discussions sérieuses, Heydrich, se targuant d'être mandaté par son chef direct Himmler, mais aussi par Göring depuis 1939, a manifesté sa volonté d'y participer et même d'en être le principal animateur. Le 24 juin 1940, au cours d'une entrevue avec le ministre Joachim Ribbentrop en personne, Heydrich a fait le constat de l'échec de la politique migratoire poursuivie jusqu'alors, constat qui lui a permis de formuler sa recommandation: celle d'une "solution finale territoriale" [*territoriale endlösung*]. A ce moment, il ne s'agissait encore que d'une politique d'expulsion, massive, radicale et définitive, mais non exterminatrice, donc non clairement génocidaire. Mais le plan Madagascar n'est resté à l'ordre du jour que quelques mois, le temps de se rendre compte que les conditions d'armistice permettaient à la France vaincue de conserver ses colonies, dont Madagascar, et surtout, de prendre conscience qu'avec la Royal Navy, le Royaume Uni resté irréductiblement en guerre aurait le moyen de s'opposer facilement à un tel transfert. Voilà pourquoi, devant l'impossibilité pratique d'évacuer à 10000 km quelques 4 millions de juifs, c'est progressivement leur élimination physique qui a été décidée. On connaît le résultat: selon les statistiques les plus fiables, mais qui restent imprécises, la « solution finale de la question juive en Europe » a coûté la vie à entre 5,29 et plus de 6 millions de juifs, dans les conditions les plus atroces que la barbarie humaine ait pu inventer.

Antisémitisme Historique - Une Discrimination Séculaire

Comment en est-on arrivé là ? Comment la nation Allemande, au glorieux passé scientifique, artistique et culturel, la patrie de Goethe et de Schubert, a-t-elle pu devenir un état génocidaire, dont la furie meurtrière s'est exercée non seulement sur les populations de ses conquêtes, mais aussi, et même en premier lieu, sur ses propres citoyens ? Question cent fois posée, et cent fois restée sans réponse.

L'analyse détaillée du développement de l'antisémitisme en Allemagne est ardue, et dépasse le cadre de cet article. Mais pour tenter de résumer, en simplifiant à l'extrême, il faut se replacer dans l'Europe du début du XX^{ème} siècle, celle de la jeunesse d'un certain Adolf Hitler, né en 1889 à Braunau, en Autriche. Déjà sa filiation incertaine, et son enfance, au sein d'une famille recomposée, l'avaient prédisposé à un sentiment d'insécurité voire d'infériorité, auquel il répondait par une introspection solitaire alimentant une ambition refoulée. La Grande Guerre, où il servit avec courage et mérite, fut pour le jeune homme une occasion inespérée de valorisation, et contribua largement à développer en lui un nationalisme

convaincu et exclusif. Mais l'armistice de 1918, et la défaite humiliante de l'Allemagne impériale, puis les années de crise économique et sociale, firent d'Hitler un frustré d'abord, puis un raté, et surtout un aigri. C'est alors que commença sa carrière politique, pour laquelle ses convictions radicalisées et ses talents oratoires furent des atouts appréciables, auprès d'une population désorientée, aux abois, échappant à tout encadrement par un régime d'inspiration démocratique, mais faible et inopérant. Dans ce contexte, la recherche d'un coupable des maux de l'Allemagne fut pour Hitler un pas logique, et le coupable tout désigné était « le juif » et le bolchevisme. L'ascension politique que l'on sait, la conquête du pouvoir, et dès 1933, sa présence à la tête du pays devaient renforcer Hitler dans ses convictions, et dans sa détermination quasi messianique de mener à bien son programme. Pour ce faire, il lui fallut continuer à mobiliser les foules contre l'ennemi, juif à l'intérieur, bolchevique chez le grand voisin à l'est, et en même temps consolider, noyauter, et contrôler la hiérarchie politique qu'il s'était constituée et qui reposait sur deux piliers: le parti National-Socialiste, et l'organisation policière, cette dernière dirigée par deux camarades de la première heure, le président prussien Hermann Goering, puis le chef SS Heinrich Himmler.



Franz Rademacher auteur des plusieurs projets dont le plan Madagascar (<http://www.shoaheducation.com>)

Dans l'état Nazi ainsi constitué, l'antisémitisme spontané d'Hitler n'était pas seulement une arme politique redoutable. C'était aussi l'écho, puis la voix officielle d'un antisémitisme général, qui n'avait pas attendu Hitler pour être partout en Allemagne, tout comme il existait sous des formes variées dans toute l'Europe centrale, mais aussi, moins violent mais plus sournois, dans les démocraties occidentales et aux Etats-Unis. Dès lors, le leader – le Führer – antisémite d'une population largement antisémite, dans un pays subjugué par un régime totalitaire et violent, ne pouvait que se sentir libre de concevoir, de poursuivre, d'imposer, et de mener à bien une politique résolument antisémite. Et de l'antisémitisme endémique à la judéophobie virulente, puis au judéocide délibéré, il n'y avait que quelques pas à franchir. Ce sont ces pas qui ont mené aux « camps de la mort ».

L'antisémitisme proclamé d'Hitler, sa volonté de désigner « la juiverie » comme coupable du désastre de 1918, et le succès de son programme politique ne lui suffisaient pas. En tant qu'homme fort du régime – ne se faisait-il pas appeler « Führer » ? – il se devait de traduire ses convictions, de plus en plus partagées par une opinion publique tantôt réceptive, tantôt conditionnée, tantôt terrorisée, en action concrète. Pour lui, l'effacement des conséquences imméritées et humiliantes – il ne le dira jamais assez – de la Grande Guerre passait par

deux objectifs complémentaires. L'un d'eux était de recouvrer pour l'Allemagne la place mondiale qui lui était due: ressources, prospérité, colonies, et respect. L'autre était de faire payer, et chèrement, les juifs, déclarés responsables du déclin allemand. La réalisation du premier objectif reposait sur la conquête d'espace vital [*lebensraum*], nécessairement à l'est afin d'éliminer la menace bolchevique perçue comme un danger équivalent à celui des juifs. Bien que les seules « colonies » convoitées par Hitler fussent les anciens territoires africains et orientaux de l'Allemagne impériale, à l'exclusion – déclarée – des colonies des autres puissances européennes, cet objectif, même limité, passait par la neutralisation des démocraties occidentales, seules susceptibles de faire obstacle à l'impérialisme nazi. Le deuxième objectif comportait non seulement le désir de vengeance, mais aussi celui de protéger la race germanique contre la contamination et la souillure raciale juive, perçues comme un danger mortel pour la pérennité de la nation allemande. Quant au lien entre ces deux objectifs, autant il est simple à comprendre, autant à l'époque il s'est révélé source de difficultés pour les promoteurs et les acteurs de la solution finale.

Antisémitisme Nazi: naissance - La discrimination devient Judéophobie

Jusqu'en 1933, l'antisémitisme allemand ne différait guère de celui qui prévalait alors dans l'ensemble de ce qu'on appelle maintenant l'hémisphère Nord: Europe occidentale, Europe de l'est, Etats-Unis. Bien plus, l'antisémitisme de l'Allemagne impériale était plutôt moins violent qu'à l'est. En Russie, depuis de nombreux siècles, la population juive était l'objet de discriminations codifiées. Au sein d'un immense pays largement sous-développé, elle était profondément démunie, souvent marginalisée, conditionnée à l'hostilité de ses concitoyens et quasi résignée à subir des brimades quotidiennes et souvent des attaques en règle, sous la forme de véritables expéditions punitives. C'est en Russie que sont nés la pratique, et le terme, de « pogrom ». Par contre en Allemagne, si la discrimination existait, elle était moins primaire, plus subtile, plus fluctuante aussi.

Au cours de la sinistre « Nuit de Cristal » des boutiques et des magasins appartenant à des commerçants Juifs sont vandalisés (DR)

Les anciennes lois discriminatrices, reconnues comme archaïques, avaient été abrogées. La communauté juive avait trouvé ses propres voies de réussite, de prospérité, parfois même d'épanouissement; elle avait fourni à sa patrie – l'Allemagne – nombre d'éminents succès scientifiques, culturels, commerciaux, financiers; sa participation militaire au premier conflit mondial avait été disproportionnée en regard de son poids démographique.

Mais avec la défaite de 1918, avec la période troublée de Weimar, et surtout avec l'avènement du mouvement National-

Socialiste porté par son prophète Hitler, cette situation relativement favorable – selon les critères de l'époque – devait s'inverser. Conséquence paradoxale, ce sont précisément les succès juifs, et l'ébauche de leur intégration dans la société allemande, qui ont fourni à Hitler et puis aux Nazis une arme de choix pour désigner les Juifs comme ennemis, comme profiteurs, comme nuisances. En focalisant sur cet ennemi le mécontentement de la population, victime des lourdes pertes humaines des années de guerre, des pénuries diverses, de l'inflation, et en attisant l'antisémitisme « ordinaire », Hitler ne se limitait pas à concrétiser sa propre judéophobie. Surtout, il se donnait le moyen politique de la développer en la transformant en un mouvement populaire, en une doctrine de parti, et en terrain d'action pour ses hommes de main. Il ne resterait plus alors au régime National-Socialiste qu'à « légaliser » son programme, en l'imposant au pouvoir législatif, qui lui était déjà asservi. Ceci, suprême perversité, permettrait ensuite de le faire appliquer par le pouvoir judiciaire et donc d'en justifier ses épouvantables conséquences. L'antisémitisme endémique devenait antisémitisme actif, et serait désormais politique d'Etat.

Antisémitisme Nazi: consolidation - La Judéophobie au service du Régime



Dès 1933, la première phase de l'antisémitisme politique d'Etat était purement discriminatrice. Elle visait à diaboliser l'ennemi juif, à le marginaliser, à le déposséder de ses biens et de ses moyens d'existence, et donc à l'exclure de la société allemande. C'est ainsi qu'ont été promulguées les lois de Nuremberg, qu'ont été multipliés et surtout utilisés à des fins antisémites les camps de concentration, et qu'ont eu lieu diverses actions violentes dont la fameuse Kristallnacht de novembre 1938. De cette façon, le pouvoir nazi renforçait son aura « salvatrice » auprès de la population, la conditionnait en vue des mesures plus radicales à venir, et créait un incitant de plus en plus puissant pour le départ volontaire des juifs tout en

accaparant à bon compte de précieuses ressources: liquidités, œuvres d'art, entreprises, immobilier, etc.

La seconde phase est survenue sous la forme d'une mutation insensible de la première: c'est la phase éliminatrice. Elle est la double conséquence de la radicalisation du régime, et de l'échec du moins quantitatif des premières mesures. Pourquoi cet échec? On lui trouve trois causes principales: seule une minorité des juifs possédaient ou avaient réussi à conserver les moyens d'émigrer; peu de nations exerçaient une politique d'accueil digne de ce nom; et surtout, une majorité de juifs allemands étaient convaincus que leur salut viendrait en faisant face et en attendant des jours meilleurs. Ils ne pouvaient pas imaginer que ce qui leur arrivait déjà était prémonitoire d'un sort bien plus terrible. C'est au cours de cette phase que diverses politiques d'expulsion forcée ont été examinées, puis abandonnées, et que les exactions physiques se sont amplifiées y compris des massacres à grande échelle, en Allemagne et dans les premiers territoires incorporés au Reich. Mais quelles qu'aient été les violences exercées, quelle qu'ait été la volonté de plus en plus ouverte d'éliminer les juifs, tous les juifs, aucune de ces mesures n'était à proprement parler génocidaire.



Les Einsatzgruppen ne reculent devant rien pour accomplir leur « mission ». Tuer une mère avec un enfant dans les bras ne leur pose pas de problèmes moraux et de conscience (DR)

C'est une troisième phase qui a donné lieu à l'action exterminatrice, celle que nous dénommons aujourd'hui génocide. Pour comprendre la conception, la gestation, et l'aboutissement final de la politique nazie d'extermination des juifs, il faut revenir au discours d'Hitler devant le Reichstag, le 30 janvier 1939, sixième anniversaire de son accession à la chancellerie du Reich. Dans ce discours, il déclarait: [traduction libre] « *Au cours de mon existence, j'ai souvent fait des prophéties, et l'on s'est moqué de moi ... Aujourd'hui, je serai à nouveau prophète: si les financiers juifs internationaux, en Europe et ailleurs, réussissent à plonger les nations dans une nouvelle guerre mondiale, le résultat ne sera pas la bolchevisation du monde, et donc la victoire de la juiverie, mais l'annihilation de la race juive en Europe.* »

Cette prophétie, Hitler devait y revenir à de nombreuses reprises (mais en la postdatant au 1^{er} septembre 1939, date de

l'invasion de la Pologne) et en particulier le 12 décembre 1941, lendemain de sa déclaration de guerre aux Etats Unis, devant un aréopage de chefs du Parti, dans la Chancellerie. Nous disposons du témoignage de Joseph Goebbels, ministre de la propagande: [traduction libre] « *S'agissant de la Question Juive, le Führer est décidé à aller jusqu'au bout. Il a fait la prophétie que s'ils provoquaient une nouvelle guerre mondiale, c'est eux qui seraient annihilés. Ce n'étaient pas de paroles en l'air. La guerre mondiale est là. L'annihilation des juifs doit en être la conséquence inexorable ... Si le peuple Allemand a fait à l'est le sacrifice de 160 000 morts, les instigateurs devront le payer de leurs propres vies.* »

Massacres à l'Est - La Judéophobie devient Judéocide

Pour les juifs, le massacre à grande échelle était déjà en cours depuis six mois. L'Allemagne avait envahi l'Union Soviétique, et la Wehrmacht était suivie par les Einsatzgruppen, détachements précisément chargés de la tuerie systématique des juifs dans les zones occupées. A lui seul, le nombre des victimes (230 000 juifs pour un seul des 4 détachements, de juin à décembre 1941) faisait de cette campagne une première action génocidaire. Pourtant, en Union Soviétique, il ne s'agissait que d'un début, car dès l'automne, c'est l'ensemble des juifs européens qui serait visé par le massacre systématique.

Quels sont les ordres à l'origine de ces massacres? Il y a tout d'abord la prophétie d'Hitler, déjà reprise tant et des fois, comme une litanie, et devenue profession de foi du régime. Toutefois, Hitler s'était soigneusement abstenu de formuler des ordres explicites d'assassiner l'ensemble des juifs, et encore moins de coucher ces ordres par écrit. Il se contentait de directives allusives, constituant un langage codé (« solution finale », « déportation à l'est », « traitement spécial », etc.) qui suffisaient largement à faire connaître sa volonté et à guider l'action de ses grands subordonnés, et en particulier, celle d'Himmler. C'est dans ce contexte de discrétion conspiratrice et surtout de compréhension tacite, qu'a été conçue la décision de liquider de l'ensemble de « l'intelligentsia judéo bolchévique », et qu'ont été mis sur pied les Einsatzgruppen, par Himmler et Heydrich, mais avec la pleine coopération de la Wehrmacht – du moins son haut commandement, car il faut bien reconnaître que sur le terrain quelques réticences se sont manifestées, plus d'ordre tactique que morale. S'il est vrai que la mission initiale des Einsatzgruppen, telle qu'explicitée en mai 1941 par Heydrich, visait nommément les commissaires politiques soviétiques, et ne faisait pas directement référence aux juifs, en réalité la véritable cible était bien plus vaste. Et rapidement, le mandat de liquidation devait s'élargir, incluant successivement (directive du 2 juillet 1941) les fonctionnaires soviétiques, les « éléments extrémistes », et puis « l'ensemble des juifs occupant des postes étatiques ou du parti communiste ». Cette directive, quoique couchée sur le papier, restait imprécise quant à la définition de ces catégories, et les unités locales des Einsatzgruppen, émulées par des structures parallèles dont les antennes de la Gestapo, disposaient donc d'un large pouvoir d'appréciation quant à l'exécution de leur mission. C'est ainsi qu'on trouve des cas de massacres gratuits d'hommes juifs pourtant sans aucune fonction officielle, et dans d'autres cas, une sélection plus restrictive de ceux appartenant à l'intelligentsia. En même temps que progressait la Wehrmacht, laissant le terrain conquis à la SS et aux

autorités civiles d'occupation, le mandat de liquidation – toujours tacite ou allusif, transmis par Himmler et ses subalternes, mais se référant inlassablement à la volonté d'Hitler (réunion au QG avec Himmler le 17 juillet 1941) – s'étendait encore, incluant bientôt tous les juifs, y compris les femmes et les enfants. Les Einsatzgruppen se sont d'ailleurs rapidement trouvés débordés, leur effectif passant de 3 000 au déclenchement de Barbarossa, à 33 000 à la fin 1941.

Il est clair que pour les juifs soviétiques, on était d'ores et déjà passés, insidieusement et silencieusement, mais délibérément et inexorablement, d'une situation de judéocide rabique à une action génocidaire.

Extermination en Europe - Le Judéocide devient Génocide

Les premiers mois de l'opération Barbarossa avaient vu naître la politique judéocide, et son application à grande échelle. Mais menée dans le cadre des avancées de la Wehrmacht, elle ne concernait que les zones conquises, et elle s'exerçait donc d'une manière improvisée, au gré des localités successivement occupées. Malgré l'ampleur déjà impressionnante de ces massacres, les autorités nazies prenaient peu à peu conscience des multitudes restantes et de l'énormité de la tâche, même si, ce qui ne s'est pas réalisé, l'Union Soviétique devait être vaincue au terme d'une campagne unique. En janvier 1942, Adolf Eichmann allait estimer à cinq millions le nombre de juifs encore à liquider. Et ce chiffre ne concernait que les juifs soviétiques, alors que depuis son arrivée au pouvoir, la volonté déclarée d'Hitler de débarrasser des juifs d'abord le Reich puis les pays conquis et annexés s'était progressivement étendue à l'Europe entière, ce qui ajouterait encore six millions supplémentaires. Les projets d'émigration, volontaire ou forcée, ou d'expulsion massive vers Madagascar d'abord ou l'Amérique latine, avaient rapidement été abandonnés. L'occupation de la Pologne, puis l'invasion de l'Union Soviétique, avaient réveillé des idées de déportation, mais « vers l'est », dans le Gouvernement Général en Pologne d'abord, puis dans des zones réservées en Union Soviétique occupée. Ces projets étaient ouvertement sous-tendus par la prévision acceptée et d'ailleurs souhaitée d'une mortalité très élevée, réalisant une forme d'extermination différée. Mais très vite des considérations pratiques, principalement logistiques mais aussi politiques ont fait reconnaître l'irréalisme de ces projets. Le transport à grande distance d'une dizaine de millions de personnes mobiliserait des moyens colossaux, ce qui mettrait en péril la priorité absolue de l'approvisionnement des armées; d'autre part, les dirigeants des territoires occupés étaient eux-mêmes décidés à « déjudaïser » leurs fiefs, et se montraient hostiles à tout importation, fut-ce à titre d'antichambre, de juifs venus d'ailleurs. Pour eux, la priorité était d'attirer et d'absorber les populations de souche allemande (les *Volksdeutsch*) établies de longue date dans les pays baltes et slaves, et de pouvoir les compter parmi les forces vives de la Nation-Race Germanique. Confrontés à ces obstacles, mais aveuglés par les premiers succès, fulgurants, de l'offensive en Russie, les promoteurs les plus acharnés de la déjudaïsation devaient alors explorer l'idée – elle n'a jamais

donné lieu à un projet concret – de l'expulsion des juifs du Reich et de ses nouveaux territoires au delà de l'Oural, dans une Sibérie administrée par les forces allemandes d'occupation de l'Union Soviétique écrasée, et ce sans se soucier du sort misérable que cette destination improvisée leur réserverait. Mais ce projet se heurtait plus encore à l'insuffisance des moyens de transport, et à l'opposition farouche des Gauleiter installés en Pologne et en particulier de Hans Frank, régnant en maître absolu sur le Gouvernement Général. Enfin, l'arrêt de la Wehrmacht devant Moscou, et ses échecs sur les autres fronts de l'est, confirmaient que l'extermination différée en Sibérie serait impossible.



Hans Frank, ici en compagnie d'Himmler, en tant que Gauleiter du Gouvernement Général est un des hommes clé du judéocide nazi (DR)

A la fin de 1941, le régime Nazi se trouvait donc devant une quadrature du cercle: l'expulsion des juifs européens était impossible faute de destination accessible, les tuer au fur et à mesure nécessiterait une multiplication exponentielle d'Einsatzgruppen et prendrait trop de temps. Les laisser mourir de causes « naturelles » reviendrait à tolérer au sein de la nation allemande une minorité potentiellement dangereuse, et qui plus est, dont les éléments les plus hardis se sélectionneraient pour un jour revivre et contaminer à nouveau le monde de l'Ordre Nouveau. Devant cette impasse, quelle était la position d'Hitler ? De fait, il adoptait une attitude changeante, en fonction d'impératifs contradictoires, tantôt pragmatiques, tantôt idéologiques, pourtant tous défendus au nom de sa volonté, telle qu'elle était perçue et interprétée par les uns ou les autres. C'est ainsi que la pression de Goebbels et de Goering en vue de poursuivre la déjudaïsation, quelques soient les moyens à utiliser, ne se relâchait pas et en particulier pour l'important contingent de juifs restant encore en Allemagne. Par contre, Albert Speer, ministre des Armements, était un réaliste, sans doute le plus clairvoyant de tous les hauts dignitaires du régime.

Il mettait en avant les besoins de main-d'œuvre qualifiée, même si elle était juive. De même Himmler, appartenant pourtant au camp idéologique, était engagé dans la

constitution d'un empire industriel et commercial SS, pratiquant avec les déportés un esclavagisme cynique. Son adjoint direct, Heydrich, lui, était un acharné, et il était à l'origine de plans de déjudaisation déjà très avancés. Par moment Hitler tenait compte aussi de l'opinion publique, devant laquelle la déportation systématique de juifs du Reich ne pourrait pas passer inaperçue, et jusqu'en novembre 1941, il l'avait interdite. Pourtant il ne mettait aucune sourdine à ses diatribes et ni à sa diabolisation des juifs, tant devant les hautes instances du parti autant qu'au cours de réunions restreintes avec ses collaborateurs immédiats. Les auditeurs ne pouvaient que s'en faire l'écho, le plus souvent amplifié, auprès de leurs hiérarchies respectives, et trouver dans ce discours à la fois une incitation à la fuite en avant, et la conviction d'être approuvés par le Führer. Il est capital de comprendre que tout en restant personnellement en retrait des mesures concrètes, tout en se montrant parfois prudent, tout en laissant à ses subordonnés une grande latitude d'appréciation et d'action en son nom, Hitler leur faisait deviner ses intentions, et renforçait leur motivation de s'y conformer. C'est dans cette conjoncture que Heydrich, mandaté par Göring et Himmler, et fort de ce qu'il percevait – à juste titre – comme un feu vert hitlérien, convoquait pour le 20 janvier 1942 la fameuse conférence de Wannsee. Événement emblématique de l'Holocauste, elle avait un double objectif : celui de divulguer aux quinze participants l'interprétation SS actualisée de la volonté d'Hitler, et aussi celui, non moins important, d'impliquer dans sa réalisation les trois piliers du régime: le Parti, les Ministères, et l'appareil Sécuritaire, celui-ci avec Heydrich à sa tête, se réservant la primauté. Par contre, il serait inexact de croire que c'est au cours de cette réunion qu'a été « inventée » la Solution Finale: l'extermination des juifs d'Europe était à l'ordre du jour depuis de nombreux mois, et nonobstant les débats au sommet, à l'est les Einsatzgruppen la poursuivaient très activement.

Quand et pourquoi l'extermination instaurée à l'est s'est-elle étendue à la population juive du restant de l'Europe occupée ? Même sans la promulguer lui-même, il est impensable qu'une décision d'une telle portée ait pu être prise sans la participation, et l'aval formel d'Hitler, fut-il tacite. Mais sans son ordre explicite et sans traces écrites, il est difficile de fixer une date précise. Toutefois, plusieurs événements indépendants semblent avoir servi de détonateurs. Alors que jusque là Hitler avait maintenu en veilleuse la déportation des juifs du Reich vers l'est et vers la mort, en septembre 1941, Staline avait ordonné le transfert brutal en Sibérie des populations germaniques établies depuis des siècles sur les rives de la Volga, et en Allemagne, le désir de vengeance avait créé une pression irrésistible en vue de reprendre l'élimination des juifs restés sur place; simultanément, cette pression était renforcée par la nécessité de faire face aux destructions grandissantes causées au sein de Reich par les bombardements aériens des Anglais, et devait encore radicaliser l'ensemble des mesures anti-juives. S'agissant de l'Europe occidentale, en 1941 Hitler se voyait encore dans une logique victorieuse y compris pour l'Angleterre, dont l'aboutissement devait être selon lui un Ordre Nouveau, régissant l'ensemble des territoires inclus de gré ou de force dans la sphère d'influence du Reich. Dès lors, ces territoires devaient eux aussi être « purifiés du bacille juif ». D'autre part, les Etats-Unis officiellement neutres cachaient de moins en moins leur

sympathie pro-britannique, et la communauté juive américaine se montrait aussi active que possible en dénonçant les horreurs nazies, et en animant diverses actions de soutien aux victimes. Hitler en était parfaitement conscient, et faute d'avoir pu empêcher cette évolution, il voulait tenter d'intimider Roosevelt, « le juif Rosenfeld » en lui montrant ce que ses otages juifs pouvaient attendre. Enfin, l'attaque japonaise de Pearl Harbor, et la déclaration de guerre allemande aux Etats-Unis devaient fournir à Hitler le prétexte parfait de répéter encore une fois, et à qui voulait l'entendre, sa prophétie : « la guerre est maintenant mondiale, et les juifs doivent périr ». Bien que toujours sans ordre structuré, l'implication était parfaitement claire pour tous et en particulier pour les exécutants, qui déjà se tenaient prêts.

C'est à partir de ce moment que la liquidation des juifs européens entre dans sa phase ultime: celle de l'extermination industrielle, celle que permettait la conjugaison de la technologie allemande, du monolithisme du régime, et de la toute-puissance de la SS. L'expérimentation de la mise à mort par gaz toxiques au cours de l'action T4 avait fait son chemin, et cette technique commençait à être connue. La SS l'avait intégrée dans ses plans. Depuis le début décembre 1941, des opérations de gazage avaient débuté à Chelmno, dans la Warthegau, région polonaise annexée au Reich. L'opération Reinhard allait suivre, aux sites de Belzec, Treblinka et Sobibor. Les usines de la mort étaient nées. Elles allaient travailler sans relâche jusqu'en 1943, n'étant démantelées que pour être dissimulées aux troupes Soviétiques revenant en Pologne. On connaît le fonctionnement de ces sites d'extermination, qui n'existaient que pour le gazage des déportés dès leur arrivée, sans aucune structure d'accueil, de séjour, d'hébergement. On en connaît aussi le bilan : 320 000 victimes à Chelmno, 600 000 à Belzec, 250 000 à Sobibor, et 800 000 à Treblinka. A ces chiffres effroyables s'ajoutent ceux de la « Shoah par balle », qui s'est poursuivie tout au long des hostilités dans l'ensemble des territoires de l'est y compris pendant la retraite allemande.

Il faut souligner que l'extermination industrielle s'est aussi effectuée à Auschwitz et à Majdanek, et avec un nombre bien plus important de victimes, mais ces deux camps avaient une vocation mixte, puisqu'ils étaient destinés à des déportés majoritairement juifs, mais aussi politiques, et qu'il s'y faisait une sélection – un semblant de sélection – entre ceux jugés aptes à travailler, et les autres. Ceux-ci subissaient le gazage d'emblée, alors que les « travailleurs » étaient hébergés, mais dans des conditions atroces, jusqu'à ce qu'ils meurent de privations et de mauvais traitements. Il y eut dans ces camps quelques rescapés; des sites d'extermination, quasi aucun.

Conclusion - Les Questions Restent

En l'espace d'un quart de siècle, les concepts réducteurs d'un ancien combattant se sont transformés en l'obsession d'un politicien néophyte et puis en l'objectif avoué d'une nation toute entière. Qu'une civilisation parmi les plus anciennes et les plus développées ait pu se laisser entraîner dans une entreprise mortifère qui reste sans précédent continue de soulever l'incrédulité. S'il est possible à l'historien de détailler la panoplie des faits, et de démêler l'intrication des décisions successives, par contre il reste difficile de comprendre comment cette entreprise a pu s'imposer au pays tout entier,

sans opposition, sans protestation, sans hésitation. Le talent politique d'Hitler y est pour beaucoup. Le noyautage de l'administration de l'Etat à tous les niveaux du pouvoir, et la création d'un appareil policier à sa solde lui étaient des outils indispensables, mais insuffisants, car il a également fallu que tous ses acolytes, depuis le sommet jusqu'à la base, soient réceptifs à ses idées inédites, et que son peuple – le peuple allemand – lui fournisse une adhésion universelle que même la contrainte et la dictature ne peuvent expliquer.

Bibliographie

Fateful Choices, Ten Decisions that Changed the World,

1940-1941. Ian Kershaw - Penguin Books, London - 2008.
Nazi Germany And The Jews, Vol II: The Years of Extermination - Saul Friedländer - HarperCollins, NY - 1997
Hitler's Death Camps - Konnilyn Feig - Holmes & Meier, NY - 1981
Historical Atlas of the Holocaust. MacMillan, NY - 1996

Ils ne savaient pas

Leon Bel

On a commencé vraiment à connaître la réalité des camps de la mort, qu'après la fin de la guerre (bandes d'actualités, journaux, documentaires)

Pendant la période 43-44, mon père recevait (que je lisais) la revue " Les cahiers antiracistes " éditée et rédigée par Bernard Lecache, patron de la LICA, réfugié en Algérie . Cette revue (que l'on peut consulter au musée du CDJC) publiait, sur du mauvais papier, des documents et des photos, parvenus clandestinement de France, notamment du camp de Compiègne

On savait qu'il y avait des " camps de concentration " pour les juifs, aux conditions dures... sans plus.

Pour les juifs d'AFN, qui n'avaient pas connu la déportation, les rafles, ni la mort de parents ou d'amis, l'approche est différente de celle des juifs de France qui étaient, eux, au cœur du problème. Ce sont mes souvenirs de gamin,..... avec ce que je sais maintenant, et si mes parents étaient toujours en vie, j'aurais pu en savoir plus !

En fait, il n'y a que ceux qui ont vécu cette époque "sur le terrain" qui pourront témoigner utilement

Propos recueillis par Daniel Laurent

Je pense aux coreligionnaires de mon âge dont les parents ou les proches ont été déportés ou sont morts dans les camps. J'en ai connu et ils me racontaient leur parcours, convoyés par des bénévoles à travers la France, hébergés ou abrités dans des familles d'accueil, le plus souvent à la campagne. L'un d'eux me racontait qu'hébergé, deux ans dans un presbytère, il faisait office d'enfant de chœur, et servait consciencieusement la messe avec le brave curé du coin

Louis Jacquemart

Pour situer, j'habitais le 11^e arrondissement de Paris un quartier dans lequel exerçaient beaucoup d'artisans Juifs dont les enfants, camarades de jeu, fréquentaient les mêmes écoles que moi. Par deux fois j'ai vu des policiers effectuer des rafles de famille Juives pour une destination non révélées. Engagé dans l'armée de Lattre, c'est dans les environs de Reutlingen en Allemagne, que j'ai aperçu deux silhouettes efflanquées vêtues de tenues blanches (?) rayées de noir verticalement. Cet accoutrement me fit réagir par une remarque "intelligente" du genre : -« *qu'est-ce que c'est que ces guignols ?* ». Au cours de notre avance en Allemagne, quelques bruits circulaient vaguement concernant la libération de certains camps par les Américains et, quelques gars de notre unité parlaient des crochets de bouchers de Schirmeck et du Struthof ?

La guerre terminée, j'obtiens une permission, et débarque tout joyeux gare de l'est à Paris! Je me dirige vers le Bd Magenta lorsque j'aperçois une tenue rayée ressemblant à celle citée plus haut ! Elle est suspendue, bien en évidence, à la devanture d'une petite boutique qui expose des photos légendées et des objets en provenance des différents camps de concentration et d'extermination. Et là, ce jour là, j'ai su et j'ai eu honte de ma remarque précédemment citée.

Libéré de mes obligations militaires, de retour dans mon quartier, je n'ai retrouvé qu'un seul de mes copains Juifs à qui je n'ai pas osé poser de question, beaucoup trop l'avaient fait avant moi! Nous parlions de choses et d'autres lorsque j'allais lui acheter "l'Huma Dimanche" qu'il vendait au coin de ma rue.

C'est cinquante ans plus tard que par hasard dans une émission télévisée que j'ai appris qu'il avait été dans les derniers convois partant de Drancy

Roger Guinet

Je ne peux que vous dire ce que mon beau frère déporté de Dachau, lui à ressenti et pourquoi il a mis si longtemps à m'en parler. J'avais 6 ans et j'ai peu de souvenir du retour de déportés car dans mon village il n'y en avait pas ; je me souviens surtout des maquisards parce que j'en voyais presque tous les jours

Interview du Père Patrick Desbois

Propos recueillis par François Delpla

François Delpla a rencontré le Père Desbois et lui a posé des questions relatives à son travail de recherche sur la « Shoah par balles ». Depuis presque dix ans le Père Desbois sillonne l'Ukraine pour recueillir des témoignages de ceux qui ont vu, trouver les fosses communes et ainsi récolter les preuves de ces assassinats

Le judéocide en Ukraine était-il ignoré ou méconnu ?

Le judéocide en ex-URSS est largement ignoré. On savait bien sur qu'il y avait eu sur le front russe des atrocités commises à l'encontre des Juifs, mais ce que l'on ignorait surtout c'était leur ampleur. Tout d'un coup, on se rend compte que les faits sont loin d'être établis et qu'il y a un continent d'extermination inconnu.

Quels sont les principaux apports de votre enquête, par rapport à l'historiographie antérieure et notamment aux travaux de Raul Hilberg ?

L'un des principaux apports de notre enquête scientifique est d'avoir démontré le coté systématique et non-industriel de cette Shoah à l'Est.

Les tueurs sont capables de faire plusieurs heures de piste pour aller tuer 2 Juifs au fin fond d'un village isolé. Chaque personne a été assassinée individuellement, à chaque fois par une autre personne: par conséquent, nous sommes confrontés à un million et demi d'assassinats pour la seule Ukraine.

Autre élément capital, nous avons démonté le mythe d'une Shoah secrète à l'Est. En effet, les exécutions se font en plein jour, dans le village ou juste à la sortie. Dans certains cas la population locale est autorisée à assister à la tuerie (parfois un Allemand prête même ses jumelles !)

Enfin nous avons retrouvé nombre de réquisitionnés qui ont été témoins directs des meurtres. Ces réquisitionnés devaient creuser la fosse, trier les vêtements, faire la cuisine pour les tueurs, tasser les corps dans la fosse entre chaque exécution en marchant dessus... Ces témoins directs n'ont jamais été écoutés et ne figurent sur aucun document d'archive.

Les Einsatzgruppen sont ils les seuls à massacrer les Juifs sur le front de l'Est ?

Les Einsatzgruppen n'ont pas pour tâche de tuer les Juifs. Leur tache principale est de coordonner l'action de tuer les Juifs, ce qui implique dans bien des cas une coordination avec d'autres corps.

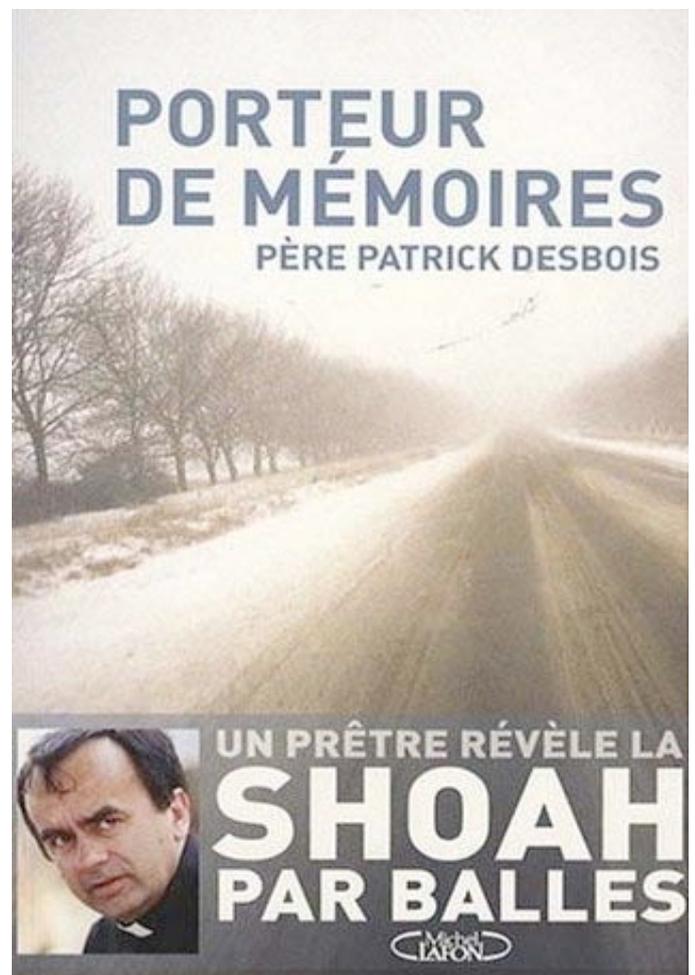
Ainsi la Wehrmacht est largement impliquée, puisqu'elle prête ses camions, ses avions (pour transporter les tueurs), encercle les villages et parfois même tue directement les Juifs. La Waffen SS, l'Ordnungspolizei, les Volksdeutsch, les policiers locaux et l'armée roumaine en Transnistrie où plus de 300 000 Juifs sont morts de faim, de froid et de maladie.

Quelles motivations poussent vos témoins à parler aujourd'hui ?

Il faut bien comprendre qu'il s'agit de la première fois qu'on leurs pose ces questions. Les témoins semblent soulagés de trouver quelqu'un qui pour la première fois aussi les écoute avec compassion. Dans bien des cas, il y a beaucoup de tristesse dans les témoignages. Beaucoup se souviennent de leurs petits voisins avec qui ils jouaient ou de leurs copains de pupitre à l'école.

Que disent-ils de leurs sentiments à l'époque ?

A l'époque des faits les témoins étaient soit enfants ou jeunes adolescents. Ce que je peux vous dire c'est qu'ils sont marqués à vie par les terribles faits qui se sont déroulés sous leurs yeux. Ils sont d'autant plus traumatisés que la scène du crime, qui n'est au plus qu'à quelques centaines de mètres de leurs maisons, n'a pas bougé, n'a pas changé depuis plus de 60 ans.



L'Action Reinhard

par Nathalie Mousnier



Juifs de Lublin poussés dans les trains devant les conduire au centre d'extermination de Sobibor, Pologne 1942. in www.zwoje-scrolls.com/shoah/towns.html

En général, l'évocation de la « Shoah » s'accompagne de références quasi exclusives pour le grand public à la « Conférence de Wannsee » et au camp d'« Auschwitz ». Or, la « Solution finale à la question juive en Europe » (Endlösung der Judenfrage) connaît son expression la plus vive dans l'organisation et la mise en œuvre de l'action Reinhard².

En effet, le camp d'Auschwitz, classé en 1979 au patrimoine mondial de l'Humanité par l'UNESCO (Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture) en tant que symbole de « la cruauté de l'Homme pour l'Homme au XX^e siècle », s'il est emblématique de la folie meurtrière du régime hitlérien, fait, selon une étude de Georges Wellers³ datée de 1983, 1 334 700 victimes, dont plus de 1 000 000 Juifs, de juin 1940 à janvier 1945. Or, l'Action Reinhard fait plus de 1 600 000 victimes juives dans les camps et les centres d'extermination du Gouvernement général en vingt mois, de mars 1942 à novembre 1943.

Par ailleurs, la Conférence de Wannsee, qui se tient dans la banlieue de Berlin le 20 janvier 1942, n'a pas pour but d'initier la mise en œuvre de la Solution finale qui a en fait

² Les historiens divergent quant à la motivation de cette dénomination. Certains pensent qu'elle fut ainsi appelée en l'honneur de Fritz Reinhardt, secrétaire d'État au Ministère des Finances en charge de trouver toutes les ressources nécessaires à la Wehrmacht. D'autres, plus nombreux, pensent qu'elle fut ainsi nommée en hommage à Reinhard Heydrich après qu'il fut tué par des partisans Tchèques en mai 1942.

³ Georges Wellers, *Essai de détermination du nombre des morts au camp d'Auschwitz*. Le Monde juif, October-December 1983, p. 127-159.

débuté à l'arrière du front russe à la fin du mois de juillet 1941 puis dans le centre de mise à mort de Chelmno ouvert le 8 décembre 1941. Cette conférence a, de fait, d'autres objectifs. Le premier est d'entériner le fait que l'on est passé de la recherche d'une politique d'émigration forcée des juifs d'Europe à la mise en œuvre d'une politique d'extermination pure et simple des Juifs. Elle doit aussi permettre l'implication totale et sans réserve dans la mise en œuvre de la Solution finale des principaux piliers de l'état hitlérien à savoir: les différents services de sécurité, les ministères ainsi que leurs administrations, et le parti nazi. Enfin, la conférence édicte un protocole qui définit les trois axes de l'action à mener. Premier axe: recensement, regroupement puis déportation vers des lieux de concentration établis dans l'Est de l'Europe, et principalement sur le territoire de l'ancienne Pologne, de l'ensemble des populations juives ; deuxième axe: sélection des personnes jugées aptes au travail qui sont dès lors transférées vers des camps ou maintenues dans des ghettos où elles sont soumises au travail forcé jusqu'à épuisement ; troisième axe: extermination immédiate de toutes les personnes jugées inaptes au travail puis de toutes celles qui survivront au travail forcé. De fait, la conférence de Wannsee ne fait qu'entériner le massacre des populations juives européennes, et définit, pour les services concernés, la marche à suivre pour mener à bien le projet d'extermination des Juifs d'Europe.

Villa Marlier où eut lieu la conférence de Wannsee in <http://fr.wikipedia.org>



Vers la politique d'extermination

La mise en œuvre de cette extermination fait suite à la politique d'émigration forcée confiée à Reinhard Heydrich, chef de l'Office central de sécurité du Reich, le 24 janvier 1939. À cette date, Heydrich doit selon l'ordre de mission de Göring « résoudre la question juive par le moyen

de la migration ou de l'évacuation de la façon la plus avantageuse». Commence un rançonnement systématique des juifs allemands, puis des populations juives vivant dans les territoires occupés par les nazis, qui veulent fuir la répression légale et les violences physiques dont ils sont les victimes. Les candidats à l'émigration doivent dès lors acquitter une taxe à l'émigration de plus en plus importante tandis que les montants qu'ils sont autorisés à transférer à l'étranger via les banques allemandes fondent comme neige au soleil.

Le 31 juillet 1941, alors que la politique officielle allemande encourage toujours l'émigration des Juifs, Göring modifie les termes de la mission confiée à Heydrich plus de deux ans auparavant « *En complément de la mission qui vous a été confiée, par décret du 24.1.1939, de parvenir, sous la forme de l'émigration ou de l'évacuation, à une solution de la question juive la meilleure possible eu égard aux circonstances de l'époque, je vous charge par la présente de prendre toutes les mesures préalables, organisationnelles, pratiques et matérielles, nécessaires à une solution globale de la question juive dans la zone d'influence allemande en Europe.* »⁴

Tandis qu'à l'Est les Einsatzgruppen commencent le massacre systématique des populations juives soviétiques, fin août / début septembre 1941, Christian Wirth, commissaire

Un policier allemand achève les femmes blessées dans la fosse après les fusillades de masse (1942) Commission Principale pour l'Enquête de Crimes de Guerre Nazis



de police et l'un des responsables techniques de la politique d'euthanasie des handicapés et malades mentaux dans le Reich (Aktion T4) est envoyé dans le district de Lublin où il est rapidement rejoint par d'autres membres de ce programme interrompu par Hitler au mois d'août 1941.



L'administration allemande de la Pologne, 1942

Le 18 octobre 1941, une circulaire d'Heinrich Himmler, chef suprême de la police allemande et de la SS et *Commissaire du Reich pour la consolidation de l'Entité populaire allemande*, interdit l'émigration des Juifs hors d'Europe « *dans la perspective d'une solution finale de la question juive qui viendra sans aucun doute.* »⁵ À compter du 23 octobre, plus aucun Juif ne peut quitter l'Europe par les voies légales de l'émigration.

Dans le même temps, Himmler confie à Odilo Globocnik, général SS à la tête du district de Lublin, la direction d'une opération consistant ni plus ni moins qu'à rendre les territoires du Gouvernement général « judenrein », littéralement *libre de Juif*.

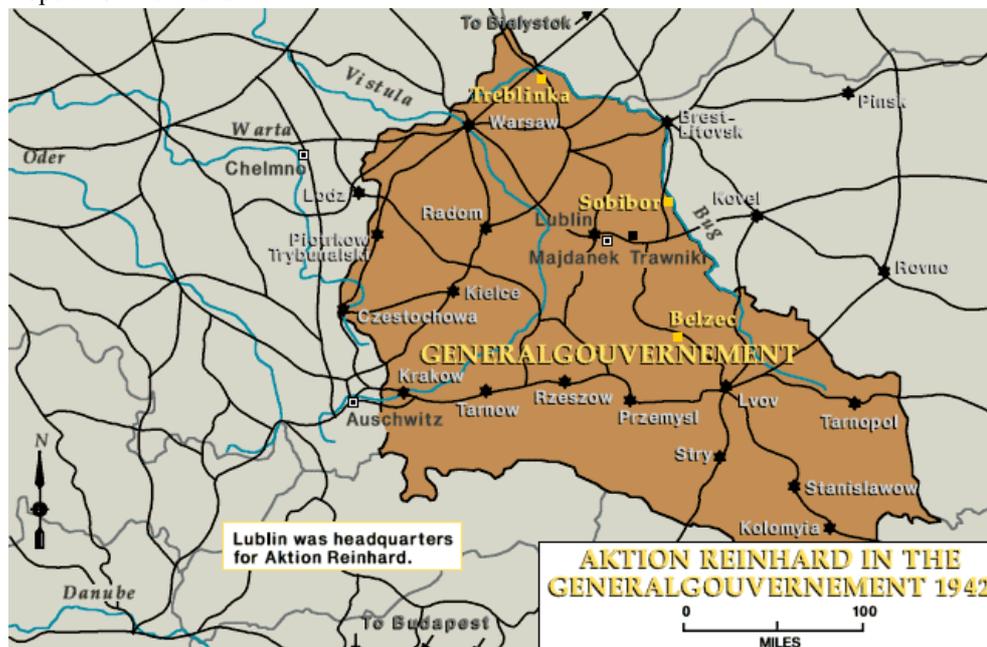
Le Gouvernement général

Ces territoires, placés depuis le 21 septembre 1939 sous un gouvernement civil allemand dirigé par Hans Franck, constituent une partie autonome de la « Grande Allemagne ». Ils couvrent les districts de Varsovie, Lublin, Radom et Cracovie, et abritent fin 1939 1 400 000 Juifs. La ville de Cracovie est déclarée capitale du Gouvernement général le

⁴ Edouard Husson, *Heydrich et la Solution finale*, Perrin, août 2008, p. 191-192.

⁵ Daniel Bovy, *Dictionnaire de la barbarie nazie et de la Shoah*. Éditions Luc Perrin, Territoires de la mémoire, p. 68.

26 octobre 1939, jour où est institué sur l'ensemble du territoire le travail forcé pour tous les hommes âgés de 16 à 60 ans. En mai 1940 est créé le ghetto de Lodz pour accueillir les Juifs et les Tziganes expulsés du Reich. Suit bientôt la création du ghetto de Varsovie en octobre 1940, puis celui de Cracovie en mars 1941, de Lublin, Radom, Czastochowa et Kielce en avril 1941. Puis, à partir d'août 1941, le district de Galicie orientale, occupé jusque là par l'Union Soviétique, est inclus dans le Gouvernement général avec les 200 000 Juifs qui y résident et qui sont bientôt enfermés dans les Ghettos de Bialystok (août 1941) et de Lvov (novembre 1941). Selon les estimations des nazis, pas moins de 2 284 000 juifs vivent dans les territoires du Gouvernement général lorsque débute l'opération Reinhard.



Aktion Reinhard dans le Gouvernement général, 1942

Alors que la Solution finale s'oriente manifestement vers l'extermination pure et simple des Juifs d'Europe, et que commencent, en novembre 1941, les travaux de construction du centre de mise à mort de Belzec, des milliers de Juifs déportés de Pologne et d'Autriche, notamment de Vienne, de l'ancienne Tchécoslovaquie et d'Allemagne, affluent vers les ghettos du Gouvernement général. En décembre, Hans Franck est de plus en plus persuadé que la promesse que lui a faite Hitler en juin 1941, de faire transférer tous les Juifs du Gouvernement général sur les territoires conquis très à l'Est de l'Union Soviétique, ne pourra se réaliser. Aussi, par l'intermédiaire de son adjoint, Joseph Bühler, il exige lors de la Conférence de Wannsee, que l'effort principal de la Solution finale qui débute porte en priorité sur « *le nettoyage du Gouvernement général* » où vont bientôt se croiser près de 4 millions de Juifs de toutes nationalités.

Le personnel de l'action Reinhard

Quoiqu'il en soit, pour mener à bien cette opération, Globocnik crée deux organismes distincts: le premier, installé à Lublin et placé sous la direction du commandant SS Hermann Hoefle, surnommé « le petit Eichmann », doit

coordonner la déportation des Juifs par voie ferroviaire depuis les ghettos où ils sont regroupés jusqu'aux centres d'extermination. Le second, installé à Zamosc sous la direction de Wirth, est chargé de la construction des trois centres d'extermination, Belzec, Sobibor et Treblinka et de l'extermination proprement dite.

Wirth est secondé dans sa tâche par une centaine de SS ayant pratiquement tous collaboré au programme T4. En fait, l'essentiel de l'organisation de l'action Reinhardt relève du service T4 qui fournit les ouvriers pour la construction des centres d'extermination, les fonctionnaires chargés de l'inspection de ces centres, paye les salaires, organise le ravitaillement et la distribution du courrier pour le personnel allemand des équipes des camps qui lui adressent requêtes et demandes de congés. Pour être intégré à l'opération Reinhardt, ces hommes doivent signer dans le bureau de Hoefle un engagement de respect du secret: interdiction de parler de quoique ce soit même lorsque l'opération sera terminée, interdiction de prendre des photographies, interdiction de se laisser corrompre. Cependant aucune peine encourue en cas de non respect de cet engagement ne figure dans les documents et des témoignages montrent que ces consignes ne sont pas toujours respectées. Enfin, il semble que la participation à l'action Reinhardt relève d'un acte volontaire. Ainsi, Franz Stangl, commandant de Sobibor puis de Treblinka, expliquera plus tard qu'il aurait pu choisir d'aller à Lublin mais, comme il n'avait aucune idée de ce qui

l'attendait, il avait accepté de rejoindre Sobibor puis d'y rester.

À côté de ces SS, on trouve également le Sonderdienst (service spécial) composé d'unités d'Allemands « ethniques » mobilisés et entraînés après la conquête de la Pologne, ainsi que les Trawniki, groupe d'auxiliaires volontaires (Hilfswillige ou Hiwis) recrutés dans les régions frontalières de l'Union Soviétique, parmi les prisonniers de guerre ukrainiens, lettons et lituaniens, et entraînés dans le camp SS de Trawniki (d'où leur nom), où ils sont équipés d'armes et d'uniformes unis noirs. Ils sont tous anticommunistes et sont presque toujours antisémites.

Après un bref entraînement, les Trawniki sont répartis à raison de 90 ou 100 hommes dans chacun des centres d'extermination sous le commandement de 20 à 30 SS issus du programme T4. Les autres Trawniki participent à des opérations de tueries mobiles destinées à exterminer les plus petites communautés juives du Gouvernement général.

Vont également intervenir de façon plus ou moins régulière et à différents niveaux, des policiers, et notamment ceux du 101^e bataillon de réserve de la police (Ordnungspolizei) qui exécutent plusieurs massacres (fusillades de masse à Jozefow, Lomazy, Serokomla et Talcyn) et encadrent les déportations des ghettos vers les centres d'extermination, des soldats de la

Wehrmacht, des cheminots ainsi que des agents de l'administration centrale en charge de la déportation.

MAJOR DEPORTATIONS TO BELZEC 1942



Les principales déportations vers Belzec, 1942

Belzec entre en fonction le 17 mars 1942, Sobibor le 7 mai et Treblinka le 23 juillet de la même année. C'est ainsi que le 27 mars 1942, Goebbels note dans son journal personnel: « À commencer par Lublin, les Juifs sont aujourd'hui déportés du Gouvernement général vers l'Est. La procédure utilisée est tout à fait barbare et il ne faut pas entrer davantage dans les détails. Il ne reste plus grand-chose des Juifs eux-mêmes. En gros, on doit admettre que quelque 60 % doivent être liquidés, tandis que 40 % seulement sont utilisables pour le travail. L'ancien Gauleiter de Vienne [Globocnik], qui est chargé de l'opération procède très prudemment, et de façon à ne pas attirer l'attention. [...] Les ghettos du Gouvernement général qui sont libérés vont être maintenant remplis de Juifs déportés du Reich et après une certain temps, le même processus se reproduira.»⁶

Les centres d'extermination

Le choix de la localisation des centres d'extermination n'est pas le fruit du hasard mais repose sur plusieurs critères. Le premier concerne une répartition géographique régionale du travail d'extermination: Belzec a en charge le sud de l'ancienne Pologne, Sobibor la région de Lublin et l'Est du Gouvernement général et Treblinka le centre du pays et le grand ghetto de Varsovie. Le second critère prend en compte les voies de chemin de fer disponibles pour acheminer les convois depuis les ghettos. Le troisième critère repose sur la discrétion des sites installés à proximité de petites gares de campagne afin de ne pas ébruiter le massacre en cours. Enfin, le dernier critère vise à donner un minimum de vraisemblance et de crédibilité à la rumeur voulant que les Juifs du Gouvernement général soient transférés vers l'Est pour travailler dans des camps situés sur le territoire de l'Union Soviétique. Cette idée, propagée et entretenue par les nazis eux-mêmes pour couvrir leurs intentions réelles, explique aussi que tous les centres d'extermination sont situés sur la frontière orientale du Gouvernement général.

Les principales déportations vers Sobibor, 1942-1943

MAJOR DEPORTATIONS TO SOBIBOR 1942-1943



⁶ Joseph Goebbels, *Die Tagebücher von Joseph Goebbels : sämtliche Fragmente*, Munich, 1996, partie II, volume 3 (janvier-mars 1942), p. 104, in Saul Friedländer, *Les Années d'Extermination, L'Allemagne nazie et les Juifs, 1939-1945*, Éditions du Seuil, L'Univers Historique, Février 2008, p. 423-424.

Le système des chambres à gaz

Le processus en question est simple: les victimes, raflées dans les ghettos et généralement amenées en train, sont presque toutes assassinées dès leur arrivée au centre dans des chambres à gaz qui fonctionnent toutes au monoxyde de carbone généré par des moteurs (diesel à Treblinka, à essence à Belzec et Sobibor) et envoyé dans des salles hermétiquement closes.



Les principales déportations vers Treblinka, 1942-1943

Aujourd'hui encore, de nombreux négationnistes de la Solution finale (Shoah) osent prétendre que les gaz d'échappement provenant de moteurs, et notamment de moteurs diesel, ne sont pas assez toxiques pour tuer des êtres humains. Or, une étude complexe et détaillée, parue dans le *British Journal of Industrial Medicine* en 1957⁷, prouve que des émanations importantes de monoxyde de carbone dans un espace confiné et hermétique sont toujours mortelles pour ceux qui y sont exposés. Cette étude a également mis en évidence le fait que la présence de composants toxiques dans les gaz d'échappement, autre que le monoxyde de carbone, renforce le pouvoir létal de celui-ci. Enfin, elle démontre également que, plus la pièce hermétiquement close est bondée, plus le manque rapide d'oxygène, associé à l'augmentation rapide de la teneur en monoxyde de carbone, conduit à une mort rapide par asphyxie tous ceux qui y sont exposés.

Ce dernier constat est connu des bourreaux. C'est ainsi que l'on peut lire, dans une note adressée le 5 juin 1942 au SS-Obersturmbannführer Walter Rauff, responsable du développement des camions à gaz utilisés par les Einsatzgruppen : « [...] La capacité normale des voitures est de neuf à dix au mètre carré. Mais les grands camions spéciaux Saurer ne peuvent être utilisés à une telle capacité.

⁷ Prattle et Alii, «The Toxicity of Fumes from a diesel Engine Under Four Different Running Conditions», *British Journal of Industrial Medicine*, 1957, p. 47-55, in <http://www.phdn.org>

Ce n'est pas une question de surcharge, mais leur mobilité tous terrains est alors très diminuée. Il apparaît donc nécessaire de réduire la surface de chargement. On peut y parvenir en raccourcissant d'un mètre la superstructure. On ne saurait en effet remédier à la difficulté signalée par une simple diminution du nombre des unités (Stückzahl), comme on le faisait jusqu'ici, car, dans ce cas, le fonctionnement exige plus de temps, puisqu'il faut bien que les espaces dégagés soient, eux aussi, remplis de monoxyde de carbone (CO). Au contraire, pour une surface de charge plus petite, mais complètement occupée, l'opération dure sensiblement moins longtemps, puisqu'il n'y a pas d'espace libre. [...].⁸

C'est cette technique d'un remplissage maximum des chambres à gaz qui est appliquée dans les centres d'extermination à partir de l'été 1942 pour en augmenter les rendements, comme en atteste le témoignage de Kurt Gerstein, chef des services techniques de la Waffen-SS, après sa tournée d'inspection qui l'a conduit à Belzec en août 1942 : « [...] Les chambres se remplissent. Bien entasser, c'est ce qu'a ordonné le capitaine Wirth. Les gens se marchent sur les pieds, 700 à 800 personnes sur 25 mètres carrés dans 45 mètres cubes. Je fais une estimation: poids moyen, tout au plus 35 kg, plus de la moitié sont des enfants, [...] Wirth a raison, si la SS pousse un peu, on peut faire entrer 750 personnes dans 45 mètres cubes ! - et les SS y poussent, avec leurs cravaches et les contraignent à entrer, autant que cela est possible physiquement. Les portes se ferment. »⁹

Et il y a désormais urgence pour les bourreaux dans leur action d'extermination puisque, le 19 juillet 1942, à l'issue d'une visite d'inspection des centres de l'opération Reinhard, Himmler ordonne « que la réinstallation de toute la population juive du Gouvernement général soit mise en œuvre et achevée au 31 décembre 1942. À compter du 31 décembre 1942, il ne doit rester aucune personne d'ascendance juive dans le Gouvernement général, exception faite de celles qui se trouvent actuellement dans les camps de Varsovie, Cracovie, Czeszochowa, Radom ou Lublin. Tous les autres projets qui emploient de la main-d'œuvre juive doivent

⁸ Note secrète adressée le 5 juin 1942 par Willy Just du groupe II D de la Direction de la sécurité du Reich (RSHA) au SS-Obersturmbannführer Walter Rauff, responsable du développement des camions à gaz utilisés par les Einsatzgruppen, in <http://www.phdn.org>

⁹ Extrait du rapport que Kurt Gerstein a rédigé en mai 1945 pour témoigner de ce qu'il avait vu dans les centres d'extermination, in <http://pagesperso-orange.fr/stephane.delogu/le-mag04-02.html>

être achevés à cette date ou, si c'est impossible, avoir été transférés dans un de ces camps. »¹⁰

En moyenne, plus de 1 000 personnes sont gazées chaque jour dans chacun des centres d'extermination de l'action Reinhard.

Les Sonderkommandos

Tandis que la grande majorité des Juifs arrivant dans les centres d'extermination est directement dirigée vers les chambres à gaz pour y être exterminée, quelques uns sont sélectionnés à leur arrivée pour servir au fonctionnement du camp. Ce sont les *Sonderkommandos* composés des hommes les plus jeunes et les plus robustes qui sont condamnés à travailler dans la partie du camp consacrée à l'extermination. Là, ils doivent sortir les cadavres des chambres à gaz avant de les faire disparaître, d'abord en les enterrant dans de gigantesques fosses puis, à partir du début de l'année 1943, dans des fours crématoires ou sur d'immenses bûchers.

Au début, ces travailleurs juifs sélectionnés à l'arrivée du convoi sont assassinés après quelques semaines et remplacés par d'autres. Mais rapidement les SS comprennent que ce renouvellement permanent et régulier des travailleurs ralentit énormément le travail d'extermination allant jusqu'à l'interrompre momentanément. Frank Stangl, premier commandant du camp de Sobibor, va instituer, en mai ou juin 1942, le premier *Sonderkommando* permanent afin d'améliorer le rendement du travail d'extermination. Peu après un *Sonderkommando* permanent est créé à Belzec puis un à Treblinka en septembre 1942.

Paradoxalement, cette mesure va permettre aux membres du *Sonderkommando* de fomenter des révoltes à Sobibor (14 octobre 1943) et à Treblinka (2 août 1943) et à un petit nombre d'entre eux de survivre et de témoigner après la guerre. Ainsi, à Belzec, Rudolf Reder parvient à s'évader au bout de 4 mois de travail forcé dans le camp ; à Sobibor, Toivi Blatt survit pendant 6 mois jusqu'à la révolte du 14 octobre 1943 qui lui permet de s'enfuir ; à Treblinka, Yankel Wiernik et Richard Glazar survivent l'un pendant 1 an et l'autre pendant 10 mois jusqu'à la révolte du 2 août 1943.

Les hommes des *Sonderkommandos* sont répartis dans des groupes spécifiques ayant chacun une tâche particulière: une vingtaine d'hommes, bijoutiers, horlogers, employés de banque, forment le *Goldenjuden* (les Juifs de l'or) chargé du tri des objets de valeur des gazés ; une quinzaine de « coiffeurs » coupent les cheveux des femmes dans le baraquement prévu à cet effet juste à la sortie de la baraque de déshabillage ; quelques centaines travaillent en équipes, se relayant jour et nuit, aux chambres à gaz et aux fours crématoires ou aux bûchers.

Une centaine d'hommes, ainsi que des femmes en bonne santé et n'ayant pas d'enfants, sont sélectionnés pour nettoyer les wagons ou pour travailler au *Lumpenkommando*, le commando des chiffons, à trier les effets abandonnés par les victimes, dans les wagons, sur le quai de débarquement, dans les salles de déshabillage... avant de les expédier par camion à

Lublin. Certains enfin travaillent dans divers ateliers où les SS mettent à profit les compétences de tailleurs, de joailliers, de cordonniers ou d'ébénistes de ces hommes condamnés à l'esclavage ou dans les cuisines où les menus à base de bouillons clairs suffisent à peine à sustenter les détenus du camp condamnés à ces travaux forcés.

Entrepôt de vêtements au Canada de Birkenau.



Et pour ces hommes et ces femmes que la sélection sur la rampe d'arrivée au camp a épargnés, pour ces hommes et ces femmes condamnés à longueur de journée et de nuit aux tâches les plus abjectes, humiliés, frappés, affamés, brutalisés dans leur chair et dans leur âme, une seule issue est prévue par les bourreaux de Belzec, Sobibor et Treblinka: la mort par épuisement ou par assassinat.

La récupération des effets des victimes

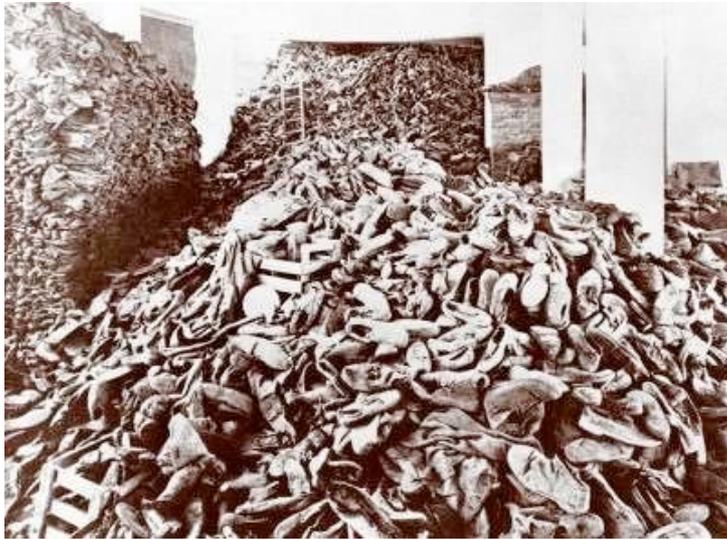
Parallèlement au massacre des Juifs, Globocnik met en place à Lublin un centre économique chargé de faire l'inventaire de tous les biens spoliés aux victimes dans les centres d'extermination. Georg Wipern est nommé responsable du département des objets de valeur et des fourrures et Hermann Hoeffle responsable du département vêtements et textiles, chaussures et cheveux.

Les quantités de biens ainsi spoliés aux victimes dans les centres d'extermination sont énormes. Stangl décrit ainsi la situation « apocalyptique » qu'il découvre à Treblinka sous le commandement d'Irmfried Eberl : « *Je marchais dans une couche d'argent qui m'allait au genoux... je ne savais pas ou poser mes pieds. Je barbotais littéralement dans les billets de banque, les devises, les pierres précieuses, les bijoux, les vêtements. Tout était éparpillé partout, sur la place entière.* » Richard Glazar témoigne après la guerre que sur la place de tri où sont fixés des poteaux avec les inscriptions « coton », « soie », « laine », « chiffons », des tas énormes de vêtements entourent chacun des poteaux. Il ajoute : « *il est impossible de se représenter tout ce que l'on pouvait trouver parmi ces derniers objets que des milliers et des milliers de personnes ont emporté. C'était un énorme bric-à-brac, où l'on trouvait tout, sauf la vie !* » Un autre survivant de Treblinka,

¹⁰ Himmler à Krüger, 19 juillet 1942, NO-5574, in Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Fayard, 1988, p. 451.

Alexander Kudlik témoigne que pendant 6 mois il n'a trié et enregistré que des stylo plumes en or dix heures par jour...¹¹

Chaussures retrouvées dans un entrepôt de Treblinka.



Shmuel Rajzman témoigne comment lui et d'autres détenus doivent compter les convois qui quittent Treblinka avec les biens des Juifs assassinés. Pas moins de 1 500 camions passent les portes du centre dont 248 poids lourds remplis de vêtements, 100 avec des chaussures, 22 camions de matériau, 260 pleins de literie, environ 450 camions avec des ustensiles de cuisine et des appareils ménagers et des centaines d'autres avec des textiles divers... Par ailleurs des camarades de Rajzman, responsables de l'emballage des objets de valeur, lui rapportent que plus de 14 000 carats de diamants ont été expédiés du camp de Treblinka. Quant à Abraham Lindwasser, également prisonnier à Treblinka, il témoignera qu'au cours de la période de l'arrivée des convois, de juillet 1942 à mai 1943, deux valises avec chacune 18 kg d'or partent en moyenne toutes les semaines du camp...¹²

C'est donc par convois entiers que les biens spoliés à Belzec, Sobibor et Treblinka arrivent à Lublin dans les camps de travail forcé de l'aérodrome (Flugplatz-Lager), de la rue Lipowa, du terrain de sport, dans le dépôt principal de la rue Chopin, dans les ateliers du camp de travail de Maïdanek et dans d'autres sites plus petits répartis dans et autour de la ville.

Les vêtements triés auparavant dans les centres d'extermination sont lavés, désinfectés, réparés et triés entre vêtements d'hommes, de femmes et d'enfant, et entre vêtements de haut du corps et de bas du corps avant d'être expédiés en Allemagne, tandis que les cheveux des femmes y sont envoyés directement pour y être transformés en chaussettes pour les cheminots et les sous-marinières ou en matériau isolant pour les U-boote.

Sur le Sportplatz de Lublin, des travailleurs juifs trient et recyclent les produits cosmétiques, médicaux et pharmaceutiques dans l'usine de cosmétique confisquée à l'industriel juif Roman Keindl qui est contraint d'y travailler

comme *lagerkapo* sous le commandement du médecin SS Sieckel.

L'or dentaire des gazés est fondu avant d'être enregistré, sous forme de lingots, par la « SS-Standortverwaltung » (l'administration centrale SS) de la rue Chiemlna. Là des bijoutiers et des employés bancaires juifs de Lublin, ou venus de Theresienstadt, sont chargés de cataloguer les objets de valeur (bijoux, pierres précieuses ou semi-précieuses...) et de compter l'argent récupéré (or, devises, monnaies...).

Bien que certains SS en profitent pour accaparer les plus belles pièces d'orfèvrerie avant leur enregistrement, l'exposition organisée au début de l'année 1943 à l'occasion d'une visite d'Hitler est, selon le témoignage d'un témoin : « la plus belle et la plus grande exposition de bijoux juifs de l'époque en Europe ». L'ensemble de ces richesses, une fois triées et répertoriées, est envoyé à Berlin où les pièces de monnaie sont gardées par le département des métaux précieux de la Reichsbank ; les valeurs en papier (bons du trésor, titres...) et les livrets d'épargne vont au département des titres de la Reichsbank ; l'or dentaire, s'il n'a pas été fondu dans les ateliers de Lublin, est envoyé à la monnaie prussienne pour y être transformé en lingots ; les bijoux et les pierres précieuses vont à la Pfandhaus de Berlin (établissement de gage). Le bénéfice de toutes ces activités est ensuite transmis au Ministère des finances qui ouvre un compte spécial au nom de « Max Heiliger ». Dès lors, le ministre des finances peut disposer « librement » de l'argent pour soutenir les finances du Reich...

De fait, la réutilisation des biens spoliés aux victimes de Belzec, Sobibor et Treblinka est planifiée dès le 26 septembre 1942 dans une instruction d'August Franck, Brigadeführer, chef du WVHA-A, au chef de la Standortverwaltung de Lublin et au chef de l'administration d'Auschwitz :

- 1. La monnaie allemande sera déposée sur le compte du WVHA de la Reichsbank ;
- 2. La monnaie étrangère, les métaux précieux, les diamants, les pierres précieuses et perles, l'or des dents et les lingots seront envoyés par le WVHA à la Reichsbank ;
- 3. Les montres, stylos à encre, crayons, rasoirs, couteaux de poche, ciseaux, lampes de poche et portes monnaie seront envoyés aux ateliers du WVHA, où ils seront nettoyés et réparés, puis proposés à la vente aux troupes SS ;
- 4. Les vêtements, sous-vêtements et chaussures masculins seront triés et essayés. Tout ce qui est de valeur et ne peut donc être mis à disposition des « Häftlinge » des camps sera mis à disposition des troupes SS ; le reste sera envoyé à la VoMi, la « Volksdeutsche Mittelstelle » et destiné à l'aide aux « Volksdeutsche » nécessiteux ;
- 5. Les vêtements et sous-vêtements féminins seront vendus à la VoMi, hormis les sous-vêtements de soie (pour dames ou messieurs) qui seront envoyés directement au ministère des Affaires Economiques ;
- 6. Les édredons et coussins de plume, couvertures, parapluies, landaus, sacs à main, ceintures de cuir,

¹¹ *Aspects économiques de l'opération Reinhard* in <http://www.encyclopedie.bsditions.fr>

¹² Ibid.

paniers, pipes, lunettes de soleil, miroirs, portefeuilles et autres seront envoyés à la VoMi ;

- 7. Les draps et taies d'oreillers ainsi que les serviettes et les serviettes de table seront vendus à la VoMi ;
- 8. Tous les types de lunettes seront envoyés au service médical du WVHA. Les montures en d'or seront mis sans les verres avec le métal précieux ;
- 9. Toutes les fourrures de valeur seront envoyées au WVHA. Les fourrures de moindre valeur seront envoyées aux entreprises d'habillement des Waffen-SS à Ravensbüch près de Fürstenberg ;
- 10. Tous les articles spécifiés aux points 4, 5, et 6 et qui ont une valeur nulle ou faible seront envoyés au WVHA qui les transmettra pour réutilisation au ministère des Affaires Economiques. En ce qui concerne les objets non spécifiés en haut, le directeur du WVHA doit être consulté pour une autre utilisation ;
- 11. Il faut veiller à ce que toutes les étoiles des juifs soient éliminées avant expédition. Il faut veiller particulièrement à ce que des objets de valeur dissimulés soient recherchés et enlevés des articles expédiés.

La machine de récupération est si bien rodée que le 6 février 1943, dans un rapport portant sur les livraisons de textiles faites par le camp d'Auschwitz et ceux de l'action Reinhard au cours de l'année 1942¹³, Oswald Pohl, chef de l'Office Central de l'Économie et de l'Administration (SS-WVHA), écrit à Himmler que la VoMi a reçu 211 wagons de marchandises pleins de vêtements d'homme, de femme et d'enfant et de sous-vêtements ; le Ministère l'Économie a quant à lui reçu 34 wagons de vêtements d'homme, de femme et de sous-vêtements féminin en soie, 400 wagons de haillons, 130 d'édredons, 5 chargés de divers objets et 1 wagon contenant 3 tonnes de cheveux féminins...¹⁴

Ghetto Fighters' House



Le 4 novembre 1943, Globocnik, qui se trouve à Trieste, écrit à Himmler pour l'informer qu'il a terminé le 19 octobre 1943 l'opération Reinhardt et il lui fournit un premier document de synthèse sur le bilan économique de l'opération. Ces comptes montrent que l'opération Reinhardt a rapporté au Troisième Reich dès l'été 1942 : près de 50 millions de Reichsmarks en billets, devises, pièces et bijoux ; environ 1 000 wagons de textile, dont 300 000 vêtements neufs. Ces comptes, sous-évalués, ne font mention ni des biens spoliés aux juifs avant

leur déportation, notamment les biens mobiliers, ni des biens volés aux déportés par les gardes lors de leur arrivée dans les centres de mise à mort.

Un décompte final daté du 5 janvier 1944 donne les valeurs suivantes :

Argent collecté :	73 852 080,74 RM
Métaux précieux :	8 973 651,60 RM
Devises en billets :	4 521 224,13 RM
Devises en pièces d'or :	1 736 554,12 RM
Bijoux et valeurs diverses :	43 662 450,00 RM
Textiles :	46 000 000,00 RM

Total : 178 745 960,59 RM

L'opération Reinhard doit prendre fin en décembre 1942 mais les derniers gazages ont lieu à Treblinka en novembre 1943.

Le nombre des victimes de l'action Reinhard

Fosse commune à Treblinka. Crédits photo : Maison des combattants du ghetto de Vilna

Le bilan officiel de l'extermination menée dans le cadre de l'opération Reinhardt reste approximatif et se base sur les recoupements de nombreux documents. En effet, la déportation de masse pratiquée par les nazis sur le territoire du Gouvernement général, sans établir de liste nominative, et les nombreuses destructions d'archives liées à la guerre ou à la volonté des nazis de faire disparaître toute trace de leur forfait, contraint les historiens et les chercheurs à un travail d'enquête minutieux portant sur de multiples documents.

Les sources et les documents

En premier lieu, une étude du recensement fait en Pologne en décembre 1931 indique que le pays compte 3 136 000 Juifs, soit 8,6 % de la population polonaise. Les évolutions

¹³ Le fait que l'année de référence du rapport soit 1942 implique que la grande majorité des livraisons concernées par ce rapport provient essentiellement des centres de Belzec, Sobibor et Treblinka.

¹⁴ Pohl à Himmler, 6 février 1943, NO-1257 in Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Folio Histoire, Tome III, p. 1762.

démographiques qui ont lieu entre 1931 et 1939 ne modifient pas fondamentalement ces données. En revanche, de 1939 à 1941, du fait des déplacements massifs imposés par l'occupant nazi aux populations juives en vue de leur concentration dans des ghettos, des changements significatifs interviennent dans la répartition de la population juive du Gouvernement général portant, selon les estimations nazies, à 2 284 000 le nombre de Juifs vivant sur ce territoire.

Par ailleurs, l'étude d'une partie des registres de l'administration ferroviaire allemande, portant sur la déportation des Juifs vers l'Est et retrouvés après guerre, nous renseigne sur, d'une part, l'origine et la constitution des convois de Juifs déportés depuis les pays d'Europe occupés soit vers les ghettos du Gouvernement général soit directement à destination de Belzec, Sobibor et Treblinka et, d'autre part sur l'origine et la constitution des convois de Juifs déportés depuis les ghettos du Gouvernement général jusqu'aux centres de mise à mort. Grâce à ces documents administratifs indiquant la nature des wagons constituant chaque convoi et le nombre de personnes entassées dans chaque wagon (de 50 à 80 personnes dans les voitures de voyageurs et de 100 à 150 personnes dans les wagons de marchandises), il est possible de faire une estimation assez juste du nombre de Juifs transportés par chacun de ces convois vers les centres d'extermination et de connaître la provenance de chaque transport.

Une autre source d'information vient des recensements effectués dans les ghettos du Gouvernement général par les Judenrats¹⁵ soit à la demande des autorités nazies pour recenser les personnes de 15 à 60 ans qui sont soumises au travail forcé dans les ateliers du ghetto, soit à l'initiative des Judenrats pour organiser le ravitaillement et le rationnement de la population et gérer les problèmes de logements liés à la surpopulation dans le ghetto. Dans certains de ces recensements retrouvés après guerre, on trouve le nombre des personnes déportées lors de chaque action.

Sont également consultés les journaux écrits par des particuliers et retrouvés après guerre contenant la date des déportations et le nombre de personnes concernées pour chaque convoi, les témoignages des survivants des ghettos et des centres d'extermination, les déclarations des habitants polonais témoins des transports ainsi que les dépositions des membres de l'administration allemande lors des procès des criminels de guerre.

¹⁵ Le Judenrat est le conseil juif institué par les nazis pour gérer au quotidien l'administration du ghetto.

Le recoupement des informations fournies par l'ensemble de ces documents et de ces sources permet d'obtenir une estimation assez fiable du nombre des victimes de Belzec, Sobibor et Treblinka.

Le bilan meurtrier des centres d'extermination

À Belzec, du premier gazage le 17 mars 1942 au dernier le 20 décembre 1942, on estime que près de 600 000 Juifs sont assassinés dont 246 922 sont originaires du Gouvernement général.

À Sobibor, de mai 1942 à octobre 1943, sur les 300 000 victimes juives, 150 000 à 165 000 Juifs viennent du Gouvernement général et les autres arrivent principalement des Pays-Bas et de l'ancienne Tchécoslovaquie.

À Treblinka, de juillet 1942 à mai 1943, sur plus de 700 000 victimes juives, on sait avec certitude que 329 000 arrivent du ghetto de Varsovie, dont 265 000 sont déportées et exterminées à Treblinka lors de la « Grande déportation » menée du 22 juillet au 21 septembre 1942.

Tas de cendres à Treblinka. Crédits photo : Maison des combattants du ghetto de Vilna

Ghetto Fighters' House



Aux côtés de ces 1 600 000 victimes juives, périssent aussi plusieurs dizaines de milliers de Tziganes, des prisonniers de guerre soviétiques et des Polonais.

L'Erntefest

Mais le bilan de l'opération Reinhard concernant l'extermination des Juifs du Gouvernement général ne s'arrête pas là. En effet, à l'automne 1943, suite aux soulèvements dans les centres de Treblinka (2 août 1943) et de Sobibor (14 octobre 1943) et aux résistances armées dans les ghettos notamment de Varsovie (du 19 avril au 16 mai 1943) et de

Bialystok (du 16 au 20 août 1943), les SS craignent de nouvelles révoltes menées par les juifs survivants qui étaient soumis au travail forcé dans les camps de concentration de Trawniki, Poniatowa et Maïdanek. Himmler planifie personnellement l'élimination de tous les juifs survivants du Gouvernement général et ordonne au SS Friedrich Wilhelm Krüger, alors responsable du Gouvernement général, de mener à bien cette opération minutieusement préparée et baptisée *Erntefest*, la fête de la moisson.

Fin octobre, des prisonniers des camps de Trawniki, Poniatowa et Maïdanek sont chargés de creuser des tranchées à l'extérieur des camps qui semblent destinées à la protection antiaérienne.

Début novembre, 2 000 à 3 000 SS sont acheminés d'Auschwitz, de Poznan et de Kaliningrad à Lublin où ils rejoignent les policiers du 101^e bataillon de réserve de la police allemande, les membres de la police de sécurité de Lublin et des renforts de Trawniki.

Puis le 3 novembre à l'aube, alors que les camps sont encerclés par les unités SS, à Maïdanek, à l'issue de l'appel du matin qui est des plus expéditif, les 8 000 Juifs du camp sont séparés des autres détenus et rejoints par les 10 000 Juifs du camp de travail limitrophe de Lubin. Tous sont ensuite conduits dans des baraques du secteur 5, près du crématorium et des tranchées. Puis, par groupes de 100, ils doivent passer par une baraque réservée au déshabillage puis se rendent vers les fosses où, obligés de s'allonger sur les cadavres et les blessés du peloton précédent, ils sont abattus par des rafales de mitraillette tandis que des valse et des marches de Johann Strauss sont diffusées par les haut-parleurs du camp. Dans un rayon de 3 à 4 kilomètres autour du camp, les habitants entendent dès 6 heures du matin et jusqu'à 17 heures, la musique, les rafales et les cris des suppliciés. Seuls 400 juifs sont épargnés: les femmes doivent trier les biens laissés par les victimes et les hommes procéder à l'incinération des cadavres qui dure plusieurs jours selon le témoignage des Lublinois confrontés à l'odeur écœurante des bûchers. Leur sinistre tâche accomplie, les femmes sont déportées en mars 1944 à Birkenau où elles sont gazées tandis que les hommes sont conduits, dans tout le district de Lublin, sur d'autres lieux de massacres collectifs où ils sont contraints d'ouvrir les fosses communes afin d'en extraire les cadavres et de les brûler. Ils sont liquidés plus tard sans doute près de Poniatowa.

Ce même 3 novembre 1943, les 10 000 juifs de Trawniki sont assassinés de la même manière dans la zone séparant le camp de travail du camp de formation SS. Seuls 200 Juifs sont épargnés pour former le *Sonderkommando*.

Le 4 novembre 1943, l'*Erntefest* se poursuit avec le massacre des 14 000 juifs du camp de Poniatowa.

Au total, la fête de la moisson, la plus importante opération de massacre de masse de Juifs de toute la guerre, fait plus de 42 000 victimes en 3 jours. Et ce n'est pas fini puisque jusqu'à la mi-novembre 1943, dans tout le Gouvernement général, le massacre des Juifs détenus dans les camps de travail se poursuit et notamment les 13 et 14 novembre lorsque les 4 000 Juifs du camp de la rue Janowska à Lvov sont assassinés dans les « sablières » qui avaient déjà servies aux massacres de masse en 1941¹⁶. Seuls les camps placés sous l'autorité de la Luftwaffe, comme ceux de Deblin, Biala Podlaska et Malaszewicze sont épargnés.

Les massacres et la mort lente

Cependant, le décompte des victimes de l'opération Reinhard n'est pas encore terminé car, en plus des morts de Belzec, de Sobibor, de Treblinka et de l'Erntefest, il faut également tenir compte des dizaines de milliers de Juifs qui sont fusillés dans les petites villes et les villages polonais au lieu d'être déportés vers les centres d'extermination. Ainsi, dans son étude sur les hommes du 101^{ème} bataillon de réserve de la police allemande, Christopher R. Browning dénombre que plus de 10 000 Juifs ont ainsi été assassinés dans différentes localités du district de Lublin de juillet 1942 à novembre 1943. Des recherches restent à mener sur les autres districts du Gouvernement général où de semblables massacres ont également été menés.

Juifs du ghetto de Wegrow exécutés. Crédits photo: Maison des combattants du ghetto de Vilna.



S'ajoute aussi le sinistre bilan des « *Kinderaktionen* » (actions spéciales), rafles des enfants des ghettos au cours desquelles des centaines d'entre eux sont tout simplement massacrés sur

¹⁶ Massacre de 4 000 Juifs le 30 juin 1941 perpétré par l'Einsatzgruppen C lors de son entrée dans la ville de Lvov ; massacre de 2 000 Juifs du 25 au 27 juillet 1941 lors des « *Journées de Petlioura* » ; massacre de milliers de Juifs âgés et malades lors de la création du ghetto en novembre 1941.

place et non déportés. Dans leur ouvrage intitulé *L'enfant et le génocide*, Catherine Coquio et Aurélie Kalisky rappellent que sur un million d'enfants de moins de 14 ans vivant en Pologne avant la guerre, seuls 5 000 ont survécu, soit 0,5 %. Comme leurs parents, beaucoup sont tués dans les centres d'extermination, mais d'autres, qui ne font pas encore partie des statistiques officielles de l'opération Reinhard, meurent dans les ghettos assassinés pendant les rafles ou victimes du froid, de la maladie ou de la faim.

Car il ne faut pas oublier celles et ceux qui, n'étant pas morts à Belzec, Sobibor ou Treblinka, mais ayant péri d'épuisement dans les ghettos ou traqués dans les campagnes n'en sont pas moins les victimes de la logique d'extermination inhérente à la mise en œuvre de l'opération Reinhard. Ainsi, on estime à plus de 43 000 le nombre de personnes mortes d'épuisement dans le ghetto de Varsovie au cours de l'année 1941 et à plus de 30 000 celles qui ont péri dans celui de Lodz... tandis que les policiers du 101^{ème} bataillon de réserve de la police allemande traquent et tuent plus de 1 000 personnes dans les campagnes du district de Lublin entre octobre 1942 et novembre 1943.

Car tous les jours, dans le Gouvernement général, des hommes, des femmes et des enfants meurent sous les coups de l'occupant, sans entrer dans les statistiques, que ce soit lors des rafles qui déciment les ghettos ou simplement du fait du hasard.

Ainsi, dans son journal retrouvé après la guerre, le jeune Dawid Rubinowicz, né à Kielce en 1927, écrit à la date du 12 décembre 1941 : « Hier après-midi, je suis allé à Bodzentyn [une des trois villes du district de Radom] me faire soigner les dents et j'avais l'intention d'y passer la nuit. Très tôt ce matin, les gendarmes y sont arrivés. En cours de route, ils ont rencontré un Juif qui sortait de la ville et l'ont tué sans raison aucune. Un peu plus loin, ils ont tué aussi une Juive sur la route comme ça, sans raison. Deux victimes sont ainsi tombées sans que l'on sache pourquoi. [...] » Le 10 avril 1942, il écrit : « Dans la maison d'en face les deux parents ont été emmenés l'autre nuit, les enfants sont restés tout seuls à la maison. Et voilà qu'on apprend, ce matin, que le père a été tué et la mère transportée par les gendarmes à l'hôpital de Kielce, gravement malade. À Slupia, les gendarmes ont arrêté hier trois Juifs dans une rafle et les ont emmenés à Bieliny où ils leur ont réglé leur compte (en les tuant et pas autrement bien sûr). [...] Un fermier de Krajno est venu nous rendre visite, il nous a appris que la fille de nos anciens voisins a été abattue dans la rue parce qu'elle était sortie après le couvre-feu. [...] »¹⁷

Dans son récit autobiographique, Alicja Appleman-Jurman, née en 1930 à Rosulna, décrit ce qu'elle voit, cachée dans un grenier, au cours d'une rafle dans le ghetto de Buczacz en 1942 : « La lumière filtrait par une petite ouverture ménagée dans le mur. Je me penchai pour voir ce qui se passait au-dehors : une douzaine d'hommes, des SS et des policiers ukrainiens s'approchent d'une maison voisine, qu'ils cernent. J'entends des enfants qui pleurent, puis je vois sortir des

hommes, des femmes, des enfants à demi nus, éblouis par la brusque clarté du jour. Ils avancent en titubant.

Alicja Appleman-Jurman.



On les fait marcher à coups de crosse, on les frappe sur la tête, sur le dos. Soudain un cri terrifiant retentit, suivi d'un coup de feu et je vois une fillette qui tombe de la fenêtre d'une mansarde. Elle s'écrase sur la neige, écartelée comme un oiseau abattu en plein vol. Elle a les jambes nues et le sang qui coule de sa tête fracassée se répand sur la neige blanche... »¹⁸

On sait aujourd'hui que la moyenne généralement admise de 1 450 000 à 1 700 000 morts de mars 1942 à novembre 1943, est largement sous estimée. En effet, elle ne prend en compte que les décomptes faits pour les centres d'extermination de Belzec, Sobibor et Treblinka ainsi que le massacre de l'Erntefest sur lesquels ont portés l'essentiel des études menées jusque dans les années 1990.

Or, depuis, grâce à l'ouverture de nouvelles archives, les recherches montrent que même le chiffre de 1 700 000 Juifs polonais, néerlandais, français, grecs de Thrace et de Macédoine ne représente que le minimum certain de l'hécatombe engendrée par l'action Reinhard. À ces victimes juives, il convient d'ajouter les 50 000 roms qui ont péri gazés dans les centres d'extermination ainsi que les milliers de prisonniers de guerre russes et des centaines de Polonais. Le décompte exact des victimes de la logique d'extermination liée à la mise en œuvre de l'action Reinhard doit également se poursuivre pour les nombreux massacres et les exécutions sommaires individuelles qui eurent lieu sur tout le territoire du Gouvernement général au cours de cette période, ainsi que pour les dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui sont morts de faim, de maladie ou de froid dans les ghettos de l'ancienne Pologne. Avec un minimum de 1 700 000 victimes en 20 mois, l'action Reinhard est en fin de compte la plus meurtrière de toutes celles menées dans le cadre de la « Solution finale de la question juive en Europe ».

¹⁷ Journal d'un enfant juif. Traduit du polonais par Georges Lisowski, in Catherine Coquio et Aurélie Kalisky, *L'enfant et le génocide. Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah*, Robert Laffont, Bouquins, octobre 2007, p. 349 et 352 ;

¹⁸ Alicia, l'histoire de ma vie. Traduit de l'américain par Jean Autret, in Catherine Coquio et Aurélie Kalisky, *L'enfant et le génocide. Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah*, Robert Laffont, Bouquins, octobre 2007, p. 373 ;

Les Trains de la Mort

par Eric Giguère

On estime à plus de 5 millions le nombre de morts que firent les camps nazis selon les données les moins pessimistes. Les premières victimes furent assassinées par balles le long de fosses communes creusées au préalable. Par la suite, l'industrialisation de la méthode a vu naître les premiers camps d'extermination pour diverses raisons dont celle d'augmenter l'efficacité et le souci d'épargner le moral des soldats chargés de la sale besogne. Plusieurs des victimes de ce génocide sont cependant décédées pendant qu'on les acheminait vers ces usines de mort ou pendant leurs déplacements entre les nombreux camps de transit. Pour bien comprendre le pourquoi de cette hécatombe lors de tels déplacements, il est impératif de connaître les conditions de déportation auxquelles les victimes ont été soumises.

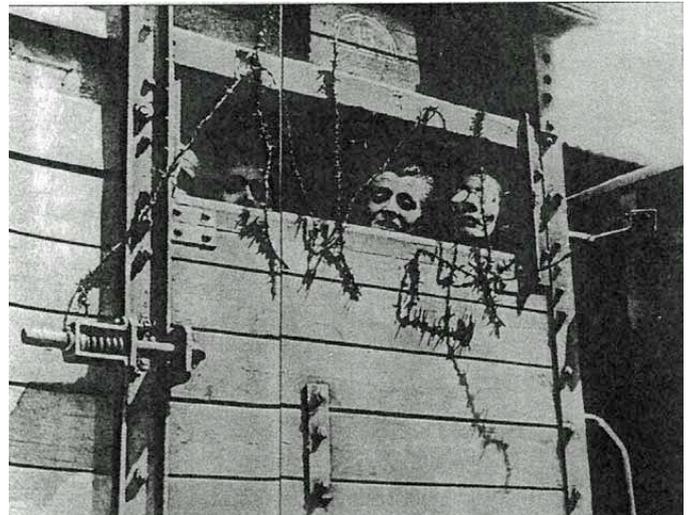


Vue aérienne du camp de Royallieu (Compiègne)

Les premiers prisonniers des camps, situés en Allemagne, étaient des "politiques" ou ennemis du régime. C'est l'éloignement, des pays envahis et occupés par les nazis, qui a mené aux premières déportations. Parmi les plus connus, Mechelen en Belgique, Drancy ou Royallieu (Compiègne) en France, et Theresienstadt en ancienne Tchécoslovaquie. Les détenus de ces camps pensaient souvent à tort que leur déportation allait les libérer des souffrances morales et physiques endurées pendant leur détention: tortures lors d'interrogatoires forcés, mauvais traitements de la part des gardiens, exécutions aléatoires en représailles à des évasions ou à des actes de résistance, etc.

Tout objet pointu étant confisqué pendant la fouille systématique qui précédait la détention, il était ironique de voir les geôliers distribuer des bouts de papier aux malheureux avant leur transfert afin d'écrire à leurs proches. Au contraire, peut-être était-ce voulu afin d'ajouter l'insulte et l'injure à l'humiliation. Toujours est-il que les plus rusés avaient réussi à

déjouer le système¹⁹, comme en témoignent les petits mots rédigés à la hâte pour les proches qui ont été retrouvés et envoyés aux familles. Il arrivait très souvent que les déportés sèment leurs écrits ça et là le long des chemins de fer. S'il se trouvait des collaborateurs parmi les cheminots, on pouvait également y trouver de bons samaritains qui cherchaient le long des rails afin de retrouver ces précieux manuscrits afin de les acheminer aux destinataires. Plus d'une centaine de ces missives ont été consultées par Roger Arnould lors de ses recherches pour écrire *Les Témoins de la Nuit*. Entre autres, une lettre de Roger Debarre, déporté de Compiègne à Auschwitz. Jetée hors du train à proximité des lieux du travail de son père, elle lui fut remise dans la demi-heure qui suivit par un ami personnel.



Déportés dans un wagon muni de barbelés

Les wagons à bestiaux les plus souvent mentionnés pouvaient contenir 8 chevaux ou 40 hommes selon l'inscription: - «*C'est là-dedans qu'on va voyager ?* » s'interroge Bonamour, nous n'entrerons jamais tous. De fait, la promesse inscrite sur les wagons «*quarante hommes, huit chevaux*» paraît difficile à tenir. »²⁰ Cette consigne était parfois respectée comme me l'ont confirmé des soldats alliés faits prisonniers. Il y eut cependant un traitement différent selon la nature des déportés faisant partie du convoi. La chaleur l'été, le froid l'hiver, la privation d'eau et de nourriture, la promiscuité ainsi que le manque d'hygiène sont des constantes qui reviennent dans la plupart des témoignages qui nous sont parvenus. Certains déportés racontent qu'on les a entassés là-dedans jusqu'au nombre de 150 ! Les témoignages varient à cet effet et il y a une explication. Les négationnistes crieront à l'affabulation, mais la raison est beaucoup plus simple. En effet, les convois pouvaient varier selon les besoins et l'urgence de main

¹⁹Quelques détenus réussirent à camoufler des crayons, probablement dans les parties les plus intimes de leur anatomie (ndla)

²⁰ *Krematorium*, Christian Pineau



d'œuvre en Allemagne. « En 1942, un convoi compte rarement plus de 1 000 déportés; en 1943, on atteindra souvent 1 500 et en 1944 plusieurs dépasseront 2 000, pour avoisiner 2 100 et 2 200. »²¹ Plus la guerre avançait, plus la Wehrmacht manquait de moyens de transport et la maximisation du nombre d'unités par wagon était un bon moyen pour eux de pallier à cet inconvénient. Différentes sortes de wagons furent utilisés pour le transport des détenus: clos, semi clos, à ciel ouvert; en bois, grillagés, en acier ou blindés. On se servit également de trains de passagers ordinaires pour quelques convois. Peu importe le wagon utilisé, les méthodes d'embarquement ne donnaient jamais dans la dentelle. On vocifère les ordres sous la menace des armes à feu, on pousse, on frappe, on insulte et on nargue les infortunés passagers.

M. Louis-Fernand Papillon, soldat du Régiment des Fusiliers Mont-Royal, m'a raconté ses conditions de déportation de France vers l'Allemagne pendant l'été 1944: 45 hommes entassés dans un espace clos, sans nourriture pendant sept jours, suffoquant de chaleur, avec pour seul instrument sanitaire un petit récipient métallique dans lequel les détenus urinaient avant de se débarrasser du contenu par une ouverture dans le haut du wagon. L'auteur Roger Arnould nous livre le témoignage de Jean Doutré, déporté à Buchenwald, qui a vécu l'expérience lors du convoi du 12 mai 1944 à partir de Compiègne. 2 100 hommes dans 20 wagons métalliques utilisés pour le transport de chaux; 15 de 100 et 5 de 120:

« Pas même balayé, au sol une épaisseur de chaux de plusieurs centimètres, il y en avait partout, collée aux parois et même au plafond. Des tôles rivées, pas le moindre interstice comme dans les wagons en bois, d'où aurait pu filtrer un peu d'air. Des tôles qui, le jour, pendant les arrêts prolongés, chauffaient, mais la nuit nous glaçaient de froid. Chaque mouvement de 120 paires de pieds provoquait un nuage blanc

qui nous faisait tousser, éternuer, cracher, nous étouffait, nous brûlait les yeux. Et pas le moindre espoir d'évasion, comme on l'avait escompté avant le départ. Bientôt, plusieurs perdirent connaissance et roulèrent dans la chaux. Ils râlaient, suppliaient, puis plus rien: ils étaient morts. Après, je ne sais plus, je ne peux pas dire combien de temps je suis resté à peu près inconscient. »²²

Ci-contre: En gare de Bobigny à 2 km de Drancy

Roger Arnould continue dans son livre le récit du déporté de cette façon:

«Lors du débarquement en gare de Buchenwald, le 14 mai, les S.S. expulsèrent du wagon de chaux des êtres hagards, poudreux, aveuglés, des fous, des agonisants. Ils leurs

assénaient des coups de matraque en vociférant les pires insanités à l'encontre des malheureux tout englués et empuantis; la poudre blanche du début s'était transformée en une bouillie brune, visqueuse: un mélange de chaux, d'excréments et d'urine. Et les S.S. de s'esclaffer devant un tel spectacle, ne laissant dans le wagon qu'un tas de mort dans une effroyable pestilence.

Dans ce même convoi, à la suite d'une évasion, les S.S. firent évacuer du wagon fracturé les 92 détenus qui n'avaient pu s'évader. Ceux-ci furent casés, non sans brutalités et hurlements, par paquets de 30, dans trois wagons voisins qui contenaient déjà 100 et 120 hommes. Ainsi, il y eut des wagons de 130 et de 150. »²³

Ces deux exemples illustrent bien la différence entre les convois de prisonniers de guerre et ceux de déportés vers les camps de la mort. Bien qu'effectués vers les mêmes dates et sans vouloir faire passer les convois de POW pour des transports de club Med, il est évident que la considération pour la "marchandise"²⁴ n'était pas la même.

D'autres témoignages nous prouvent qu'il n'y eut pas de traitements de faveur selon le sexe ou l'âge des déportés. De Drancy, des faits nous sont rapportés anonymement par la prisonnière portant le matricule # 55 310: « Nous fûmes embarqués un lundi matin, munis de nombreux bagages. Hommes, femmes, vieillards, bébés, entassés les uns sur les autres, 60 dans un wagon blindé, hermétiquement clos... »²⁵

Il y eut également des transports qui semblèrent plus humains que les autres comme le raconte Louise Alcan, déportée de Drancy vers Auschwitz. Elle fait état de wagons sanitaires

²² *Les Témoins de la nuit*, Roger Arnould

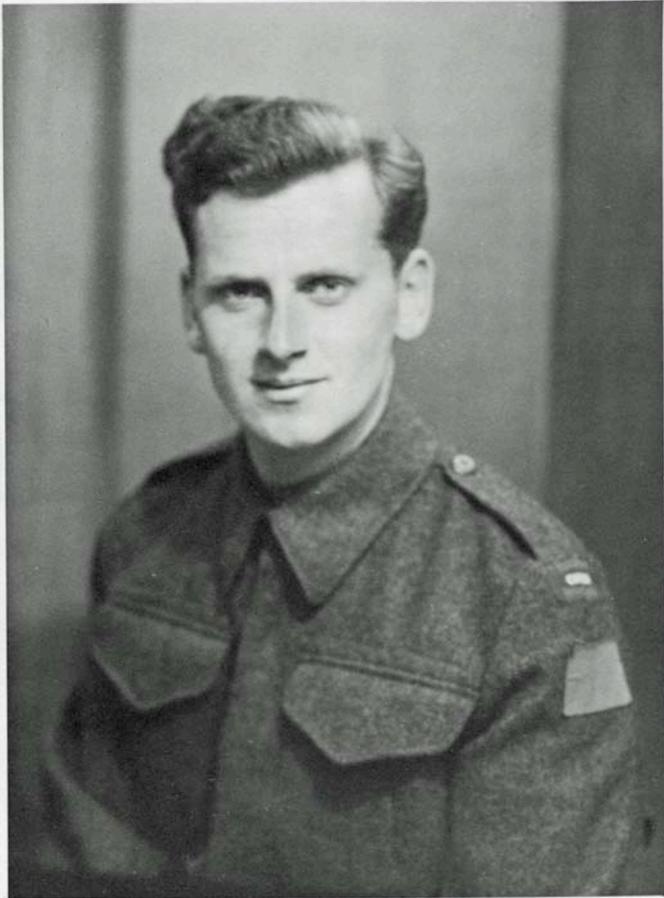
²³ *Ibid*, Roger Arnould

²⁴ C'est ainsi que les Allemands désignaient les passagers avec le mot *Stück* signifiant pièce ou morceau (ndla).

²⁵ *Les Témoins de la nuit*, Roger Arnould

²¹ *Les Témoins de la nuit*, Roger Arnould

munis de médicaments, matelas, eau potable et autres commodités. Y avait-il des gardes plus cléments et plus miséricordieux ou s'agissait-il tout simplement de garder les



prisonniers bien dociles, dans l'ignorance de leur funeste destin ? Sachant qu'il s'agissait de convois juifs organisés par le service Eichmann, la réponse risque fort de se retrouver dans ma deuxième hypothèse...

Arrivée à Auschwitz

Quoiqu'il en soit, il était bien difficile de garder sa dignité humaine dans de pareilles circonstances. Si les premières heures se passaient relativement bien, l'inconfort et la soif prenaient le dessus et, les échanges cordiaux, petites attentions et politesses du début se mutaient bientôt en commentaires désobligeants, impatience et agressivité. Plusieurs témoignages nous prouvent que l'homme, traité en bête, deviendra pareil à celle-ci et que son instinct de survie prendra le dessus sur ses qualités morales. Laissons Christian Pineau nous décrire une partie de son expérience:

«Peu à peu, incapables de rester debout, nous nous laissons tomber sur le plancher, les uns sur les autres. Cela ne va pas sans des protestations, des coups, chacun écrasant un morceau de son voisin. Bonamour protège son pied malade avec l'énergie du désespoir.

Nous ne savons que faire de nos boules de pain, la soif nous empêchant de mastiquer. D'ailleurs nous n'avons pas faim, tant la chaleur et l'odeur sont inconfortantes.

Gagner la tinette est une opération de longue haleine. Il faut trouver pour chaque pied, l'un après l'autre, un point d'appui, éviter d'écraser une jambe ou une main, essayer bourrades et

injures au moindre geste maladroit. - « Fais comme tout le monde, grogne un voisin. Pisse par terre ».

De fait, l'humidité du plancher est de plus en plus suspecte. À partir d'un certain degré de misère physique, beaucoup d'hommes prennent un affreux plaisir à s'abandonner ostensiblement, à se faire plus grossiers que de coutume, à se vautrer dans l'ordure. Peut-être est-ce un moyen pour l'esprit de se détacher davantage du corps. »

Ci-contre : M. Louis-Fernand Papillon

Jean Bernard Aldebert, déporté de Compiègne à Mauthausen en janvier 1944 nous livre ces propos: -« *La nuit, des hommes ivres de soif et de fièvre se sont battus, les appels de ceux qui avaient gardé un peu de sang-froid sont restés vains. Certains sont devenus fous et d'autres les ont tués* »²⁶. La soif pouvait faire commettre les pires bassesses comme en témoigne Louis Martin Chauffier: -« *Dans ce convoi, j'ai vu beaucoup de mes compagnons, à bout de résistance, boire l'urine communautaire dans le vaste récipient, servant à tous les usages, qu'on avait disposé au centre du wagon que nous vidions en cours de route, tant bien que mal, à bout de bras, à travers les barreaux vite englués de nos deux vasistas* »²⁷. On en arrivait même à se voler entre compagnons d'infortune: -« *Les protestations fusent de toutes parts, se mêlant aux cris d'un prisonnier qui vient de se faire voler sa boule de pain par un voisin déjà affamé.* »²⁸

Les tentatives d'évasion coûtèrent la vie à de nombreux prisonniers. Certains furent fauchés par les balles en pleine



course ou tués lorsque rattrapés, d'autres happés par le train accidentellement. Les réussites se soldaient également par l'exécution d'innocents pour donner l'exemple. Les mauvais traitements, les maladies dues au manque d'hygiène et aux privations firent également des victimes de même que le suicide chez ceux qui ne trouvèrent pas le courage de faire face à ce calvaire. Christian Pineau, dans son livre *Krematorium*, nous décrit une tentative d'évasion dans le convoi parti de Compiègne le 14 décembre 1943:

« Je me rends compte tardivement que certains, dans le wagon voisin, ont commencé à sauter. J'aperçois Fortin, très

²⁶ *Les Témoins de la nuit*, Roger Arnould

²⁷ *ibid.*, Roger Arnould

²⁸ *Krematorium*, Christian Pineau

agité, qui essaie de gagner le coin où il suppose que les choses se passent. La méthode employée est dangereuse. Le train roule à environ soixante kilomètres à l'heure. En sautant d'un marchepied, à cette vitesse, on court une chance sérieuse d'atterrir sans blessure grave sur le ballast. Il n'en est pas de même lorsque, se laissant glisser le long d'un wagon, l'on tombe de côté.

Tout à coup, le train s'arrête brutalement, rendant plus confuse la mêlée de nos corps. Les S.S. s'étant aperçus de la tentative d'évasion, visitent le convoi. On entend des cris, des jurons, des menaces. – « Tout le monde fusillé », hurle un sous-officier. Tout le monde gross bandit !

Découvrant que le wagon à côté du nôtre a été découpé, ils envoient par l'ouverture une rafale de mitrailleuse, tuant ou blessant au petit bonheur la chance. Les gémissements se mêlent aux hurlements. »²⁹



On évacue les morts quelque part en Roumanie

Les fours crématoires sont les instruments les plus fréquemment mentionnés par ceux qui dénoncent les crimes contre l'humanité perpétrés par les nazis et leurs sympathisants. Il ne faut surtout pas oublier qu'un grand nombre de décès sont survenus avant même que les prisonniers ne franchissent les murs des camps d'extermination. Parmi ceux-ci, les victimes dont les souffrances vous ont été rapportées dans cet article, les victimes des trains de la mort.

Bibliographie

Christian Pineau, *Krematorium*

Le livre de **Roger Arnould**, *Les Témoins de la nuit*, est ma principale source pour une raison très simple, la richesse de ses propres sources concernant cet article:

- **Louise Alcan**, *Sans armes et sans bagages*.
- **Michel Lacourt-Gayet**, *Un déporté comme un autre*.
- **Marcel Conversy**, *Quinze mois à Buchenwald*.
- Témoignage d'**André Tavernier**.
- **Paul Le Goupil**, *La Route des crématoires*.

²⁹ *Krematorium*, **Christian Pineau**.

Les Einsatzgruppen

par Daniel Laurent

La création des Einsatzgruppen (groupes d'intervention) marque le début de la «Solution finale du problème juif». La mission des Einsatzgruppen fut essentiellement l'extermination en masse des Juifs polonais, puis soviétiques.

Premières interventions

Lors de l'Anschluss et de l'invasion de la Tchécoslovaquie, ils suivent les troupes allemandes mais leur rôle fut limité dans le temps et dans l'action, les Einsatzgruppen ayant par exemple été dissous en Tchécoslovaquie dès l'installation d'un service de la Gestapo à Prague. L'agression contre la Pologne entraîne une première radicalisation.

Quatre Einsatzgruppen sont constitués en juillet 1939 par Reinhard Heydrich. Leur mission porte officiellement sur l'arrestation de tous les ennemis potentiels, de manière «déterminée mais correcte». Heydrich et le général Eduard Wagner s'entendent là-dessus en août 1939.

Mais loin de se limiter à leur mission officiellement convenue, les Einsatzgruppen se livrent à des massacres systématiques de Juifs polonais. Ils s'attirent les critiques d'un général, Johannes Blaskowitz: «*Les sentiments de la troupe envers la SS et la police oscillent entre la répulsion et la haine. Tous les soldats sont pris de dégoût et de répugnance devant les crimes commis en Pologne*»³⁰. Il semble être le seul à avoir jugé «inopportun» de livrer des Juifs aux Einstazgruppen mais adresse un rapport directement à Hitler qui ne servit à rien. A la fin de la campagne de Pologne, lors d'un rassemblement d'officiers, le Generalleutnant Mieth déclare que les formations de police, qui ont pratiqué des exécutions de masse «sans procédure juridique régulière [ont] sali l'honneur de la Wehrmacht ».

Ces «incidents» ne sont clos qu'après un accord entre von Brauchitsch et Heinrich Himmler, début 1941, accord selon lequel les «événements locaux de 1939 sont définitivement clos ». Un accord sera également pris entre l'OKW et Himmler quant à la «mission» des Einsatzgruppen pour la future guerre contre l'URSS. Les militaires ayant osé protester sont peu nombreux: Canaris, Blaskowitz et dans une moindre mesure Brauchitsch et Mieth. Ils tentèrent de manœuvrer Keitel (chef de l'OKW) pour qu'il intervienne mais cela ne fût pas allé loin. La nazification de la Wehrmacht, fort bien analysée par Omer Bartov, était en marche dès 1939.

De septembre 1939 au printemps 1940, les meurtres commis par les Einsatzgruppen firent entre 50 000 et 60 000 victimes juives.

³⁰ Guido Knopp, «Les SS, un avertissement de l'histoire», Paris, Presses de la Cité, 2006, p. 282

Planification des massacres

Le 3 mars 1941, Hitler exige du chef d'état-major de la Wehrmacht, le général Alfred Jodl, que soit examinée l'intégration des services du Reichsführer SS Heinrich Himmler dans les zones d'opération de l'armée, ce qui débouche sur d'intenses négociations au sein de la Wehrmacht, puis entre celle-ci et la SS. Dès le 5 mars, la Wehrmacht accepte de limiter le rôle des juridictions militaires aux affaires internes à la troupe ou aux affaires liées à une menace immédiate contre l'armée. En l'absence d'administration militaire, l'arrière du front devient de ce fait une zone où la SS a les mains libres. Le rôle des Einsatzgruppen est clairement mentionné dans des instructions du chef de l'OKW, Wilhelm Keitel, le 13 mars 1941 :

« Dans le cadre des opérations de l'armée et dans le but de préparer l'organisation politique et administrative [des territoires occupés], le Reichsführer SS assume, au nom du Führer, la responsabilité des missions spéciales qui résulteront de la nécessité de mettre fin à l'affrontement entre deux systèmes politiques opposés. Dans le cadre de ces missions, le Reichsführer agira en toute indépendance et sous sa seule responsabilité. »³¹

Déchaînement sanglant à l'Est

« Les tentatives de nettoyage de la part des éléments anticomunistes ou antisémites dans les zones qui seront occupées ne doivent pas être gênées. Au contraire, il faut les encourager, mais sans laisser de traces, de sorte que ces milices d'autodéfense ne puissent prétendre plus tard qu'on leur a donné des ordres ou [fait] des concessions politiques. [...] Pour des raisons évidentes, de telles actions ne seront possibles que pendant la phase initiale de l'occupation militaire »
Reinhard Heydrich, 29 juin 1941.³²

L'Einsatzgruppe A entre en Lituanie le 23 juin 1941 et encourage immédiatement des pogroms «spontanés» de la part des Lituanais: les massacres font plusieurs milliers de victimes juives. Un soldat de la 562e compagnie de boulangers a témoigné avoir vu «des civils lituanais frapper un certain nombre de civils avec différents types d'armes jusqu'à ce qu'ils donnent plus signe de vie ». D'autres parlent de «la présence enthousiaste de la population lituanienne (dont beaucoup de femmes avec des enfants s'installant au premier rang pour la journée)»³³

Des tueries ont également immédiatement lieu en Ukraine. Le NKVD y avait assassiné environ 20 000 victimes, sans rapport avec les Juifs. Peu importe, les Einsatzgruppen appellent au pogrom en décidant que les "judéo bolchéviques" en étaient responsables.

A Zloczow, le Sonderkommando 4b de l'Einsatzgruppe C «se contente d'un rôle relativement passif consistant à encourager les Ukrainiens », ceux-ci «n'ayant aucunement besoin d'être aiguillonnés. »

Cela fonctionne parfaitement: «la plupart des Juifs qui ont péri à Brzezany ce jour-là ont été assassinés à coup de manches à balai sur lesquels on avait fixé des clous. Il y avait des rangées de bandits ukrainiens, armés de gros bâtons. Ils ont forcé ces gens, les Juifs, à passer entre les deux rangées et les ont massacrés de sang-froid avec ces bâtons. »³⁴

Femmes juives du ghetto de Micosz attendant leur exécution après avoir été déshabillées. Elles seront assassinées par un Einsatzgruppe assisté par des supplétifs ukrainiens. (DR)



Cela ne fut pas le cas partout: à Brest-Litovsk, «les Biélorusses et les Polonais exprimèrent ouvertement leur compassion envers les victimes juives et leur dégoût des méthodes barbares employées par les Allemands»; A Jitomir (Ukraine), les responsables nazis regrettent: «il n'a été presque nulle part possible d'amener la population à prendre des mesures actives contre les Juifs.»³⁵

En juillet 1941, l'Einsatzkommando 9 de l'Einsatzgruppe B se livre à des exécutions de masse au sein de la population juive de Bialystok, au nord-est de la Pologne. À la même période, d'autres unités de l'Einsatzgruppe B exterminent les Juifs en âge de porter les armes à Minsk, à Vitebsk et à Vilnius, aidés par des auxiliaires locaux. C'est ainsi qu'en juillet, le 45e bataillon de police de réserve extermine la population juive de Chepetovka, non loin de Kiev, hommes, femme, vieillards et enfants. Entre le 27 juillet et le 11 août 1941, deux régiments Waffen-SS, sous la direction d'Hermann Fegelein³⁶, massacrent tous les Juifs de la région de Polésie.

Les «moyens»

Les buts sont partout les mêmes, mais les moyens diffèrent d'une unité à l'autre.

Certains assassinent via des pelotons d'exécutions constitués de plusieurs hommes, comme le Sonderkommando 7a de l'Einsatzgruppe B (Walter Blume) qui sévit dans la région de Minsk. Si cette méthode se traduit par une grande consommation de munitions, elle permet de diluer la responsabilité, chaque tireur ne pouvant déterminer quelle est la balle qui a tué la victime. A Ponary, près de Vilnius, des auxiliaires lituanais, sous les ordres de l'Einsatzkommando 9a, obligent leurs victimes à se dénuder jusqu'à la ceinture et à se couvrir le visage de leur chemise avant de les assassiner, un

³¹ Richard Rhodes, «Extermination : la machine nazie. Einsatzgruppen à l'Est, 1941-1943» Paris, Autrement, p.21

³² R. Rhodes, op.cit., p. 59

³³ Saul Friedländer, «L'Allemagne nazie et les Juifs, 1939-1945 », Paris, Seuil, 2008, p. 290-291

³⁴ S. Friedländer, op. cit., p. 282

³⁵ S. Friedländer, op. cit., p. 293

³⁶ Celui-là même qui, ayant épousé en juillet 1944 Gretl Braun, soeur d'Eva, serait devenu le beau-frère de Hitler si celui-ci ne l'avait fait exécuter la veille de son propre mariage.

peloton de dix hommes tirant sur dix Juifs ; ils utilisent aussi une mitrailleuse légère avant d'achever les blessés d'une balle dans la tête. C'est également à la mitrailleuse que sont massacrés, les 27 et 28 août, 23 600 Juifs à Kamenenets-Podolsk, sous les ordres du Höherer SS und Polizeiführer (HSSPF) Jeckeln.



Un cliché connu. Un officier de l'Einsatzgruppe D exécute un juif de la ville de Vinnitsa. On remarquera que le public est composé de soldats de la Wehrmacht, du RAD mais aussi de très jeune spectateur... (DR)

En Ukraine, les unités du même Jeckeln forcent les victimes à s'allonger sur le sol avant de les tuer d'une balle dans la nuque. L'extension des meurtres de masse aux femmes et aux enfants juifs accroît la brutalité des bourreaux. Viktors Arajs, chef d'un Sonderkommando composé d'auxiliaires lettons explique que si ses tueurs jettent les enfants en l'air avant de leur tirer dessus, ce n'est pas parce qu'ils sont des gamins farceurs, mais pour éviter de dangereux ricochets sur le sol.

Selon les opérations, le nombre des victimes varie lui aussi. Les Einsatzkommandos et Sonderkommandos font parfois plusieurs centaines ou plusieurs milliers de victimes en quelques jours. Le nombre des victimes augmentera au cours des années 41-42 et atteindra plusieurs dizaines de milliers de victimes au cours d'une seule opération. Mais même les petits villages sont également visés, aucun Juif ne devant être épargné.

Récit de Luba, une Ukrainienne témoin du massacre de la population juive du village de Senkivishvka en juin 1941 :

«Au bord de la fosse, il y avait un escalier sommaire, en terre. Les Juifs se déshabillaient, tabassés par les gardes. Complètement nus, famille après famille, les pères, les mères et les enfants descendaient calmement les marches et s'allongeaient, face contre terre, sur les corps de ceux qui venaient d'être fusillés. Un policier allemand, Humpel, avançait, debout, marchait sur les morts et assassinait chaque Juif d'une balle dans la nuque. [...] Régulièrement, il arrêtait les tirs, remontait, faisait une pause, buvait un petit verre d'alcool puis redescendait. Une autre famille juive, dénudée, descendait et s'allongeait dans la fosse. Le massacre a duré une journée entière. Humpel a tué tous les Juifs du village, seul.»³⁷

Les rafles des Juifs et leur exécution ont été décrites par plusieurs témoins. L'ingénieur allemand Hermann Graebe, directeur de l'agence ukrainienne d'une entreprise du bâtiment, se trouvait à Rovno le 13 juillet 1942 quand 5000 Juifs furent exterminés. Graebe tenta de sauver ceux de ses employés qui étaient Juifs, une centaine environ, en invoquant la difficulté de trouver de la main d'œuvre qualifiée. Il en a fait à Nuremberg un témoignage qui bouleversa la salle :

«Toute la nuit, ces gens battus, traqués, défilèrent le long des rues illuminées, des femmes portant des enfants morts entre leurs bras, des enfants tirant jusqu'au train leurs parents morts, les traînant par les bras et par les jambes. [...] Je vis en chemin des douzaines de cadavres des deux sexes et de tous les âges dans les rues. [...] On entendait sans interruption des hurlements de femmes et d'enfants, le crépitement des coups de fusils et le bruit des fouets»³⁸

Lorsque les tueurs estimaient que l'extermination prendrait du temps, ils créèrent des ghettos pour y entasser les survivants en attendant leur élimination. Mais dans plusieurs cas, cette création ne fut pas nécessaire, comme à Kiev: 33 000 Juifs ont été assassinés en quelques jours, à Babi Yar (Le Ravin des Grands-Mères) avec l'aide d'unités Wehrmacht de la 6ème armée qui participèrent aux rafles à Kiev et fournirent les moyens de transport. Leur action fut complétée par des unités formées par les chefs de la SS et de la Police, par le SD du Gouvernement général de Pologne et par la Gestapo de Tilsit. C'est le cas à Memel (plusieurs milliers de victimes), Minsk (2 278), Dniepropetrovsk (15 000) et Riga.

Les complices des Einsatzgruppen

La Wehrmacht fut le premier complice et assista les Einsatzgruppen comme cela avait commencé dès la Pologne mais à une échelle bien supérieure en URSS.

Des soldats raflèrent eux-mêmes les Juifs et participèrent aux massacres. Ainsi, à Minsk, plusieurs milliers de Juifs furent enfermés par la Wehrmacht dans un camp, puis livrés à l'Einsatzgruppe B qui les assassina. Mais l'exemple venait de haut. Erich von Manstein, entre autres, émit un ordre du jour en prenant le commandement de la 11ème armée dans lequel il déclare que «le système judéo bolchévique doit être éradiqué une fois pour toute » et explique «la nécessité des

³⁷ Père Patrick Desbois, «Porteur de mémoires», Paris, Michel Lafon, 2007, p. 11-12

³⁸ Jacques Delarue, «Histoire de la Gestapo», Fayard, 1968, p. 433

Les procès d'après guerre

par Daniel Laurent

23 membres des Einsatzgruppen furent jugés à Nuremberg de juillet 1947 au 10 avril 1948 par un tribunal américain. Dans les attendus du jugement, le Juge Michael Musmanno écrivit :

«On lit et relit ces récits dont nous ne pouvons donner ici que quelques extraits et cependant subsiste l'instinct de ne pas croire, de contester, de douter. Il est psychologiquement moins difficile d'accepter les plus étranges histoires de phénomènes surnaturels, comme, par exemple, de l'eau qui coule vers le sommet d'une colline et des arbres dont les racines atteignent le ciel, que de prendre pour argent comptant ces récits qui vont au-delà des frontières de la cruauté humaine et de la sauvagerie. Seul le fait que les rapports dont nous avons cité des extraits proviennent de la plume d'hommes appartenant aux organisations mises en accusation permet à l'esprit humain d'être sûr que tout ceci s'est réellement passé. Les rapports et les dépositions des prévenus eux-mêmes confirment ce qui autrement serait écarté comme le produit d'une imagination malade.» (Jugement du Tribunal, p. 50) [1]

Les peines prononcées et surtout la façon dont elles furent appliquées laissent rêveur :

SS-Gruppenführer Otto Ohlendorf - peine de mort, exécuté le 7 juin 1951
 SS-Brigadeführer Erich Naumann - peine de mort, exécuté le 7 juin 1951
 SS-Standartenführer Paul Blobel - peine de mort, exécuté le 7 juin 1951
 SS-Obersturmbannführer Werner Braune - peine de mort, exécuté le 7 juin 1951
 SS-Sturmbannführer Waldemar Klingelhöfer - peine de mort, commuée en 1951 à la prison à vie
 SS-Obersturmbannführer Adolf Ott - peine de mort, commuée en 1951 en peine de prison à vie, libéré le 9 mai 1958
 SS-Obersturmbannführer Ernst Biberstein - peine de mort, commuée en 1951 en peine de prison à vie, libéré le 9 mai 1958
 SS-Standartenführer Martin Sandberger - peine de mort, commuée en 1951 en peine de prison à vie, libéré le 9 mai 1958
 SS-Obersturmbannführer Walter Hänisch - peine de mort, commuée en 1951 en 15 ans de prison
 SS-Obersturmbannführer Eduard Strauch - peine de mort, extradé en Belgique, mort à l'hôpital
 SS-Standartenführer Walter Blume - peine de mort, commuée en 1951 en 25 ans de prison
 SS-Standartenführer Eugen Steimle - peine de mort, commuée en 1951 en 20 ans de prison
 SS-Standartenführer Willy Seibert - peine de mort, commuée en 1951 en 15 ans de prison
 SS-Obersturmführer Heinz Schubert - peine de mort, commuée en 1951 en 10 ans de prison
 SS-Sturmbannführer Emil Haussmann - Suicide le 31 juillet 1947
 SS-Brigadeführer Heinz Jost - prison à vie, peine commuée en 1951 à 10 ans de prison
 SS-Obersturmbannführer Gustav Adolf Nosske - prison à vie, peine commuée en 1951 à 10 ans de prison
 SS-Brigadeführer Erwin Schulz - 20 ans de prison, commuée en 1951 en 15 ans de prison
 SS-Sturmbannführer Waldemar von Radetzky - 20 ans de prison, libéré en 1951
 SS-Brigadeführer Franz Six - 20 ans de prison, commuée en 1951 en 15 ans de prison
 SS-Sturmbannführer Lothar Fendler - 10 ans de prison, commuée en 1951 en 8 ans de prison
 SS-Hauptsturmführer Felix Rühl - 10 ans de prison, libéré en 1951
 SS-Untersturmführer Mathias Graf - 3 ans de prison, peine purgée
 SS-Brigadeführer Otto Rasch - évacué du procès le 5 février 1948 pour des raisons médicales

Sur les 14 peines de morts prononcées par le tribunal, 4 furent mises en application, les 10 autres commuées en peines de prison et de nombreux condamnés furent libérés en 1951.

[1] Cité dans un essai de Yale F. Edeiken, traduit et adapté en français par Gilles Karmasyn pour phdn.org.

mesures les plus sévères contre la juiverie ». ³⁹ En captivité, le Maréchal Paulus admit que *«Les généraux suivirent Hitler à cette occasion et, en conséquence, ils se retrouvèrent complètement impliqué dans les conséquences de sa politique et de sa conduite de la guerre.»* ⁴⁰ Le Général Hermann Hoth, qui commandait la 4^{ème} armée blindée, proclama que *«L'annihilation de ces juifs qui soutiennent le bolchevisme et son organisation de meurtre, les partisans, est une mesure d'auto-préservation.»*

Le plus tristement célèbre est l'ordre émis par le commandement de la VI^{ème} Armée, Walther Von Reichenau, en octobre 1941 : *«A l'Est, le soldat n'est pas seulement un homme qui combat selon les règles de l'art de la guerre mais le porteur de l'idéal national [...]*

Les soldats doivent bien connaître la nécessité de la punition dure mais juste à infliger aux Juifs [...] Nous devons faire face

aux rebellions et de tout temps celles-ci ont été inspirées par les Juifs.»

Macabre comptabilité

Les Einsatzgruppen tenaient une soigneuse comptabilité de leurs tueries. Le rapport Jäger, chef de l'Einsatzkommando 3, étalé sur 5 mois, donne une liste de chaque massacre, arrivant à un total d'environ 137 000 morts. Les documents disponibles, dont le rapport de Himmler à Hitler en décembre 1942, mentionnent près de 900 000 Juifs assassinés (Raul Hilberg). Si l'on tient compte des morts non «enregistrés» et de ceux qui ont été massacrés par d'autres unités, l'auteur arrive à un total de 1,4 millions de Juifs. Le chiffre minimum cité par d'autres sources parle de 1,2 millions. Une fourchette de 200 000 êtres humains, à rapprocher de la fourchette généralement acceptée concernant la totalité des victimes du judéocide (entre 5 et 6 millions). Malgré l'obsession germanique de l'archivage, le secret absolu qui est l'une des caractéristiques du nazisme nous empêche, 64 ans après, de

³⁹ Antony Beevor, «Stalingrad», de Fallois, 1999, p. 29

⁴⁰ A. Beevor, op. cit., p. 29

savoir exactement combien de Juifs furent exterminés par les nazis.

Comment ont-ils pu le faire ?

Une analyse des effectifs et du nombre des victimes donne l'épouvantable moyenne d'environ 400 assassinats par tueur. Ces hommes étaient pour la plupart sains de corps et d'esprit, mis à part qu'ils buvaient trop, non parce qu'ils avaient honte de ce qu'ils faisaient mais parce que c'était vraiment un "travail" écoeurant. Beaucoup étaient pères de familles, la plupart volontaires et n'auraient encouru aucune sanction s'ils avaient demandé à être mutés ailleurs.

Comment ceci fut-il possible ? Les motivations de ces hommes font l'objet par ailleurs d'un débat psychopathologique assez polémique dans lequel nous ne nous engagerons pas. Nous nous contenterons de constater qu'Adolf Hitler avait parfaitement réussi dans son entreprise de corruption de l'âme allemande et, usant et abusant des faiblesses de l'être humain, avait convaincu ses compatriotes qu'ils faisaient partie de la « race des seigneurs » et que l'extermination « du Juif » était parfaitement justifiée.

Conclusion

Le judéocide est une opération hitlérienne d'ordre à la fois moral et métaphysique, visant plusieurs objectifs :

- Affûter le tranchant de la violence aryenne: une « brutalisation » inouïe, nécessaire selon Hitler pour permettre à la « race des seigneurs » de sortir de 2000 ans d'humanisme judéo-chrétien et d'affirmer sa supériorité.

- Compromettre toute la nation allemande, non seulement les SS mais aussi la Wehrmacht, les témoins, tous ceux qui savaient mais ne dirent rien. Hitler a réussi à transformer en criminels ou en complices la quasi-totalité de son peuple, pas à pas, par petites touches, leur faisant habilement mettre le doigt dans un engrenage mortel.

- Mériter la bienveillance de la Providence dont il est persuadé qu'elle lui a confié la mission de «sauver» le peuple allemand. Il est donc clair que ceux qui avancent que tout cela fut «sans utilité militaire » ou «détournait des moyens ferroviaires », etc., n'intègrent pas le facteur «Hitler » dans leurs analyses. Le judéocide fait en effet partie intégrante de l'effort de guerre tel qu'il est conçu par le nazisme.

« Les Einsatzgruppen, [furent] l'instrument des nazis pour achever de damner la Wehrmacht tout en mettant le génocide sur orbite. »⁴¹

Bibliographie

Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, 2006
 Omer Bartov, «L'Armée d'Hitler», Hachette, 1999
 Antony Beevor, «Stalingrad», de Fallois, 1999
 François Delpla, «Hitler», Grasset, 1999
 Jacques Delarue, «Histoire de la Gestapo», Fayard, 1968
 William Shirer, «Le troisième Reich», Stock, 1966

⁴¹ François Delpla, *La Solution Finale*, Hors-série Seconde Guerre Mondiale, 2008, Editorial

Belzec, premier centre d'extermination de l'Aktion Reinhard

par Nathalie Mousnier

Je tiens à adresser mes plus sincères remerciements aux administrateurs du site Internet *Pratique de l'Histoire et Dévoilements négationnistes* (<http://www.phdn.org/>) qui m'ont généreusement autorisée à reprendre dans cet article leurs travaux sur le témoignage de Wilhem Cornides, sous-officier de la Wehrmacht, concernant le centre d'extermination de Belzec.



Coucher de soleil à Belzec. 2004. Jola Dziubinska.

« En surface, rien n'indiquait ce qui s'était passé ici il y avait moins de 60 ans. Mais Mike [le guide] se pencha et ramassa des petits fragments blancs et noirs sur le sol. Je pensais que c'était des petites pierres. En les regardant de plus près, je fus horrifié: c'étaient des os humains. Une fois que nous avons atteint l'emplacement des fosses communes, il y avait des fragments partout. Quand j'ai commencé à chercher, j'ai trouvé beaucoup d'os, certains d'adultes, d'autres, manifestement, d'enfants. J'ai trouvé aussi tout un tas de dents présentant des trous là où avaient dû se trouver des couronnes... »¹

Voilà tout ce qui reste du centre d'extermination de Belzec...

Belzec : un camp de travail

Après l'invasion de la Pologne, les Allemands conçoivent un réseau de camps de travail le long du fleuve Bug qui marquera, jusqu'en juin 1941, la frontière entre la partie de la Pologne occupée par l'Allemagne et celle occupée par l'Union soviétique. L'ensemble de ces camps est placé sous l'autorité administrative d'un camp principal installé en périphérie de la petite localité de Belzec, dans le district de Tomaszow, au sud-est de la Pologne entre la ville de Lublin au nord-ouest et celle de Lvov au sud-est. Des Juifs, déportés du district de Lublin et d'autres régions dépendant du Gouvernement

général, sont internés dans ces camps pour construire des fortifications et des tranchées antichars le long du fleuve.



Travailleurs forcés au camp de travail de Belzec. 1940. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)

En septembre 1940, une commission médicale visite le camp de travail de Belzec, et rapporte des conditions de vie sur place effroyables : « Les baraquements ne sont pas du tout faits pour accueillir des gens. Ils sont sombres, crasseux et envahis de poux. Près de trente pour cent des ouvriers n'ont pas de chaussures, de pantalons ou de chemises. Tous dorment par terre, sans paille. Les toits fuient de partout, les fenêtres n'ont pas de carreaux. La place manque terriblement : par exemple, dans un espace de cinq mètres sur six, près de soixante-quinze personnes dorment par terre, entassées les uns sur les autres [...] Le savon manque, et même l'eau, il est difficile de s'en procurer. Les malades s'allongent et dorment au milieu de ceux qui sont en bonne santé. La nuit, il est interdit de quitter les baraques si bien que tous les besoins doivent être faits sur place. Aussi n'est-il pas étonnant que la maladie se propage. Il est pourtant extrêmement difficile d'être dispensé de travail, même pour un jour. Tout le monde, y compris les malades, doit se présenter au travail. »²

'Ci-contre à droite Travailleurs juifs construisant un fossé antichar à Belzec. 1940. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)

En octobre 1940, les travaux terminés, tous les camps sont démantelés sans que l'on sache précisément ce qu'il advient des internés qui ont survécus.

Vers la mise en œuvre de l'Aktion Reinhard

Le 10 octobre 1941, à Prague, Reinhard Heydrich, chef du RSHA (Reichssicherheitshauptamt), organise une réunion en présence des hauts responsables SS locaux et d'Adolf Eichmann, responsable de la logistique de la Solution finale, au cours de laquelle il déclare que les déportations massives de Juifs vers l'Est vont bientôt débuter. Il indique également à la fin de la réunion : « Comme le Führer souhaite que, si possible avant la fin de cette année, les Juifs soient évacués de l'espace allemand, tous les problèmes en souffrance doivent être réglés immédiatement. Le problème des transports ne devrait créer aucune difficulté non plus. »³

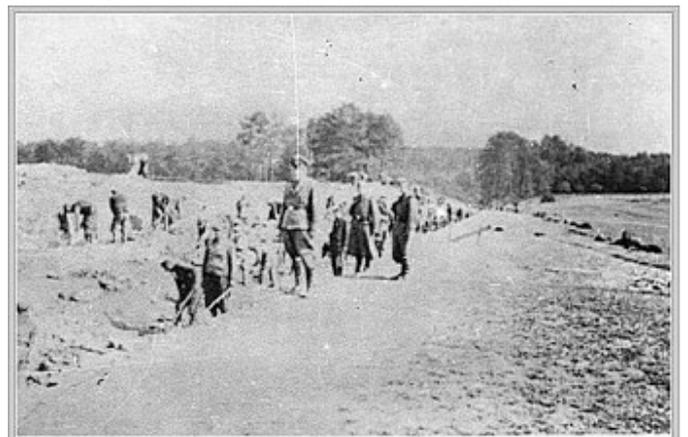
Trois jours plus tard, Heinrich Himmler, Reichsführer SS, ordonne au SS Odilo Globocnik, chef de la police dans le district de Lublin, d'entreprendre la construction de trois centres d'extermination dont celui de Belzec, dont nous ne savons pas avec certitude s'il est créé dans le seul but d'exterminer les Juifs du district de Lublin, pour faire de la place aux déportés juifs du Reich, ou si l'extermination de tous les Juifs est déjà envisagée, notamment en prévision des projets de colonisation aryenne de la zone. Mais des éléments, comme la capacité technique limitée des installations de gazage du centre avant leur extension en juin 1942, laissent penser que la fonction initiale du centre d'extermination de Belzec est avant tout locale.

Le 18 octobre 1941, toute forme d'émigration juive du Reich est désormais officiellement interdite par Himmler afin de préparer la prochaine « Solution finale de la question juive »...

La construction du centre d'extermination

L'implantation du centre d'extermination sur le site de l'ancien camp de travail démantelé fin 1940 est dictée par plusieurs impératifs :

- Belzec est située au cœur des grandes communautés juives du sud-est de la Pologne et de l'est de la Galicie ;
- la ville est desservie par l'importante voie de chemin de fer reliant Lublin à Lvov ;
- la frontière nord du futur centre d'extermination sera bordée par un des fossés antichar creusé l'année précédente et qui deviendra l'une des premières fosses communes du site ;
- le sol, pauvre, est constitué de dunes sablonneuses, faciles à



travailler, et couvert de forêts de pins, facilitant le camouflage.

Portail d'entrée du site de Belzec en 2000. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)



Le 1^{er} novembre 1941, sous la supervision de l'Obersturmführer SS Richard Thomalla, expert en construction au service de Globocnik, et de quelques SS, des travailleurs civils polonais, réquisitionnés dans la ville de Belzec, commencent les travaux d'aménagement du site qui, situé à moins de 500 mètres au sud de la gare à laquelle il est relié par un petit embranchement, mesure 275 mètres de long sur 263 mètres de large. Ils sont ensuite rejoints par des polonais de Trawniki et des ouvriers juifs déportés des pays slaves.



Les environs de Belzec. Hiver 1942. United States Holocaust Memorial Museum

Stanislaw Kozak, un des civils polonais de Belzec ayant participé aux premiers travaux d'aménagement témoignera de ce qu'il a vu : « En octobre 1941 arrivèrent à Belzec trois SS, qui exigèrent de la municipalité vingt hommes pour les travaux. La municipalité désigna à cet effet vingt habitants de la commune, dont je fus. Les Allemands choisirent le terrain, qui se trouvait au sud-ouest de la gare et longeait une contre-voie, elle-même proche de la voie ferrée allant à Lvov. Nous avons commencé les travaux, le 1er novembre, par la construction des baraquements du secteur voisin de la contre-voie. L'un d'entre eux, au voisinage immédiat de la voie, avait

50 mètres de long sur 12,50 mètres de large. C'était une salle d'attente pour les juifs qui devaient travailler dans le camp. Le deuxième, de 25 mètres de long sur 12,50 mètres de large, était destiné aux juifs qui devaient prendre un bain [baraquement de déshabillage et de rasage].

À côté de ces baraquements, nous en avons construit un troisième, de 12 mètres de long sur 8 de large [La chambre à gaz]. Ce baraquement était divisé par des cloisons de bois en trois compartiments, chacun large de 4 mètres et long de 8, sur une hauteur de 2 mètres. Sur les murs de ces baraquements, nous avons cloué une cloison intérieure et rempli de sable l'intervalle. À l'intérieur, les parois étaient revêtues de carton bitumé ; le sol et les cloisons jusqu'à 1,10 mètre de haut étaient recouverts de tôle de zinc.

Entre le premier et le deuxième baraquement courait une allée de 3 mètres de large, fermée sur les côtés par des fils barbelés sur une hauteur de 3 mètres. Une partie de la clôture était composée de pins et de sapins, pour dissimuler la contre-voie. Du deuxième baraquement, un couloir couvert [Le « tube »], de 2 mètres de large sur 2 mètres de haut et 10 mètres de long, conduisait au troisième. Par lui, on pénétrait dans le corridor de ce troisième baraquement, sur lequel s'ouvraient trois portes correspondant à trois compartiments. Chacun de ceux-ci avait de plus, sur le côté nord, une porte de 1,80 mètre de haut sur 1,10 mètre de large. Toutes ces portes, ainsi que celles ouvrant sur le corridor, comportaient une forte garniture en caoutchouc. Toutes s'ouvraient vers l'extérieur. Elles avaient été construites très solidement, avec des planches de 3 centimètres d'épaisseur, et elles étaient renforcées contre toute pression venant de l'intérieur par des barres de bois qu'on engageait dans deux crochets de fer montés spécialement à cet effet. Le long du côté nord du baraquement, il y avait une rampe de 1 mètre de haut sur laquelle on avait posé une voie étroite. Celle-ci conduisait à une fosse commune, qui avait été creusée par les " noirs " [les Trawniki] dans le coin des limites nord et est du camp d'extermination [réaménagement du fossé antichar au nord puis creusement d'une fosse commune à l'est]. La fosse avait 6 mètres de profondeur, 20 mètres de large et 50 mètres de long. C'est dans la fosse dans laquelle furent enterrés les premiers juifs tués dans le camp. Les noirs l'avaient creusée en six semaines, en même temps que nous construisions les baraquements. Plus tard, on la prolongea jusqu'au milieu de la limite nord. Le premier baraquement était à 20 mètres de la contre-voie et à 100 mètres de la limite sud. Tandis que nous, les Polonais, nous construisions les baraquements, les noirs installaient la clôture du camp, composée de poteaux reliés par un réseau dense de fil de fer barbelé. Après que nous eûmes construit les trois baraquements, les Allemands nous ont libérés du travail le 22 décembre. »⁴

Comme l'indique les dimensions du centre et le témoignage de Stanislaw Kozak, ce site ne ressemble en rien à un camp de concentration : peu de blocks sont prévus puisqu'il n'y a que peu de déportés à loger. Les baraques de déshabillage et de rasage (numéro 8 sur le plan) sont directement reliées à la baraque de gazage (n°10) par un passage en S, (n° 9) communément appelé Schlauch (le tube) de 2 à 3 mètres de large bordé de barbelés et camouflé de branchages. Les



- | | | |
|---|--|---|
| 1. Entrance Gate | 9. Enclosed covered path | 17. Sorting sheds |
| 2. Guard Hut | 10. Gassing hut and narrow gauge rail track to mass graves | 18. Disinfection building |
| 3. Siding (10 wagons) | 11. Gassing engine in pit | 19. Ukrainian kitchen |
| 4. Remainder of disused siding and secondary siding, not utilized until August 1942 | 12. / 13. Jewish "Sonderkommando" housing | 20. Ukrainian sick bay, canteen, dentist and barber |
| 5. Latrine | 14. "Sonderkommando" kitchen | 21. Ukrainian housing |
| 6. Warehouse | 15. Experimental graves February March 1942 | 22. Route to locomotive storage shed |
| 7. Enclosed split log path | 16. Mass graves | 23. Pre-war "logging path" |
| 8. Undressing barrack | | 24. Area being felled for camp expansion |

Plan de Belzec en mai 1942 réalisé par Billy Rutherford en 2002

Le premier chef du camp est le SS Sturmbannführer Christian Wirth, ancien officier de la police criminelle du Reich, qui a participé, jusqu'en août 1941, au programme T4 (l'euthanasie des malades mentaux, des infirmes et des malades incurables) en tant que surveillant de chacun des six établissements d'euthanasie (Grafeneck, Brandebourg-sur-la-Havel, Schloss Hartheim, Sonnenstein, Bernburg et Hadamar). Choisi pour ses compétences meurtrières, Wirth impose le principe des chambres à gaz au monoxyde de carbone utilisées dans le programme T4 au lieu des fourgons employés à Chelmo dont les possibilités lui semblent plus limitées. Le 19 juillet

victimes, obligées de courir dans ce passage, n'ont aucune possibilité de voir et de comprendre où on les mène.

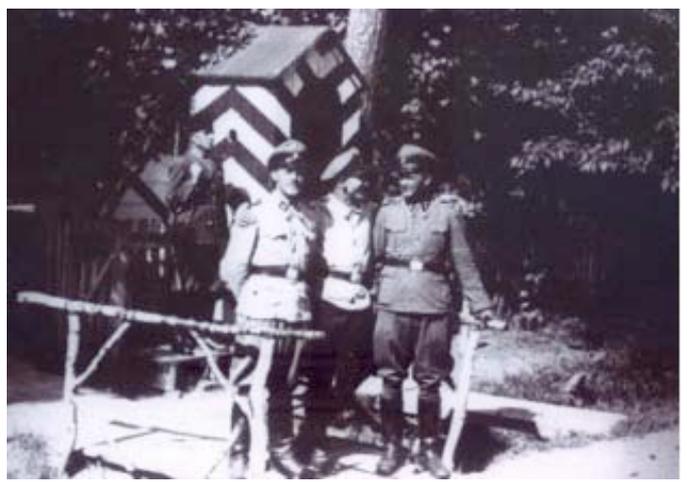
Pour faciliter la surveillance, cinq miradors sont construits, quatre en périphérie du camp et un à proximité des baraquements (n° 12, 13 et 14) où sont logés les Juifs sélectionnés pour les « kommandos ». Une enceinte barbelée délimite cette zone. Des branchages au feuillage dense sont entrelacés dans les barbelés de l'enceinte et dans le camp

Le personnel du centre



Gardiens SS du camp d'extermination de Belzec posant devant la Kommandantur, 1942. United States Holocaust Memorial Museum Washington DC.

1942, nommé Inspecteur général des camps de l'Aktion Reinhard, il cédera sa place au SS Hauptsturmführer Gottlieb Hering, également ancien officier de la police criminelle du Reich et ancien chef non-médical des centres d'euthanasie de Sonnenstein et de Hadamar.



Oberhauser, Jirmann et Franz devant le SS Compound. Holocaust Education & Archive Research Team

Pour les seconder, ils peuvent compter sur les compétences d'une trentaine de SS, presque tous également impliqués dans le programme T4, dont l'Oberscharführer SS Gottfried Schwarz, suppléant de Wirth ; l'Oberscharführer SS Niemann, responsable du secteur d'extermination ; l'Oberscharführer SS Oberhauser, responsable de l'aménagement du centre ; le Scharführer SS Lorenz Hackenholz, responsable de la chambre à gaz... Il y a également une vingtaine de policiers allemands

chargés de la sécurité et une unité de police auxiliaire constituée de 90 à 120 hommes, qui sont tous, soit d'anciens prisonniers de guerre soviétiques de différentes nationalités, soit des civils ukrainiens ou polonais recrutés spécialement. Leur affectation à Belzec intervient après une formation spécifique dispensée sur un site spécial de la SS et de la police au camp de Trawniki, près de Lublin. Appelés Hiwis, Trawniki, ou même les « noirs », ils sont chargés d'assurer la garde du camp (portail, miradors, patrouilles, etc.) et les basses œuvres notamment le convoyage des victimes...

Les SS et les policiers allemands logent en dehors du camp près de la gare de l'autre côté de la route, où les experts en gazage, qui ne sont pas inscrits sur la liste des troupes régulières du Gouvernement général de Globocnik, vivent séparément. Les Trawniki logent à l'intérieur du camp (n° 19, 20 et 21) près de l'entrée.

Mars à juin 1942 : la première phase de l'extermination

Au cours du mois de février 1942, Wirth organise des essais avec des petits convois transportant une centaine de Juifs déportés des localités environnantes pour tester la fiabilité des trois compartiments à gaz qui fonctionnent avec des bouteilles de monoxyde de carbone. Grâce au témoignage de Stanislaw Kozak, nous savons que chaque compartiment est muni de deux épaisses portes renforcées : une pour l'entrée des victimes sur la façade sud du bâtiment, une autre pour l'évacuation des corps sur la façade nord donnant directement sur la rampe qui conduit aux grandes fosses communes. Mais les corps de ces premiers suppliciés sont enterrés dans de petites fosses au nord du camp (n°15).

L'extermination de masse commence, avec la déportation des Juifs de Lublin, le 17 mars 1942, date donnée pour le début officiel de l'Aktion Reinhard.



Juifs chargés de force dans des wagons destinés au camp d'extermination de Belzec. Lublin, Pologne, 1942. YIVO Institute for Jewish Research, New York

Joseph Goebbels note d'ailleurs dans son journal en date du 27 mars 1942 : « En commençant par Lublin, les Juifs du Gouvernement Général sont à présents évacués à l'est [expression nazie pour dire "exterminés"]. La procédure est assez barbare et ne saurait être décrite ici de façon plus précise. Il ne restera pas grand chose des Juifs. Globalement,

on peut dire qu'environ 60 % d'entre eux devront être liquidés alors que 40 % peuvent être utilisés pour le travail forcé. [...] L'ancien Gauleiter de Vienne [Globocnik] et chef de la police du district de Lublin qui mène à bien cette opération le fait en toute discrétion et selon une méthode qui n'attire pas l'attention. [...]

La prophétie qu'a faite à leur sujet le Führer, parce qu'ils [les Juifs] ont suscité une nouvelle guerre mondiale, commence à s'accomplir de la plus terrible manière. [...]

Aucun autre gouvernement et autre régime n'auraient la force de résoudre cette question de manière générale. Ici aussi le Führer est le champion inébranlable et le porte-parole d'une solution radicale [...] Grâce à Dieu nous avons maintenant pendant la guerre toute une série de possibilités qui en temps de paix nous seraient interdites »⁵

Le processus, immuable et conduit aussi rapidement que possible, est basé sur deux principes :

- ne laisser aucun répit aux victimes pour qu'elles n'aient ni le temps de réaliser où elles se trouvent ni celui de projeter une révolte ;
- opérer le plus vite possible pour accroître la capacité d'extermination du centre.



Sonderkommandos à Belzec photographiés en compagnie d'un Trawniki (au fond au centre). United States Holocaust Memorial Museum Washington DC.

Tout commence par l'arrivée en gare de Belzec d'un convoi de 2 000 à 2 500 Juifs répartis dans 40 à 60 wagons. Le convoi est alors scindé pour qu'une dizaine de wagons, correspondant à la capacité maximale d'accueil de la rampe (n° 3), soient menés au quai intérieur du camp par une équipe de cheminots triés sur le volet, tandis que le reste du convoi attend à la gare. Les Juifs sont rapidement débarqués des wagons dans la zone de réception où ils ne peuvent voir que la baraque de stockage et le passage menant vers celle de déshabillage, une haute haie de buissons et une palissade leur masquant toute visibilité sur les alentours. Là, les hommes sont séparés des femmes et des enfants pour former deux groupes et on leur annonce alors qu'ils sont dans un camp de transit et qu'ils doivent laisser leurs affaires sur le quai et remettre leurs objets de valeur avant d'aller prendre une douche. Puis, tous sont poussés vers les bâtiments où ils doivent se déshabiller. Les femmes sont également rasées. Les hommes sont ensuite brutalement dirigés par le « tube » vers la chambre à gaz camouflée en douches. Puis c'est le tour des femmes et des enfants. Si les

hommes sont dirigés les premiers vers la chambre à gaz c'est parce que les SS pensent que, dans le doute de ce qui va arriver, les hommes ne tenteront rien par soucis pour la sécurité des femmes et des enfants qui sont encore en vie. Une fois dans la chambre à gaz, il est trop tard et la mort survient en général au bout d'une demi-heure après la fermeture des portes.

Pendant ce temps, une équipe de prisonniers juifs, sélectionnés sur les convois précédents, rassemble et trie les bagages laissés sur la place d'accueil, nettoie les wagons pour les déportations suivantes tandis que, dans les vestiaires, une autre équipe trie les objets personnels et les vêtements qui s'y trouvent.

Lorsque les portes des chambres à gaz s'ouvrent, une troisième équipe doit alors évacuer les cadavres vers les fosses communes après avoir récupéré les bijoux, les dents en or et tous les objets de valeur encore en possession des victimes...

Afin d'éviter tout risque de révolte, les membres de ces Sonderkommandos sont généralement exterminés régulièrement, après quelques semaines de travail, pour être remplacés par des personnes sélectionnées parmi les nouveaux arrivants: en général une cinquantaine, voire une centaine de juifs jeunes et robustes par convois.

Le processus d'extermination pour un convoi d'une dizaine de wagons ne doit pas prendre plus de trois heures... Puis viennent les dix wagons suivants. Et ainsi de suite jusqu'à l'extermination de tous les Juifs du convoi. Il arrive que, suite à des pannes techniques au niveau du système de gazage, des wagons restent stationnés de longues heures à la gare de Belzec au vu et au su de la population locale.

Du 17 mars au 14 avril 1942, 48 à 57 000 habitants du district de Lublin sont exterminés dont 30 000 habitants du ghetto de Lublin (qui en comptait 37 000), 3 000 habitants de Zamosc, 3 400 de Piaski, 2 700 d'Izbica... Durant la même période, du 25 mars au 6 avril, 30 000 habitants du district de Lvov sont également assassinés à Belzec dont 15 000 du ghetto de Lvov (qui comptait plus de 200 000 juifs), 5 000 de Stanislawow, 5 000 de Kolomyja, 3 000 de Drohobycz et Rawa-Ruska...



Déportation des Juifs de Zamosc à destination du centre d'extermination de Belzec en avril 1942. Yad Vashem.

Fin avril, après avoir exterminé près de 100 000 personnes, dont près de 80 000 Juifs et 20 000 Tziganes et Polonais, Wirth quitte Belzec pour y revenir 15 jours plus tard avec des renforts.

La rapide montée en puissance du centre d'extermination de Belzec en cette fin de printemps 1942 s'explique peut être par les changements économiques survenus dans la gestion des camps de concentration. En effet, en mars 1942, le WVHA (Office central SS d'administration économique – SS Wirtschaftsverwaltungs-Hauptamt) est chargé de l'Inspection des camps de concentration: l'administration de l'ensemble du système concentrationnaire revient donc en pratique à la section D de l'Office central tandis que les camps de l'Aktion Reinhard demeurent du ressort exclusif de Globocnik.

Le 30 Avril 42, le SS-Obergruppenführer Oswald Pohl, chef du WVHA adresse ce mémorandum à Himmler: « [la] détention [de prisonniers] pour des raisons de sécurité, de [ré-] éducation et de prévention n'est plus le principal. L'accent est mis désormais sur l'aspect économique. La mobilisation de toute la main-d'œuvre captive, d'abord pour les tâches exigées par la guerre (accroissement de l'armement) et plus tard pour les tâches de la paix, prend une importance sans cesse croissante. De ce constat résultent les mesures à prendre: les camps de concentration devront progressivement passer de la forme exclusivement politique qu'ils avaient auparavant à une organisation répondant à leur mission économique. »⁶

Famille tsigane assassinée à Belzec. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)



La même politique, favorisant les enjeux économiques au détriment de toute autre considération même idéologique, s'applique très vite dans les grands ghettos et se solde bientôt par une légère amélioration du ravitaillement des Juifs travaillant dans les ghettos du Gouvernement général mais aussi par la volonté d'exterminer plus rapidement les « inactifs » qui constituent la grande majorité des populations des ghettos.

De mai à juin les convois se succèdent donc à un rythme tel que les engorgements se multiplient:

- sur le réseau ferroviaire du Gouvernement général ;
- dans la chambre à gaz trop petite et pas assez efficace ;
- dans les fosses communes qui débordent à cause des cadavres gonflés par la chaleur et les infiltrations

d'eau, et qui dégagent du fait du processus de décomposition une odeur épouvantable et suffocante.

Par ailleurs, les mécanismes des compartiments de la chambre à gaz de Belzec sont souvent en panne et ne permettent généralement pas d'utiliser plus d'un ou deux compartiments en même temps. Aussi, le 19 juin 1942, après l'extermination de milliers de Juifs de Zamosc, de Galicie et de Cracovie (16 000 du 11 au 18 juin 1942), Wirth décide, en accord avec Globocnik, de fermer le centre de Belzec pour le transformer.

Juillet à novembre 1942 : la deuxième phase de l'extermination

Fin juin 1942, la baraque en bois qui abrite les trois compartiments à gaz est détruite pour être remplacée, 150 mètres plus loin au nord du camp, par un bâtiment en béton de 80 mètres de long sur 10 mètres de large comprenant six chambres à gaz alimentées désormais par les gaz d'échappement d'un moteur diesel de char de combat russe T-34 de 250 chevaux installé dans un appentis proche et relié aux chambres par un tuyau. Ce nouveau complexe permet théoriquement d'assassiner en à peine 10 minutes plus de 1 000 personnes à la fois et jusqu'à 5 000 personnes par jour. Un long passage bordé de barbelés et de bouleaux mène du baraquement de déshabillage au complexe de gazage (n° 9 sur le plan).

Rudolf Reder, qui s'échappe du centre en novembre 1942 après y avoir passé quatre mois, témoignera en 1946 à Cracovie, donnant la description du nouveau complexe : « Le bâtiment était bas, long et large. Il était fait de béton gris, avec un toit plat en carton bitumé, recouvert d'un filet muni de branchages. On entrait sans perron par trois marches d'environ 1 mètre de large.

Devant le bâtiment, il y avait un grand pot avec des fleurs aux couleurs vives et un écriteau très lisible : « Bains et locaux d'inhalation ». Les marches menaient à un couloir sombre et vide, qui était très long, mais large seulement de 1,5 mètre. À droite et à gauche s'ouvraient les chambres à gaz par des portes de bois de 1 mètre de large. Le couloir et les locaux étaient plus bas qu'il n'est habituel. Leur hauteur ne dépassait pas 2 mètres. Au mur faisant face à la porte de chaque chambre se trouvait une porte mobile par laquelle on jetait dehors les corps des victimes des gazages. Hors du bâtiment, il y avait un appentis de 2 mètres sur 2 où était installé le moteur à gaz. Les chambres étaient à 1,50 mètre au-dessus du sol. Ces chambres pouvaient contenir en une seule fois 1.500 personnes, soit un convoi d'environ 15 wagons de marchandises. »⁷

Des aménagements supplémentaires sont apportés et l'ensemble est divisé en deux camps, chacun entouré d'une enceinte barbelée:

- le premier camp est divisé en deux sections. La plus petite, près de l'entrée du camp, comprend les bâtiments administratifs et les baraques des Trawniki (n° 19,20 et 21). La plus grande section s'organise près de la rampe de chemin de fer, qui, agrandie et doublée, peut désormais accueillir vingt wagons de marchandises en moyenne (A, B et C sur le plan). Autour de la place d'accueil, outre les baraques de déshabillage et de rasage (n° 8), des bâtiments sont construits en béton pour abriter les ateliers des ouvriers juifs spécialisés sélectionnés dans les convois pour travailler dans le camp (tailleurs, bijoutiers, cordonniers...), les baraquements pour les héberger et les entrepôts pour regrouper et trier les effets des victimes avant de les expédier vers des magasins plus grands à l'extérieur du camp et en bordure de la vie ferrée (n° 23, 26, 27 et 28).

- dans le second camp, outre les nouvelles fosses communes et le complexe des chambres à gaz, des bâtiments plus petits en béton abritent la cuisine et les baraquements des prisonniers juifs du Sonderkommando (n° 14 et 15).



- | | | |
|---|---|---|
| *A* Ramp A (20 wagons) | 11. Gassing engine hut | 27. Laundry, sewing, stitching workshop and women's housing |
| *B* Ramp B (20 wagons) | 12. Camouflaged netting raised on poles covering the gas chambers | 28. "Skilled workers" barrack |
| *C* Holding "pen" for ramp "B" - transport and detention area for the elderly, infirm, or "difficult" deportees | 13. Bone crushing machine on platform | 29. Route from holding pen to "Lazarett" |
| 1. Entrance gate | 14. "Sonderkommando" kitchen | 30. "Lazarett" pit used for shooting victims |
| 2. Guard hut | 15. "Sonderkommando" housing | 31. Dispensary |
| 3. Gate for "handing over the transport" | 16. Gallows | 32. Ukrainian nightshift housing |
| 4. 2nd entrance gate | 17. Sorting sheds | 33. High watchtower erected on bunker overlooking the camp |
| 5. Latrines | 18. Disinfection building | B Bonemill pit |
| 6. Warehouse | 19. Ukrainian kitchen | |
| 7. Enclosed split log path | 20. Ukrainian sick bay, canteen, dentist and barber | |
| 8. Undressing and "Barbers" barrack for women | 21. Ukrainian housing | |
| 9. "Die Schleuse" (The Sluice) - Camouflaged barbed wire path to gas chambers | 22. Route to locomotive storage shed | |
| 10. "Stiftung Hackenholt" (The Hackenholt Foundation) - Gas chamber building | 23. Tailors / shoemakers workshop | |
| | 24. SS Garage | |
| | 25. Electric generator | |
| | 26. Jewish "skilled workers" kitchen | |

Plan de Belzec en décembre 1942 réalisé par Billy Rutherford en 2002.

De nouveaux miradors sont construits et une enceinte barbelée double la première enceinte faite de barbelés et de branchages. La superficie du centre d'extermination de Belzec est pour ainsi dire doublée.

Le centre de Belzec est de nouveau pleinement opérationnel quand, le 19 juillet 1942, Himmler donne l'ordre de tuer tous les juifs du Gouvernement général avant la fin de l'année. Durant cette seconde phase, les convois sont si nombreux que plus de 1 000 prisonniers juifs sont employés dans les équipes chargées de s'occuper des cadavres, des biens, des vêtements, des bagages des victimes exterminées...

Dès la mi-juillet 1942, les chambres à gaz de Belzec tournent à plein régime exterminant 12 000 juifs de Tarnobzerg, 22 000 de Rzeszow, 2 000 de Rawa-Ruska, 1 000 de Sasow.

Le SS Karl Alfred Schluch décrit l'arrivée d'un de ces convois : « Le déchargement des wagons était effectué par une corvée de travail juive sous la direction d'un kapo. Deux ou trois membres du personnel allemand surveillaient les opérations. Les juifs qui pouvaient marcher devaient se rendre au lieu de rassemblement - ceux qui ne le pouvaient pas étaient transportés directement vers les fosses où ils étaient exécutés sur-le-champ par arme à feu - . On leur disait qu'ils allaient être déplacés et qu'ils devaient auparavant être baignés et désinfectés. C'était Wirth - le commandant du camp - mais aussi son interprète, un kapo juif, qui tenait ces propos. Puis on conduisait les juifs aux baraquements de déshabillage. Dans l'un se déshabillaient les hommes, dans l'autre les femmes et les enfants. Après le déshabillage, les hommes d'une part, les femmes et les enfants d'autre part passaient par le boyau.

Shulim Saleschutz de Kolbuszowa, Pologne né le 7 mars 1930. Il est déporté au ghetto de Rzeszow le 25 juin 1942 puis à Belzec en juillet où il meurt gazé à l'âge de 12 ans en compagnie de sa mère, de son frère et de sa sœur. United States Holocaust Memorial Museum, Washington, D.C.



Mon poste dans le boyau était au voisinage des baraquements de déshabillage. Wirth m'y avait affecté parce qu'à son avis j'avais une influence tranquillissante sur les juifs. Quand ceux-ci avaient quitté le baraquement de déshabillage, je devais leur montrer le chemin des chambres à gaz. Je crois que je leur facilitais le chemin, car mes attitudes et mes paroles devaient les convaincre qu'ils allaient réellement se baigner. Quand ils étaient entrés dans les chambres, les portes étaient fermées par Hackenholt ou les Ukrainiens qui lui étaient affectés. Aussitôt Hackenholt mettait le moteur en marche. Après cinq à sept minutes selon mon évaluation, on regardait par un judas pour vérifier que tous à l'intérieur étaient morts. On ouvrait alors la porte extérieure et on aérait. Après l'aération de la chambre à gaz arrivait la corvée juive sous le commandement d'un kapo. Les juifs avaient été

entassés très serrés dans les chambres. Aussi les corps ne gisaient-ils pas sur le sol: ils étaient enchevêtrés les uns dans les autres, certains penchés en arrière, d'autres en avant, l'un sur le côté, l'autre agenouillé. Une partie des cadavres étaient souillés d'excréments ou d'urine, d'autres de bave. J'ai pu observer que les lèvres et la pointe du nez avaient pris une coloration bleuâtre. Certains avaient les yeux fermés, d'autres les yeux tournés. Une fois retirés des chambres à gaz, les cadavres étaient examinés par un dentiste. Celui-ci enlevait les bagues et arrachait les dents en or. Il jetait les objets de valeur ainsi recueillis dans un carton près de lui. Après cette opération, les cadavres étaient jetés dans les grandes fosses préparées à cet effet. »⁸

Il poursuit son témoignage en décrivant les fosses: « Je peux indiquer les dimensions approximatives d'une fosse. Elle faisait trente mètres de long sur vingt de large. La profondeur est plus difficile à évaluer, car les parois étaient en pente et la terre avait été rejetée sur les bords. Mais je pense que la fosse avait bien cinq ou six mètres de profondeur. Tout bien compté, une maison aurait pu tenir dedans. »⁹



Quelque part sur la voie ferrée menant à Belzec, des officiels allemands inspectent les bagages abandonnés sur une rampe de chargement après le départ d'un train de déportation en direction du centre d'extermination. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)

En août, l'hécatombe continue avec le gazage de 69 000 juifs déportés de Galicie occidentale (Nowy Targ, Skawina, Wieliczka, Nowy Zaslav, Premysl) et 7 000 de Galicie orientale (Lvov, Lemberg, Samborg, Turka, Drohobycz, Stanislawow, Tarnopol, Kolomyja).

À cette époque, Kurt Gerstein, chef des services techniques de la désinfection de la Waffen-SS se rend à Belzec lors d'une tournée d'inspection. Voici ce qu'il écrira dans un rapport rédigé en mai 1945 : « Le lendemain, nous allâmes à Belzec avec la voiture du capitaine Wirth. On avait créé une petite gare spéciale tout contre une colline de sable jaune sur le côté nord de la route. Au sud de la route, se trouvaient quelques bâtiments administratifs avec l'inscription "Commando spécial de Belzec des Waffen SS". Globocnec me confia au Hauptsturmführer Obermeyer de Pirmasens, qui me fit voir les installations avec une grande réticence. Derrière d'épaisses haies de branchages, tout près de la gare, il y avait d'abord une grande baraque avec l'inscription "Garde-Robe".

Là se trouvait un grand guichet, "Remise de l'argent et des objets de valeur". Suivait une pièce avec quelque cent tabourets, la salle de coiffure. Puis une allée de bouleaux d'environ 150 mètres, clôturée à droite et à gauche par un double fil barbelé avec des écriteaux: "Vers les salles de bains et d'inhalation". Ensuite, il y avait devant nous un bâtiment, à peu près comme un établissement de bains, avec un petit escalier à droite et à gauche duquel se trouvait un grand vase de béton avec des géraniums. Sur le toit, en guise de girouette, l'étoile de David en fer forgé. Devant le bâtiment, une inscription "Fondation Heckenholt". Je n'en ai pas vu plus cet après-midi-là. En particulier, je ne vis pas un seul mort. Mais sur l'ensemble, et encore au-dessus de la route, une odeur pestilentielle de cadavres et des millions de mouches bourdonnaient partout à l'entour. Dans la salle de bains elle



Arrivée d'un convoi à Belzec. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)

même, rangées de part et d'autre d'un corridor, trois pièces de chaque côté, à peu près comme des garages, de 5 x 5 mètres et 1,90 m de haut. Le lendemain matin, quelques minutes avant 7 heures, on me dit: le premier transport va arriver ! De fait, à 7 heures précises, arriva un train de 45 voitures venant de Lemberg. Derrière de petites fenêtres grillagées de fil barbelé, on voyait des enfants effroyablement pâles, et aussi quelques hommes et femmes aux traits rongés d'angoisse. Le train disparut derrière la haie. 200 Ukrainiens ouvrent brusquement les portes et font sortir des trains à coups de fouets de cuir 6.700 personnes dont 1.450 sont déjà mortes à leur arrivée. Un haut-parleur donne les instructions: se dévêtir complètement, enlever même les prothèses, lunettes, etc. (A une jeune fille, une sentinelle dit: enlevez vos lunettes ; à l'intérieur vous en recevrez d'autres). Remettre les objets de valeur au guichet, sans bon ni quittance. Sous le bras d'un petit garçon juif, on presse une poignée de ficelles, que l'enfant de trois ans, éperdu, distribue aux gens: pour attacher ensemble les chaussures !

Ci-contre: Piles de chaussures retrouvées au centre d'extermination de Belzec. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)

Car, dans le tas de 35 ou 40 mètres de haut, personne n'aurait pu ensuite retrouver les chaussures allant ensemble. Puis les femmes et les jeunes filles [vont ?] chez le coiffeur qui leur coupe les cheveux en deux ou trois coups de ciseaux et les fait disparaître dans de grands sacs à pommes de terre. [...]

Puis la troupe se met en marche ; devant, une superbe jeune fille ; ainsi vont-ils en suivant l'allée, tous nus, hommes, femmes et enfants, soutenus des deux côtés par d'autres, des hommes avec des prothèses qu'ils ont dû enlever [d'autres témoignages indiquent que, durant cette période, hommes, femmes et enfants ne sont plus systématiquement séparés dès leur arrivée pour accélérer le mouvement et faire face à l'affluence des convois]. Moi-même, je me tiens avec le Capitaine Wirth en haut, sur la rampe, entre les chambres de mort. Des mères avec leur nourrisson sur la poitrine, elles montent, hésitent, puis entrent dans les chambres de mort. Au coin de l'allée de bouleaux se tient un robuste SS d'un certain âge, entouré par ces pauvres gens. D'une voie pastorale, il leur dit: il ne vous arrivera pas la moindre chose ! Il vous faut seulement dans les chambres respirer profondément, cela dilate les poumons, cette inhalation est nécessaire à cause des maladies et des épidémies.

A la question: -«Qu'est-ce qu'il leur arrivera ensuite ? » Il répond: -«Oui, naturellement, les hommes doivent travailler, construire des maisons et des routes, mais les femmes n'ont pas besoin de travailler. Seulement, si elles le veulent, elles peuvent aider dans le travail ou à la cuisine ». Pour quelques-uns de ces pauvres gens, une petite lueur d'espérance qui suffit pour qu'ils franchissent sans résistance les quelques pas jusqu'aux chambres. La plupart savent: l'odeur leur annonce leur sort ! Ainsi, ils montent le petit escalier, et alors ils voient tout ! Des mères avec leur nourrisson sur la poitrine, des petits enfants nus, des adultes, hommes et femmes, pêle-mêle, tous nus - ils hésitent - mais ils entrent dans les chambres de mort, poussés en avant par les autres derrière eux ou par les fouets de cuir des SS. La plupart sans dire un mot. Comme un agneau conduit à l'abattoir ! Une juive d'environ 40 ans aux yeux étincelants s'écrie: -«que le sang qui est ici versé dans le plus bas des assassinats retombe sur les meurtriers ! ». Elle reçoit 5 ou 6 coups de cravache sur le visage, personnellement du Capitaine Wirth, puis disparaît aussi dans la chambre. [...] Les chambres se remplissent. Bien entasser, c'est ce qu'a ordonné le capitaine Wirth. Les gens se marchent sur les pieds, 700 à 800 personnes sur 25 mètres carrés dans 45 mètres cubes. Je fais une estimation: poids moyen, tout au plus 35 kg, plus de la moitié sont des enfants, [...] Wirth a raison, si la SS pousse un peu, on peut faire entrer 750 personnes dans 45 mètres cubes ! - et les SS y poussent, avec leurs cravaches et les contraignent à entrer, autant que cela est possible physiquement. Les portes se ferment.



Pendant ce temps, les autres attendent dehors nus. Entre temps, le deuxième transport est aussi arrivé. [...] Maintenant enfin je comprends pourquoi toute l'installation s'appelle "Heckenholt". Heckenholt est le chauffeur du diesel, un petit technicien et un travailleur infatigable. Déjà lors de la mise à mort des malades mentaux, il s'est acquis selon Wirth des mérites inouïs par son zèle et son esprit inventif. Il est aussi le constructeur de toutes les installations. C'est avec les gaz d'échappement de son diesel que l'on doit faire périr les gens ici. Mais le diesel ne fonctionnait pas. Cela se produisait relativement peu souvent, me dit-on. Le capitaine Wirth arrive. On voit qu'il lui est désagréable que cela arrive justement aujourd'hui où je suis ici. Mais oui, je vois tout ! Et j'attends. Mon chronomètre a tout sagement enregistré. 50 minutes, 70 minutes, le diesel ne démarre pas ! Les gens attendent dans leurs chambres à gaz. En vain. On les entend pleurer, sangloter. "Comme à la synagogue !" remarque le Professeur Pfannenstiel, l'oreille contre la porte de bois. Le capitaine Wirth frappe de sa cravache l'Ukrainien qui doit aider Heckenholt, en plein visage. Au bout de 2 heures 49 minutes - le chronomètre a tout bien enregistré -, le diesel démarre. [...] De nouveau 25 minutes s'écoulent. C'est juste, beaucoup sont déjà morts maintenant. On le voit par la petite lucarne, par laquelle la lumière électrique éclaire un instant la chambre. Wirth m'avait minutieusement interrogé pour savoir si je trouvais mieux de faire mourir les gens dans une pièce éclairée ou sans éclairage. Il demandait cela sur le ton dont on demande si l'on dort mieux avec ou sans traversin. Au bout de 28 minutes, seuls quelques-uns survivaient. Enfin, au bout de 32 minutes, tout est mort. A l'autre bout, les hommes du commando de travail ouvrent les portes de bois ! [...]



Rachel Saleschutz de Kolbuszowa, Pologne, née le 4 mars 1917. Elle est déportée à Belzec en juillet 1942 avec sa mère, ses quatre soeurs, leurs maris et enfants. Tous meurent gazés. United States Holocaust Memorial Museum, Washington, D.C.

Les morts sont debout, serrés les uns contre les autres comme des colonnes de basalte dans les chambres. Il n'y aurait pas de place pour tomber ou même s'incliner en avant. Même dans la mort, on reconnaît les familles. Crispés par la mort, ils se serrent les mains de sorte que l'on a peine à les détacher les uns des autres afin de libérer les chambres pour la prochaine charge. On jette dehors les cadavres, mouillés de sueur et d'urine, souillés d'immondices et le sang des menstrues sur les jambes. Des cadavres d'enfants volent en l'air. On n'a pas le temps, les cravaches des Ukrainiens sifflent sur le commando de travail. Deux douzaines de dentistes ouvrent les bouches avec des crochets pour chercher l'or - de l'or, à gauche - sans or à droite ! D'autres dentistes extraient avec des pinces et des marteaux les dents en or et les couronnes hors des mâchoires. Le capitaine Wirth saute de tous côtés au milieu. Il est dans son élément. Quelques-uns des travailleurs contrôlent les parties génitales pour chercher l'or, les brillants et les objets

de valeur. Wirth m'appelle : soulevez donc cette boîte de conserve pleine de dents en or ; c'est seulement d'hier et d'avant-hier ! [...] et il me conduisit chez un joaillier chargé d'administrer tous ces trésors et il me fit voir tout. [...] »¹⁰

Le rapport de Gerstein sera confirmé en 1950 par la déposition du SS-Obersturmbahnführer Otto Pfannenstiel, médecin, professeur titulaire de la chaire d'hygiène à l'Université de Marburg-sur-Lahn, qui était présent lors de l'inspection.

D'août à novembre 1942, les convois se succèdent à un rythme effréné et les chambres à gaz fonctionnent sans interruption. En septembre, 3 000 juifs de Stryj, 2 000 de Lublin, 2 000 de Sambor, 8 000 de Dzialoszyce, 2 000 de Bochina, 200 de Chodorow, 8 000 de Wolbrom, 8 700 de Kolomyja, 8 000 de Tarnow, 8 000 de Sanok, 5 000 de Stanislawow et d'autres de Tarnopol, Podhajce, Rohatyn ... sont conduits à la mort.

Remise des chemins de fer où les biens des victimes étaient entreposés. Belzec, Pologne, 1944. United States Holocaust Memorial Museum, Washington, D.C.



Les convois en provenance de Kolomyja nous sont particulièrement connus grâce au rapport du capitaine de l'Ordnungspolizei du 133^e bataillon de réserve, appartenant au 24^e régiment de police, qui est chargé de ces transports. Dans son rapport, daté du 14 septembre 1942, on peut lire : « [...] la 7^e compagnie du 24^e régiment de police est arrivée à Kolomyja, conformément aux ordres reçus, dans la soirée du 6 septembre. J'ai aussitôt contacté le Kriminal Kommissar et SS-Obersturmführer Leitmaritz, chef du bureau de la police de sécurité de Kolomyja, ainsi que le lieutenant Hertel du poste de Kolomyja de la Schutzpolizei.

[...] Les Juifs avaient été requis, par les agences susmentionnées et le Bureau du travail, de s'assembler au point de rassemblement du Bureau du travail aux fins d'enregistrement, le 7 septembre à 5 h 30. Quelque 5 300 Juifs s'y trouvaient en effet à l'heure dite. Avec tous les effectifs de ma compagnie, j'ai bouclé et ratissé le quartier juif ; on a mis ainsi la main sur quelque 600 Juifs supplémentaires.

Page ci-contre : Le chargement du train a été achevé vers 19 h. Après que la police de sécurité eut relâché quelque 1 000 Juifs, 4 769 ont été réinstallés [déportés]. On a chargé 100 Juifs par wagon. Juifs arrivant au centre d'extermination de Belzec. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)

La grande chaleur qui régnait ce jour-là a rendu l'action très difficile et entravé considérablement le transport. Après le cloutage réglementaire et le plombage de tous les wagons, le train s'est mis en marche en direction de Belzec vers 21 h, avec une équipe de garde composée d'un officier et de neuf hommes. À la faveur de l'obscurité devenue entre-temps totale, beaucoup de Juifs se sont échappés en se faufilant par les trous d'aération, après avoir enlevé les barbelés. La garde a pu en abattre beaucoup immédiatement, mais la plupart des Juifs évadés ont été éliminés la nuit même ou le lendemain par la garde du chemin de fer ou par d'autres unités de police. Ce transport a été livré à Belzec sans incidents notables, et cela bien que l'unité de garde, étant donné la longueur du convoi et l'obscurité de la nuit, se soit avérée trop faible, [...].

Le 8 septembre, quelque 300 Juifs – vieux et faibles, malades, fragiles et plus du tout transportables – ont été exécutés. [...]

Les 8 et 10 septembre, des actions ont été conduites à Kutry, Kosov, Horodenka, Zaplatov et Sniatyn. Quelque 1 500 Juifs ont été emmenés à pied, 50 kilomètres depuis Kutry ou 35 kilomètres depuis Kosov, à Kolomyja, où ils ont passé la nuit dans la cour de la prison de la police de sécurité avec les autres Juifs de la région rassemblés là. En plus des Juifs raflés à Horodenka et à Sniatyn, déjà chargés par la police de sécurité dans dix wagons dans chaque localité, 30 autres wagons ont été chargés à Kolomyja. Le nombre total des Juifs envoyés à Belzec dans le train de réinstallation du 10 septembre s'élève à 8 205.

[...] En raison de la canicule et du surmenage des Juifs consécutif aux longues marches ou à l'attente, pratiquement sans vivres, pendant des jours et des jours, la surcharge excessive de la plupart des wagons, où l'on a entassé de 180 à 200 Juifs, était catastrophique, de manière à gravement affecter le transport.

J'ignore à quel point étaient bondés les wagons chargés par la police de sécurité à Horodenka et Sniatyn. Quoi qu'il en fût, les deux transports, chacun de dix wagons, sont arrivés à Kolomyja munis d'une garde parfaitement insuffisante, si bien que les barbelés des trous d'aération étaient presque tous totalement enlevés. J'ai fait sortir aussi rapidement que possible de la gare de Kolomyja ce train, que j'ai couplé avec les 30 wagons stationnés sur une voie de garage loin de la gare. La police juive (Ordnungsdienst) et des membres de l'équipe de construction de la gare de Kolomyja ont été



employés jusqu'à la tombée de la nuit à obturer tous les wagons insuffisamment plombés, comme le veut la réglementation en vigueur. Un commando formé d'un officier et de quinze hommes, sous les ordres du capitaine Zitzmann, a été affecté à la garde des 50 wagons du convoi de réinstallation jusqu'à son départ, ainsi qu'à la prévention de toute tentative d'évasion. Vers 19 h 30 il faisait déjà nuit noire, et étant donné, comme on l'a déjà vu, l'extrême tension des Juifs, l'effet négatif de la chaleur et l'excessive surcharge de la plupart des wagons, les Juifs ont tenté à plusieurs reprises de s'échapper du train en stationnement. [Les évasions vont se multiplier jusqu'au départ du train à 20 h 50, sous la garde d'un caporal et de neuf hommes de troupes.]

Peu après le départ, les Juifs ont essayé de s'échapper par les côtés et même par le plafond de certains wagons. Ce plan a partiellement réussi, si bien que, cinq stations déjà avant Stanislawow, le caporal J. a dû téléphoner au chef de gare de Stanislawow pour lui demander de préparer des clous et des planches afin de sceller les wagons endommagés [...].

Ce travail a pris une heure et demie, après quoi le train s'est remis en route. À l'escale suivante, plusieurs stations plus loin, il s'est avéré qu'une fois de plus les Juifs avaient pratiqué de larges trous dans plusieurs wagons, et que les barbelés qui obturaient les trous d'aération avaient été pour la plupart arrachés. Dans un des wagons, les Juifs avaient même travaillé avec un marteau et une scie. Interrogés, ils ont expliqué que la police de sécurité leur avait laissé ces outils, qui leur seraient utiles sur leur prochain lieu de travail. Le caporal J. se fit remettre les outils par les Juifs. [...] Après une brève halte en gare de Lemberg, le train s'est rendu dans la gare de banlieue de Klaporov, où neuf wagons marqués de la lettre « L » et destinés au camp de travail [probablement le camp de Lublin] ont été remis au SS-Obersturmführer Schulze et déchargés. Le SS-Obersturmführer Schulze a fait ensuite charger quelque 1 000 Juifs supplémentaires. Vers 13 h 30, le transport est reparti pour Belzec.

À Lemberg, on a changé de locomotive, pour une machine si vieille et si poussive qu'à partir de là, le voyage n'a plus été possible qu'avec des pauses continuelles. La lenteur du convoi a été sans cesse mise à profit par les Juifs les plus vigoureux pour se faufiler à travers les trous qu'ils avaient pratiqués et chercher leur salut dans la fuite [...]

Peu après Lemberg, le commando avait déjà épuisé les munitions dont il disposait et utilisé également 200 cartouches supplémentaires que des soldats de l'armée lui avaient données, si bien que pour le restant du voyage il a dû recourir aux pierres lorsque le train était en marche et aux baïonnettes lorsqu'il était à l'arrêt.

Due à la grande chaleur, au « surchargement » des wagons et à la puanteur des cadavres – au moment du déchargement, quelques 2 000 Juifs ont été trouvés morts dans le train – la panique croissante parmi les Juifs a rendu le transport presque impraticable. À 18 h 45, le transport est arrivé à Belzec, et vers 19 h 30 il fut remis par le caporal J. au SS-Obersturmführer et chef de ce camp. À cause des circonstances particulières décrites ci-dessus, le nombre des Juifs évadés de ce transport ne peut pas être précisé. On peut considérer toutefois qu'au moins les deux tiers des Juifs évadés ont été abattus ou mis hors d'état de nuire d'une façon ou d'une autre. [...] »¹¹

À Belzec, le massacre se poursuit sans discontinuer : en octobre, de nouveaux convois arrivent de la Galicie orientale apportant 4 500 Juifs de Kolomyja, 100 de Tluste, 100 de Zbaraz, 3 000 de Skalat, 2 500 de Monasterzyska, 2 300 de Sambor, 10 000 de Krasnystaw, 6 000 de Cracovie, 5 000 de Zawichost, 3 200 de Sandomierz.

En novembre, se sont 13 000 Juifs de Lvov, 2 500 de Zloczow, 3 000 de Tarnograd, 4 000 de Zamosc, 4 000 de Przemysl, 2 000 de Rzeszow, 3 000 de Tarnow et 2 500 de Zolkiew qui sont assassinés à Belzec.

La longue litanie des convois prend fin à la mi-décembre 1942 avec l'assassinat de 600 Juifs de Krosno, 1 250 de Rohatyn et plusieurs milliers de Rawa-Ruska...

À la fin de 1942, la presque totalité des Juifs vivant dans le Gouvernement général a succombé ainsi que des dizaines de milliers de Juifs d'Allemagne, d'Autriche, de Hongrie, de Roumanie et de Tchécoslovaquie qui avaient été déportés dans les camps-ghettos d'Izbica, de Piaski et d'autres villes.



Kathe Ert Reichstein de Hanovre, Allemagne, née le 7 juin 1882. Prise dans une rafle le 31 août 1942, elle meurt gazée à Belzec en septembre. United States Holocaust Memorial Museum, Washington, D.C.

Le centre de Birkenau ayant augmenté sa capacité pour recevoir les convois de Juifs venant des pays occupés par la

Wehrmacht, Belzec cesse les gazages vers le 20 décembre 1942. Mais, tandis que les déportations vers Belzec prennent fin, une autre œuvre macabre a déjà commencé ...

Novembre 1942 à mars 1943 : le camouflage de l'extermination



Tableau réalisé dans les années 1960 par Waclaw Kolodziejczyk, ancien chef de gare à Belzec. Collection of the testimonies gathered by Belzec Memorial Museum.

La volonté des responsables nazis de faire disparaître toute trace du génocide se traduit à Belzec dès l'été 1942 par la

mise en place des premiers bûchers. Puis, à la mi-novembre 1942, des travailleurs forcés juifs doivent désormais procéder à l'exhumation et à l'incinération des centaines de milliers de corps gisant dans les fosses communes. Les crémations s'organisent autour de deux grands fours à ciel ouvert construits avec des rails de chemin de fer comme en témoignera le SS-Scharführer Heinrich Gley : *« C'est alors que commença l'exhumation et la crémation des cadavres. Cela doit avoir duré de novembre 1942 à mars 1943. Les crémations avaient lieu continuellement de jour et de nuit, tout d'abord en un, puis en deux foyers. On pouvait brûler 2 000 cadavres en vingt-quatre heures dans un seul foyer. Quatre semaines après le début des opérations de crémation, on construisait un deuxième foyer. Dans l'un, en cinq mois, on a brûlé environ 300 000 cadavres, et dans l'autre, en quatre mois, 240 000. Il s'agit, bien sûr, d'évaluation approximative. Le chiffre total de 500 000 cadavres devrait être exact. Ces crémations de cadavres exhumés étaient une opération tellement affreuse du point de vue de l'esprit, de la vue, de l'odorat que les hommes habitués à vivre aujourd'hui dans les conditions de vie civilisée ne peuvent en imaginer l'horreur. »*
12

Les cendres sont alors disséminées partout dans le camp et les os sont broyés pour être réduits en poudre soit grâce à une machine installée sur une plateforme dans le camp (n° 13) soit dans des moulins des environs. La poudre est ensuite jetée dans le Bug.

Fin mars 1943, les bûchers cessent de fonctionner, le démantèlement de l'ensemble des installations commence et se poursuit jusqu'en juin 1943. Les derniers travailleurs forcés juifs qui demeurent encore au camp sont, pour certains déportés à Sobibor pour y être gazés, pour d'autres, et notamment les préposées de bureau juives, gazés sur place à l'aide d'un véhicule Opel-Blitz que Hackenholt a, avec l'aide d'un artisan local, transformé en fourgon à gaz.

Les Allemands font labourer le terrain du centre, y plantent des arbres et y construisent des fermes afin que la mise en culture de la terre efface les dernières traces du massacre. Au moins un des gardes ukrainiens s'installe dans une des fermes. Il ne reste donc rien de visible lorsqu'en juillet 1943 l'Armée rouge traverse la région...



Photo prise après la guerre du site du centre d'extermination de Belzec. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)

Que savait-on du centre d'extermination de Belzec à l'époque ?

Dès avril 1942, les pires rumeurs circulent dans les districts de Tomaszow et de Lublin. Le 8 avril 1942, Zygmunt Klukowski, médecin et directeur de l'hôpital polonais de Szczebrzeszyn près de Zamosc, note dans son journal : « *Les Juifs sont au désespoir. Nous savons avec certitude que chaque jour deux trains, formés de 20 voitures chacun, arrivent à Belzec, l'un de Lublin, l'autre de Lvov. Après leur déchargement sur des voies séparées, tous les Juifs sont enfermés derrière des barbelés. Certains sont tués à l'électricité, d'autres au gaz toxique, et les corps sont brûlés. [...] Sur la voie de Belzec, les Juifs vivent de terribles épreuves. Ils savent ce qui les attend. Certains essaient de riposter. À la gare de Szczebrzeszyn, une jeune femme a cédé une bague en or en échange d'un verre d'eau pour son enfant moribond. À Lublin, on a vu des petits enfants lancés par la fenêtre des trains qui filaient. Beaucoup de gens sont exécutés avant d'arriver à Belzec.* »

Le 12 avril, il poursuit « *Les informations de Zamosc sont horribles. Près de 2 500 Juifs ont été évacués. Quelques centaines ont été exécutés dans les rues. Certains hommes ont riposté. Je n'ai pas de détails. Ici, à Szczebrzeszyn, c'est la panique. Des vieilles femmes juives ont passé la nuit au cimetière juif, expliquant que mieux valait pour elles mourir ici parmi les tombes de leurs familles que d'être tuées et enterrées dans les camps de concentration.* »¹³

À partir de juillet 1942, des rapports sur tous les camps de l'Aktion Reinhard, y compris sur Belzec, sont envoyés par la résistance polonaise au gouvernement polonais en exil à Londres, au gouvernement britannique et à d'autres organisations alliées en Europe de l'Ouest. Mais tous ces rapports sont accueillis avec scepticisme et méfiance.

Il en va de même du rapport que Göran von Otter, diplomate suédois, adresse, au début de l'automne 1942, au ministère des Affaires étrangères de Stockholm. Dans ce rapport, Otter rapporte la conversation qu'il a eu avec Kurt Gerstein dans le train qui les conduisaient de Varsovie à Berlin, et au cours de laquelle Gerstein lui fit un rapport détaillé de ce dont il avait été témoin lors de sa visite dans les centres d'extermination du Gouvernement général. Ce rapport ne sera rendu officiel par le Ministère qu'après la guerre...

Et que penser du témoignage fourni par Wilhelm Cornides, sous-officier de la Wehrmacht stationné à l'été 42 en Galicie, qui effectue un voyage entre Rawa-Ruska et Cholm du 31 août au 1^{er} septembre 1942. Frappé de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, il prend des notes qu'il confiera à Hans Rothfels, directeur de l'Institut d'Histoire Contemporaine, qui les publiera en 1959 dans sa revue (notes publiées dans l'article « Zur "Umsiedlung" der Juden im Generalgouvernement », *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte*, vol. 7 no. 3, juillet 1959, p. 333-336). Le site Internet *Pratique de l'Histoire et Dévoilements Négationnistes* s'est procuré des fac-similés de ce document remarquable afin de le faire traduire intégralement en français par Carole Daffini et de le publier in-extenso sur son site Internet.

Rawa-Ruska (Galicie), Deutsches Haus, 31.8.1942, 14 h 30

À 12 h 19 je vis entrer en gare un train de marchandises. Sur les toits et les marchepieds se tenaient assis des gardes armés. On pouvait voir de loin que les wagons étaient pleins à craquer d'êtres humains. Je fis demi-tour et marchai tout le long du train: il comportait 35 wagons à bétail et une voiture de voyageurs. Dans chacun des wagons se trouvaient au moins 60 Juifs (lors des transports de soldats ou de prisonniers, on y met 40 personnes, mais ici les bancs avaient été retirés et l'on pouvait voir que les détenus se tenaient debout, serrés les uns contre les autres). Les portières étaient entrouvertes, les fenêtres étaient grillagées de fil barbelé. Parmi les quelques hommes qui se trouvaient là, la plupart étaient âgés; les autres personnes étaient des femmes, des jeunes filles et des enfants. Beaucoup d'enfants se pressaient aux fenêtres et dans l'entrebâillement de la porte. Les plus jeunes n'avaient sûrement pas plus de deux ans. Dès que le train s'immobilisa, les Juifs tentèrent de passer des bouteilles au dehors pour qu'on leur donne de l'eau. Mais des gardes SS se tenaient des deux côtés du train, de sorte que personne ne pouvait s'en approcher. À cet instant, un train en provenance de Jaroslau entra en gare, les passagers se hâtèrent vers la sortie sans prêter attention au convoi. Quelques Juifs qui étaient occupés à charger un camion de la Wehrmacht, agitèrent leurs bonnets en direction des détenus. J'eus une discussion avec un policier qui était en service dans la gare. Lorsque je lui demandai d'où venaient ces Juifs, il répondit : « Ce sont vraisemblablement les derniers de Lemberg. Ça fait trois semaines que ça dure sans interruption. À Jaroslau, ils n'en ont laissé que huit, personne ne sait pourquoi. » « Et où vont-ils ensuite ? », interrogeai-je. « Belzec », dit-il. « Et après ? ». « Poison. » « Au gaz ? », demandai-je. Il haussa les épaules. Puis il se contenta de dire : « A ce que je crois, au début ils étaient toujours fusillés. »



Une femme peu avant son exécution à Belzec. Le soldat sur la gauche est un garde SS, les soldats du fond sont des gardes ukrainiens. Photo trouvée sur un SS fait prisonnier. United States Holocaust Memorial Museum, Washington, D.C. (collection Leopold Pfefferberg)

Je viens d'avoir une discussion avec deux soldats du Front-Stalag 325, ici même au Deutsches Haus. Ils m'ont dit que dernièrement il passait chaque jour des convois, la plupart du

temps de nuit. Hier, c'est un train de 70 wagons qui serait passé.

Dans le train en provenance de Rawa-Ruska et à destination de Cholm, 17 h 30.

Lorsque nous sommes montés dans le train à 16 heures 40, un train de marchandises vide est entré en gare. Je l'ai longé à deux reprises et j'ai compté ; il y avait 56 wagons. Des chiffres étaient inscrits à la craie sur les portières, 60, 70, une seule fois 90, parfois 40, il s'agissait sans doute du nombre de Juifs par wagon. Dans le compartiment, je discutai avec la femme d'un agent de la police ferroviaire, qui est ici en ce moment car elle rend visite à son mari. Elle me dit qu'il passe tous les jours des convois, parfois ce sont même des Juifs allemands. Hier, on a retrouvé six cadavres d'enfants sur le parcours du train. Selon cette femme, ce sont les Juifs eux-mêmes qui auraient assassiné les enfants ; en fait, ils sont sans doute morts pendant le voyage. L'agent de la police ferroviaire qui part avec nous en tant que contrôleur, est monté dans notre compartiment. Il a confirmé les déclarations de la femme à propos des cadavres d'enfants qui ont été retrouvés hier sur le parcours du train. « Est-ce que les Juifs savent ce qui les attend ? » Ai-je demandé. Elle a répondu :

« Ceux qui viennent de loin ne savent sans doute rien, mais dans les environs, près d'ici, ils le savent déjà. Du coup, ils essaient de s'enfuir quand ils voient qu'on vient les chercher. Ainsi, par exemple, récemment à Cholm, on en a abattu trois dans la rue qui traverse la ville. »

« Pour l'administration ferroviaire, ces trains circulent sous le nom de convois de transfert », fit remarquer l'agent.

Et d'ajouter qu'après l'assassinat de Heydrich, sont passés plusieurs convois de Tchèques. Le camp de Belzec serait situé le long de la ligne de chemins de fer. La femme a promis de me le montrer, lorsque nous passerons.

17 heures 40:

Court arrêt. En face, venant dans notre direction, un nouveau convoi s'immobilise. Je discute avec les policiers qui voyagent à l'avant, dans la voiture de voyageurs. Je leur demande : « Est-ce que ce train retourne dans le Reich ? ». L'un d'eux ricane : « Tu sais d'où on vient, hein ? Eh oui, on n'arrête pas de travailler. » Le train repartit, les wagons étaient vides et l'intérieur soigneusement balayé, il y en avait 35. Selon toute probabilité, il s'agissait du train que j'ai vu à 1 heure en gare de Rawa-Ruska.

18 heures 20:

Nous sommes passés devant le camp de Belzec. D'abord, nous avons roulé un certain temps à travers de hautes forêts de pins. Puis la femme s'écria : « Voilà, c'est là », et on ne vit qu'une haute haie de sapins. On percevait distinctement une odeur douçâtre et pénétrante.

« Ils commencent déjà à puer », dit-elle.

« Mais non, c'est le gaz », répondit l'agent en riant.

Dans l'intervalle — nous avons parcouru environ 200 mètres — l'odeur douçâtre s'était transformée en une âcre odeur d'incendie.

« Ça vient du crématoire » dit l'agent.

Peu après, la clôture prit fin. On vit un poste de garde devant lequel se tenaient des sentinelles SS. Deux voies menaient à l'intérieur du camp. L'une des voies était un embranchement

de la voie principale, l'autre passait sur une plaque tournante et menait hors du camp, vers une série de remises, à 250 mètres environ de ce dernier. Un wagon de marchandises se trouvait justement sur la plaque tournante. Plusieurs Juifs étaient occupés à faire tourner la plate-forme. Des sentinelles SS, l'arme sous le bras, se tenaient près d'eux. Une des remises était ouverte, on voyait distinctement qu'elle était remplie jusqu'au plafond de ballots de vêtements. Comme nous nous éloignons, j'ai jeté un dernier regard vers le camp. La clôture en était trop haute pour qu'on puisse y voir quoi que ce soit. La femme dit qu'on pouvait parfois, en passant, voir monter de la fumée du camp. Mais quant à moi je ne pus rien remarquer de tel. Selon mon estimation, le camp fait environ 800 mètres de long sur 400 mètres de large.¹⁴

Vestiges d'un hangar de stockage à l'extérieur du centre d'extermination de Belzec. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)



Que sont devenus les bourreaux ?

Le SS-Sturmbannführer Christian Wirth est tué par les partisans le 26 mai 1944 près de Trieste en Italie.



Groupe de Tziganes en attente d'être gazés au centre d'extermination de Belzec. Photo trouvée sur un prisonnier SS. United States Holocaust Memorial Museum, Washington, D.C.

Après la fermeture définitive du centre d'extermination de Belzec, le SS-Hauptsturmführer Gottlieb Hering devient le

chef du camp de Poniatowa, où le suivent un certain nombre de SS et de Trawniki de Belzec. Après la guerre, il sera chef de la police criminelle de Heilbronn avant de mourir mystérieusement en octobre 1945 dans un hôpital.

Parmi les gardes SS de Belzec, une demi-douzaine sont tués avant la fin de la guerre, une dizaine seront portés disparus et, sur la douzaine qui passera finalement en jugement, la moitié sera acquittée, les autres étant condamnés à des peines variant de 15 à 3 ans de prison.

Le bilan

Selon un télégramme du Commandant SS Herman Hoefle, responsable de la coordination des déportations des Juifs depuis les ghettos jusqu'aux centres de mise à mort de l'Aktion Reinhardt, 434 508 Juifs furent gazés à Belzec.

Les tentatives nazies pour effacer toute trace du génocide, si elles n'ont pu aboutir, empêchent néanmoins de connaître avec précision le nombre des victimes. Cependant, selon les historiens, dont Raul Hilberg, les calculs faits à partir du nombre de survivants dans les ghettos où les Juifs furent rassemblés et du nombre moyen des convois arrivés à Belzec, indique que de 550 à 600 000 Juifs auraient effectivement péri soit à l'occasion des transport vers Belzec (d'épuisement dans les wagons ou exécutés lors de tentatives d'évasion) soit par gazage à Belzec même. À ces chiffres, il convient d'ajouter quelques dizaines de milliers de Tziganes et des Polonais.



Memorial sur une fosse commune tzigane à Belzec. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)

Par ailleurs, on estime qu'une cinquantaine de personnes réussirent à s'échapper du centre d'extermination de Belzec mais deux seulement sont officiellement connues pour avoir survécu à la guerre.

Originaire de Janow Lubleski, Chaïm Hirschmann est un métallurgiste de 29 ans lorsqu'il est déporté de Zaklikow en 1942 avec sa femme et son fils âgé de 6 mois. Tous deux périssent à Belzec tandis que Chaïm Hirschmann devient un travailleur forcé du centre d'extermination. Après le démantèlement de celui-ci en juin 1943, il est déporté vers Sobibor mais réussit à s'échapper du convoi, en compagnie de deux autres prisonniers, en passant par un trou pratiqué dans le plancher du wagon de marchandises. Plus tard, il réussit à rejoindre les partisans et survit à la guerre. Sa seconde épouse,

Pola Hirschmann, enregistre son témoignage mais il est assassiné le 19 mars 1946 à Lublin par un Polonais antisémite.

Né le 04 avril 1881 à Lvov, Rudolf Reder travaille comme chimiste dans une entreprise de savon. Déporté à Belzec le 16 août 1942, il travaille avec 500 autres déportés juifs dans le Sonderkommando du centre d'extermination. D'abord affecté aux fosses communes, il devient ensuite machiniste sur le moteur diesel qui alimente les chambres à gaz. Fin novembre 1942, il est envoyé à Lvov pour ramasser de la tôle dans un camion. Là, tandis que le garde chargé de le surveiller s'est assoupi, Rudolf Reder met à profit l'obscurité grandissante pour s'évader. Après avoir survécu à la guerre, il fait en 1946 une déposition à Cracovie devant la Haute commission d'enquête sur les crimes nazis. Son livre *Belzec* est le seul témoignage écrit par un survivant du centre d'extermination. Il meurt en 1968 à Toronto.

Parmi ceux qui parviennent à s'évader des convois en route vers Belzec, seul le témoignage d'Hanna Cohen nous est parvenu grâce à son fils Julian, né après la guerre, qui l'enregistra à la fin de sa vie.



Cohen et son fils Julian photographiés en 1947. The Holocaust Education & Archive Research Team (Images from the Holocaust)

Le centre d'extermination de Belzec, qui devait servir de modèle aux deux autres centres de l'Aktion Reinhardt (Sobibor et Treblinka) est sans doute le plus mal connu de ces centres. Cependant, malgré les tentatives nazies pour effacer le terrible forfait qu'ils ont commis ici, grâce au témoignage de Rudolf Reder, seul survivant à avoir publié ses souvenirs, aux différents rapports, notes et journaux intimes retrouvés, étudiés et publiés par les historiens ainsi qu'au documentaire de Guillaume Moscovitz, sorti en 2005 et qui rassemble les interviews des habitants de la ville de Belzec qui furent témoins de l'existence du camp et de son activité meurtrière, l'anéantissement total et final du peuple juif en Europe par l'effacement des traces mêmes de son extermination n'aura pas lieu. Le centre d'extermination de Belzec, longtemps méconnu pour ne pas dire oublié, est plus vivant que jamais grâce au devoir de mémoire de ceux qui ne veulent pas oublier et à l'édification, sur le site même où furent assassinés quelques 600 000 hommes, femmes, enfants ou vieillards, d'un musée mémorial.



Ancien mémorial de Belzec.
<http://www.deathcamps.org/belzec/oldmemos.html>.

Notes

1 Témoignage du rabbin Shaul Rosenblatt après sa visite du site de Belzec (avril 2005) in site <http://www.aish.com/ho/i/48944766.html>

2 in Les années d'extermination. L'Allemagne nazie et les Juifs 1939 – 1945. Saul Friedländer, Éditions du Seuil (ISBN 978.2.02.020282.4) p. 211.

3 in Les années d'extermination. L'Allemagne nazie et les Juifs 1939 – 1945. Saul Friedländer, Éditions du Seuil (ISBN 978.2.02.020282.4) p. 363.

4 <http://www.encyclopedie.bseditons.fr> in article sur Belzec.

5 <http://www.encyclopedie.bseditons.fr> in article sur Belzec.

6 in Les années d'extermination. L'Allemagne nazie et les Juifs 1939 – 1945. Saul Friedländer, Éditions du Seuil (ISBN 978.2.02.020282.4) p. 437.

7 in article sur Belzec <http://www.encyclopedie.bseditons.fr>.

8 in article sur Belzec <http://www.encyclopedie.bseditons.fr>.

9 in Le génocide des Juifs : entre procès et histoire, 1943-2000. Sous la direction de Florent Brayard. Centre Marc Bloch. Éditions Complexe (ISBN 2.87027.587.8) p. 166.

10 in <http://pagesperso-orange.fr/stephane.delogu/le-mag04-02.html>

11 in Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne. Christopher R. Browning. Éditions Texto (ISBN 978.2.84734.423.3) p. 75 et suivantes.

12 in article sur Belzec <http://www.encyclopedie.bseditons.fr>.

13 in Les années d'extermination. L'Allemagne nazie et les Juifs 1939 – 1945. Saul Friedländer, Éditions du Seuil (ISBN 978.2.02.020282.4) p. 451.14
<http://www.phdn.org/histgen/cornides/index.html>.

Références

Dictionnaire de la barbarie nazie et de la Shoah. Daniel Bovy. Éditions Luc Pire. Les Territoires de la Mémoire. 2007. ISBN 2.87415.522.5

Les années d'extermination. L'Allemagne nazie et les Juifs 1939 – 1945. Saul Friedländer, Éditions du Seuil ISBN 978.2.02.020282.4

Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne. Christopher R. Browning. Éditions Texto ISBN 978.2.84734.423.3

Le génocide des Juifs : entre procès et histoire, 1943-2000. Sous la direction de Florent Brayard. Centre Marc Bloch. Éditions Complexe ISBN 2.87027.587.8

Le site Internet de Pratique de l'Histoire et Dévoilements Négationnistes (PHDN)

<http://www.phdn.org/>

Le Site Internet Aktion Reinhard Camps

<http://www.deathcamps.org>

Le site Internet *United States Holocaust Memorial Museum*
<http://www.ushmm.org/wlc/article.php?lang=fr&ModuleId=48>

Le site Internet de Holocaust Education & Archive Research Team (H. E. A. R. T.)

<http://www.holocaustresearchproject.org/toc.html>

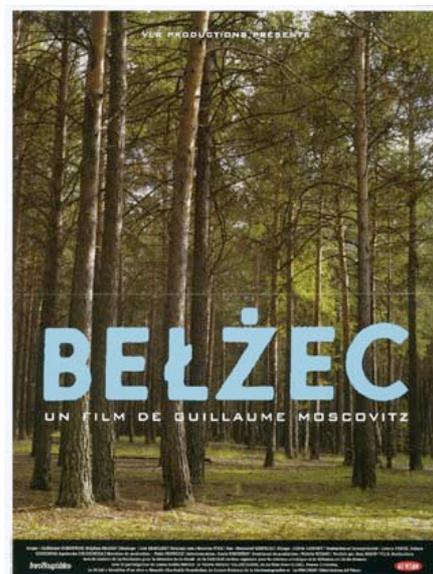
http://www.holocaustresearchproject.org/ar/belzec/belzecreme_mberme.html

Le site Internet de B&S Encyclopédie

<http://www.encyclopedie.bseditons.fr/article.php?pArticleId=140>

Le site Internet *JewishGen: The Home of Jewish Genealogy*
<http://www.jewishgen.org/ForgottenCamps/Camps/BelzecFr.html>

Le site Internet de l'Encyclopédie Wikipedia
<http://fr.wikipedia.org>



Rencontre avec M. Kichka

par Laurent Liégeois

Laurent Liégeois, membre de l'équipe de rédaction, a rencontré M. Henri Kichka, rescapé des camps et lui a posé les questions postées par les membres du Forum le Monde en Guerre

Hitler, Himmler, Heydrich ou le simple garde de camp... Existe-t-il une hiérarchisation de la culpabilité selon vous?

Henri Kichka (HK): Tous sont coupables! A la fin de la guerre, les alliés possédaient 1 million de noms de nazis. Seuls quelques centaines ont été pendus. Ce n'est pas assez! Tous sont coupables! Tous ont participé à la chaîne. Ils sont tous responsables. Je n'ai jamais connu un SS qui était humain. Jamais!

Comment, à votre avis, un homme normal, issu de bonne famille, et intelligent comme Heydrich a-t-il pu en arriver là, à mettre tout cela en place?

HK: Il faut aller à la base. Quand la guerre 14-18 s'est terminée, l'Allemagne était à genoux MAIS le pays était intact. Ils ont ensuite tout réinvestit dans l'armement pour laver l'affront de l'armistice. Il régnait alors un sentiment de vengeance très poussé. Quand Hitler est sorti de la prison de Landbeck, il a pensé à gazer les juifs car lui-même a été gazé pendant la 1ère guerre mondiale. Or, pour lui, c'étaient précisément les juifs qui étaient responsables de la défaite de l'Allemagne. Donc, il n'a fait que retourner la situation. Mais pourquoi des millions d'Allemands ont-ils obéi à Hitler? C'était un meneur! Degrelle avait la même hargne et les gens étaient influencés par de tels meneurs. Non seulement il avait l'âme d'un meneur, mais en plus il était malin, terrible! Hitler a donc commencé par convaincre le peuple que les juifs étaient responsables de la perte de la guerre, et donc, de leurs malheurs. Le peuple l'a suivi. L'Allemagne était ruinée et Hitler leur a promis le paradis. Et tout le monde l'a suivi. Il avait réellement le don pour convaincre les gens...

Comment avez-vous ressenti le fait de voir vos compagnons, vos amis et votre famille disparaître, les uns après les autres, tout en sachant que vous seriez peut-être le suivant?

HK: Une grande émotion... (silence). De plus, un de mes amis a été libéré in extremis de Dachau. Puis, après la guerre, il s'est suicidé. J'ai une peine immense car je suis un des seuls survivants. Je suis triste car il n'y a plus personne après moi... (silence). Je ne veux plus en parler car c'est trop difficile! Je ne dis pas que je m'en veux d'être là, le seul, mais j'aurais aimé être avec mes proches. J'ai eu de la chance, c'est tout... et la santé, aussi.

Lors de votre enfermement dans le camp, preniez-vous la vie au jour le jour, ou aviez-vous la possibilité de faire des

projets, soit à court terme, soit à long terme, en d'autres mots, pensiez-vous en sortir vivant?

HK: Je n'ai jamais pensé un seul instant que j'allais mourir. Malgré tout ce que j'ai vu, je n'ai jamais envisagé la mort. Je pensais : -« J'ai 16 ans, je ne peux pas mourir ». Je n'ai pas envisagé la mort. Je ne savais pas ce que c'était. D'ailleurs, j'ai toujours envie de vivre car j'ai fondé une grande famille. J'aurai mon 7ème arrière petit enfant en avril 2010. En tout, j'ai déjà remplacé 30 juifs gazés. C'est ma revanche!

Avez-vous vu de la fumée s'échapper des fours et connaissez-vous cette controverse au sujet de la fumée des fours qui alimente les arguments des négationnistes?

HK: A ce propos, j'ai eu 100% de chances car, pendant 38 mois, j'ai toujours été envoyé dans des camps de concentration, pas d'extermination. Je n'ai donc jamais vu cette fumée.

Comment se sont déroulés vos voyages en train?

HK: Comme je dis toujours: nous savions d'où nous venions mais jamais où nous allions. C'était l'angoisse de l'inconnu et c'était pire que dans les camps car dans le camp, nous savions ce qui nous attendait. Dans le wagon, par contre, où allions-nous? Le premier transport était angoissant. Les suivants, on s'habitue, mais c'est l'inconnu qui était le plus terrible!

En parlant du devoir de mémoire, ne trouvez-vous pas que nous sommes bien seuls? L'oubli qui, le temps passant, menace l'histoire des génocides et autres exactions nazies est-il une préoccupation pour vous? Pourriez-vous, à ce sujet, avoir quelques mots pour les plus jeunes lecteurs de ce magazine qui seront dans la force de l'âge à une époque où il n'y aura plus de témoins?

HK: Vous savez, j'en suis à mon 262ème témoignage dans des écoles et à mon 46ème voyage à Auschwitz. Je suis invité partout, tout le temps car, malheureusement, je suis le dernier témoin. Il n'y a plus personne!

Est-ce que les kapos que vous avez croisés étaient pires que les SS eux-mêmes?

HK: Il faut distinguer les kapos et les SS. Les SS refusaient de rentrer dans les baraques! Leurs pouvoirs étaient délégués à des kapos, dont certains, d'ailleurs, étaient juifs. Pourtant, les kapos, ce que je n'ai jamais cherché à devenir (!), obéissaient aveuglément aux ordres des SS pour gagner un peu de confort, une garantie de survie.

Les kapos, sans en référer aux SS, avaient droit de vie et de mort sur les prisonniers. Au début, ça allait, à la fin, les nazis leur faisaient confiance car ils savaient qu'ils leur obéiraient. Ils n'étaient pas obligés d'obéir aux SS mais ils étaient tellement habitués à leur obéir qu'ils devenaient comme eux. Ils se mettaient eux-mêmes à torturer des juifs. Et ils ne devaient pas se justifier auprès des SS. Ils devaient juste

rendre compte des faits, que quelques juifs étaient morts, c'est tout.

Comment s'est déroulé votre retour ?

HK: Personne ne nous croyait! On entendait souvent : - « Qu'avais-tu fait pour survivre? », sous-entendu "qu'avais-tu fait de mal pour survivre". Les survivants ne pouvaient pas parler, ne voulaient pas parler. Personne ne voulait écouter les gens qui sortaient des camps. Personne ne s'intéressait aux juifs qui sortaient des camps. On préférerait ne pas savoir, on préférerait oublier...

Saviez-vous ce qui se passait hors du camp? Comment arrivaient les informations et quels effets elles avaient sur le moral ou sur le comportement des prisonniers et éventuellement des gardes?

HK: En principe, personne ne savait rien du tout. Quand on travaillait, on entendait des bruits qui couraient sur l'évolution de la guerre, mais, par exemple, nous ne savions même pas que les américains étaient entrés en guerre. Par contre, sur les chantiers, des travailleurs français parlaient parfois, ou jetaient une coupure de journal, qui avait d'ailleurs intérêt à disparaître très vite car si un prisonnier était pris avec une coupure de journal, il était battu à mort! Mais il y a quand même deux nouvelles qui m'étaient parvenues: le débarquement de Normandie (par coupure de presse) et qu'au 3 septembre 1944, la France et la Belgique étaient libérées (appris par des rumeurs). Mais, le pire, après ça, c'était que nous étions tellement naïfs. Nous pensions : - « Puisque les américains ont débarqué, que la Belgique et la France ont été libérées, nous allons à notre tour être très vite libérés ». Or, je ne suis rentré en Belgique qu'en mai 1945!

Avez-vous eu l'impression de vous désensibiliser à la douleur des autres après un certain temps en captivité?

HK: Impossible, ne fût-ce qu'à cause de mon père (qui est mort d'épuisement dans les camps, NDLR).

Avez-vous ressenti que les communistes étaient privilégiés par rapport aux autres dans la hiérarchie du camp ou si, au contraire, la politique était un sujet tabou entre les détenus ?

HK: Je n'ai été que dans des camps de prisonniers juifs, pas politiques. D'ailleurs, la politique ne nous intéressait pas. La seule fois où j'ai entendu parler de communistes, c'était à Buchenwald. Mais c'étaient des communistes qui pratiquaient l'entraide. C'étaient des anciens d'Espagne. Ils pratiquaient ce qu'ils propageaient: la solidarité dans le monde.



M. Henri Kichka

Nuit et Brouillard : une procédure mythique et méconnue

par Nathalie Mousnier



Place de Paris la nuit par Brassai...

Le 7 décembre 1941, le maréchal Wilhelm Keitel, commandant militaire suprême du III^e Reich, signe et publie un texte, rédigé par Hitler, établissant « les lignes générales pour la poursuite des délits contre le Reich ou la force d'occupation dans les territoires occupés » et ordonnant la déportation pour tous les ennemis ou opposants du régime nazi. Intitulé « Richtlinien für die Verfolgung von Straftaten gegen das Reich oder die Besatzungsmacht in den besetzten Gebieten », il est connu sous le nom de « Nacht und Nebel Erlaß » ou décret « Nuit et Brouillard ».

Cette mesure, qui vise à faire disparaître dans le secret absolu toute personne représentant un danger pour la sécurité de l'armée allemande dans les pays occupés d'Europe de l'Ouest, a des précédents en Allemagne.

En effet, dès le 28 février 1933, l'Ordonnance pour la protection du peuple et de l'État (*Reichstagsbrandverordnung*) autorise, dans son paragraphe 2, le gouvernement à prendre toutes les mesures propres à rétablir la sécurité et l'ordre public et met fin aux libertés individuelles et collectives que garantissait la constitution de la République de Weimar.

Dans le cadre de cette ordonnance, une juridiction spéciale (*Sondergerichte*) est mise en place dans chacun des 26 tribunaux de district d'appel dès le 21 mars 1933. Jugeant exclusivement à charge, elles condamnent à des peines de prison à temps tous ceux qui sont soupçonnés de menées subversives contre l'État ou le parti nazi. Fin 1942, ces juridictions, au nombre de 74, deviendront de plus en plus virulentes à l'encontre des accusés qui lui seront présentés et multiplieront les condamnations à mort, surtout à partir de 1943.

Parallèlement à cette mesure, la Disposition de détention par mesure de sûreté (*Anordnung Schutzhaft*) du 12 avril 1934,

renforcée le 25 janvier 1935 par le Décret de détention par mesure de sûreté (*Schutzhafterlaß*) autorise les autorités régionales nazies à procéder à la détention sans jugement, pour une durée indéterminée dans un établissement de détention ou un camp de concentration de l'État, de tout allemand jugé politiquement ou intellectuellement indésirable (communiste, sympathisant de gauche, asocial, religieux...). Ces dispositions sont bientôt étendues aux étrangers vivants sur le territoire allemand puis dans le Reich.

Enfin, toute personne remise en liberté après avoir purgé une peine de prison à temps ou avoir bénéficié d'un acquittement suite à une détention provisoire, peut être envoyée pour une durée indéterminée dans un camp de concentration par la Gestapo (*Geheime Staatspolizei*, la Police secrète d'État) ou la Kripo (*Kriminalpolizei*, la police criminelle) si elle est jugée « non fiable » idéologiquement.

C'est donc muni d'un arsenal répressif complet et bien rodé que les nazis se lancent à la conquête de l'Europe...

À partir de l'été 1940, la Belgique, la France occupée et la Norvège sont administrées par un « Commandement militaire en chef » (*Militärbefehlshaber*), donc en théorie par la Wehrmacht, et la lutte contre la Résistance naissante est confiée à son service secret militaire l'*Abwehr* et à sa « police secrète de campagne », la *Geheime Feldpolizei*, ou GFP. Les Pays-Bas quant à eux, sont gérés par le « Commissaire du Reich » Seyss-Inquart à la tête d'une administration civile allemande.

Mais, dès les premiers mois de l'occupation, des mouvements de résistance se développent. Considérés comme des criminels par les dirigeants nazis, les résistants des pays occupés sont poursuivis, condamnés à mort par des tribunaux militaires allemands et exécutés sur leurs sols nationaux, ou à de lourdes peines de prison qu'ils doivent purger en Allemagne. Cependant, cette terrible répression est loin de dissuader car les déportations des condamnés et les exécutions annoncées par voie d'affiche renforcent les cohésions nationales et la volonté de résister.

Ce mouvement s'amplifie encore après le 22 juin 1941. En effet, en lançant l'essentiel des troupes de la Wehrmacht à l'assaut de l'Union soviétique, Hitler a délaissé l'Europe de l'Ouest occupée. Là, l'occupant devient rapidement la cible privilégiée des attaques de la Résistance et particulièrement des communistes. Ainsi, en France, dès l'été 1941, une série d'attentats atteint durement les soldats et les installations de la Wehrmacht.

Le 23 juillet 1941, Keitel fait diffuser un texte « sur l'application des mesures répressives envers la population résistante aux autorités d'occupation » dans lequel on peut lire: « Les troupes dont on dispose pour assurer la sécurité dans les régions conquises [...] ne seront suffisantes qu'au cas où toute sorte de résistance sera brisée non pas par la punition juridique des coupables mais lorsque les autorités d'occupation susciteront cette frayeur qui est seule capable de briser toute volonté de résistance de la population. »⁴²

Le 3 septembre 1941, suite à un attentat contre un sous-officier allemand à Paris, Von Stülpnagel, Commandant en

chef de la Wehrmacht en France, ordonne de passer par les armes trois otages. Or, Hitler exige que ce nombre soit porté à 50 si les auteurs ne sont pas immédiatement livrés, et à 100 en cas de toute nouvelle attaque à l'encontre d'un soldat allemand. Von Stülpnagel refuse mais informe les populations occupées que tout meurtre d'un Allemand entraînera l'exécution immédiate de 10 otages. Ce qui advient après que trois attaques non mortelles sont perpétrées contre des soldats allemands les 6, 10 et 12 septembre. Puis, le 16 septembre, 12 otages sont fusillés par mesure de représailles suite à la mort d'un capitaine.

Le jour même, Hitler demande à Keitel de promulguer un décret portant sur « *Les mouvements séditieux communistes dans les territoires occupés* » dans lequel on peut lire notamment: « *Dès le début de la campagne contre l'Union Soviétique, un peu partout dans les territoires occupés par l'Allemagne, des mouvements insurrectionnels communistes ont vu le jour. Les mesures prises jusqu'à présent pour parer à ce mouvement insurrectionnel communiste généralisé se sont avérées insuffisantes. Le Führer a été amené à ordonner d'intervenir partout par les moyens les plus énergiques afin d'abattre ce mouvement dans les délais les plus brefs. [...] Pour étouffer ces agissements dès leur début, il y a lieu d'appliquer les moyens les plus brutaux sitôt leur première manifestation, afin de faire prévaloir l'autorité de la puissance occupante. [...] Dans les cas où exceptionnellement des procédures devant le Tribunal de guerre seraient intentées en raison de la sédition communiste ou d'autres infractions contre la Puissance occupante allemande, les peines les plus sévères sont indiquées... Dans de tels cas, un moyen réel de dissuasion ne saurait être que la peine capitale* »⁴³ et ordonnant l'exécution immédiate de 50 à 100 otages communistes pour chaque militaire allemand tué. Cet « Ordre de Keitel » (*Keitel-Befehl*) est envoyé aux commandements militaires en Belgique, en Crète, au Danemark, en France, en Grèce, en Norvège, en « Ostland », aux Pays-Bas, en Salonique, en Serbie et en Ukraine et sera appliqué tout au long de la guerre dans les territoires de l'Est. Peu après, Von Stülpnagel décide que tout Français arrêté par les autorités d'occupation, quelque soit le motif de son arrestation, est considéré de fait comme un otage. Cette mesure est précisée et renforcée par la publication du « Code des otages » le 30 septembre 1941.

Cependant, confronté aux contraintes de la guerre à l'Est et à la menace que fait peser le développement de l'action résistante à l'Ouest, Hitler envisage de prendre des mesures encore plus radicales à l'encontre des résistants occidentaux pour tenter de maintenir l'ordre dans les pays conquis de l'Ouest.

Il fait donc rédiger ces 5 directives:

Pour la poursuite des actes délictueux commis contre le Reich ou la puissance occupante dans les territoires occupés.

Du 7 décembre 1941.

Avec le début de la campagne de Russie, des éléments communistes et d'autres milieux germanophobes ont intensifié leurs attaques contre le Reich et contre la puissance

⁴² Alain Guérin, Chronique de la Résistance, Omnibus, 2000, page 475.

⁴³ Texte traduit dans Joseph DE LA MARTINIÈRE, *Le décret et la procédure Nacht und Nebel* (Nuit et Brouillard), Paris, F.N.D.I.R.P., 1988 (2ème édition), p 4.

occupante. L'étendue et le caractère dangereux de ces menées imposent pour des raisons d'intimidation, les mesures les plus rigoureuses à l'égard de leurs auteurs. Il y a tout d'abord lieu de se conformer aux directives suivantes :

I

Dans les territoires occupés, la peine de mort est par principe de circonstance pour tous les actes délictueux commis par des civils non allemands, dirigés contre le Reich ou contre la puissance occupante et qui constituent une menace pour leur sécurité ou leur force combattive.

II

Les actes délictueux désignés dans l'article I ne sont en principe à condamner dans les territoires occupés que s'il apparaît probable que des condamnations à mort seront prononcées contre leurs auteurs ou du moins leurs auteurs principaux et que si les poursuites et l'exécution des condamnations à mort peuvent être menées avec le minimum de diligence. Dans les autres cas, les coupables, du moins les coupables principaux, seront transférés en Allemagne.

III

Les coupables transférés en Allemagne n'y seront soumis aux procédures de guerre que si les considérations d'intérêt militaire l'exigent. Il y aura lieu de répondre aux demandes de renseignements, émanant de services allemands ou étrangers et concernant de tels coupables, qu'ils ont été appréhendés et que l'état de la procédure ne permet pas de donner de plus amples informations.

IV

Les commandants des territoires occupés et les magistrats sont personnellement responsables, dans le cadre de leur compétence respective, de l'exécution de ce décret.

V

Le chef du haut-commandement des forces armées déterminera les territoires occupés dans lesquels ce décret sera appliqué. Il a pouvoir pour donner des éclaircissements, pour arrêter des règlements d'application et des dispositions complémentaires. Le ministre de la Justice du Reich arrêtera les dispositions d'application dans le domaine de ses attributions.

Le jour même, le maréchal Keitel, signe (*Par ordre, le Chef du Haut-Commandement des Forces Armées. KEITEL*) et fait publier ses directives.

Pour les présenter à la Gestapo, Heinrich Himmler écrit : « Après mûre réflexion, la volonté du Führer est de modifier les mesures à l'encontre de ceux qui se sont rendus coupables de délits contre le Reich ou contre les forces allemandes dans les zones occupées. Notre Führer est d'avis qu'une condamnation au pénitencier ou aux travaux forcés à vie envoie un message de faiblesse. La seule force de dissuasion possible est soit la peine de mort, soit une mesure qui laissera la famille et le reste de la population dans l'incertitude quant au sort réservé au criminel. La déportation vers l'Allemagne remplira cette fonction. »

Le 12 décembre, Keitel, de sa propre initiative, publie deux autres textes: le premier, appelé « décret d'Hitler » (*Hitler-erlaß*) est en quelque sorte un commentaire du précédent destiné à renforcer l'affirmation que le décret du 7 décembre émane bien de la volonté du Führer:

C'est la volonté longuement réfléchie du Führer que, lors d'attaques effectuées dans les pays occupés contre le Reich ou contre la puissance occupante, il soit procédé contre les coupables avec d'autres moyens que jusqu'à présent. Le Führer est d'avis que les peines de privation de liberté et même les peines de réclusions à vie sont, pour de tels actes, regardées comme des signes de faiblesse. Un effet de frayeur efficace et durable ne peut être atteint que par la peine de mort ou par des mesures propres à maintenir les proches et la population dans l'incertitude sur le sort des coupables. Le transport en Allemagne permet d'atteindre ce but parce que A. les prisonniers disparaîtront sans laisser une trace, B. aucune information ne sera donnée sur leur lieu de détention ou sur leur sort.

Les directives ci-jointes relatives aux poursuites à engager contre les délits sont conformes à cette conception du Führer. Elles ont été contrôlées et approuvées par lui.

KEITEL

Le second texte, ou « Décret de Keitel » (*Keitel-erlaß*), est l'ordonnance d'application, composée de 7 articles, qui n'expose pas les décisions du Führer, mais celles de Keitel lui-même⁴⁴.

Dans l'article 1, il énumère les crimes exigeant la peine de mort visés par la directive I: les attentats contre les personnes physiques et leur vie ; l'espionnage ; le sabotage ; les menées communistes ; les actes délictueux propres à créer des troubles ; l'aide à l'ennemi sous forme de passage frauduleux de personnes, de tentatives d'enrôlement dans les forces ennemies, d'aide apportée à des membres des armées ennemies ; la possession interdite d'armes.

Dans l'article 2, il reprend la directive II mais au lieu d'écrire: « si les poursuites et l'exécution des condamnations à mort peuvent être menées avec le minimum de diligence. » il note: « si les poursuites et l'exécution des condamnations à mort peuvent être menées en principe dans la semaine qui suit l'arrestation du coupable.⁴⁵ » Il précise également qu'aucune femme ne peut être condamnée à mort en pays occupé sauf si cette condamnation sanctionne l'assassinat d'un Allemand ou l'appartenance à une organisation armée. Dans tous les autres cas, elle devra être déportée.

Dans l'article 3, il annonce que la question de décider si un coupable doit être jugé en France ou envoyé en Allemagne (fin de la directive II) est de la compétence du Juge des tribunaux militaires (*Gerichtsherr*) en accord avec les services de l'*Abwehr*. La décision définitive revient au Commandant (*Befehlshaber*). Le transport éventuel sera confié à la *Geheime Feldpolizei* (ou GFP).

Dans l'article 4, il reprend la directive III et ajoute que c'est le *Befehlshaber* qui décide, avant le départ, en accord avec l'OKW (*Oberkommando der Wehrmacht*, Commandement suprême des forces armées allemandes), si le coupable doit être ou non présenté devant un tribunal militaire en Allemagne et que le choix du tribunal est fait par l'OKW. Tous les autres déportés ressortissant de l'application de ce décret relèvent donc de tribunaux civils.

⁴⁴ Joseph de la Martinière, *Les Nacht und Nebel. Le décret et la procédure Nacht und Nebel*, Imprimerie Petit Rousseau, 1989.

⁴⁵ Le 16 avril 1942, cette disposition sera de nouveau modifiée par Keitel pour devenir : « dans un délai d'une semaine après la décision de mise en jugement. »

Dans l'article 5, Keitel indique que les possibles débats judiciaires doivent, du fait de la mise en danger de la sécurité de l'État, être menés en Allemagne dans les conditions les plus strictes du huis clos et que des témoins étrangers ne peuvent être entendus pendant l'audience principale qu'avec l'autorisation de l'OKW.

L'article 6 précise que le décret du 7 décembre et son application remplace le *Keitel-befehl* du 16 septembre 1941 dans tous les pays occupés à l'exception du Danemark et des Territoires de l'Est comme précisé à l'article 7 où est également mentionné le fait que le processus mis en œuvre est valable pour les procédures en cours.

En résumé, le décret et sa directive d'application stipulent que:

- ces mesures sont effectives, et de manière rétroactive, en Belgique, en France, au Luxembourg, en Norvège et aux Pays-Bas ;
- ne sont à juger dans les pays concernés que les crimes à coup sûr justiciables de la peine de mort et que celle-ci doit pouvoir être appliquée dans un délai de 8 jours maximum après l'arrestation du (des) coupable(s) ;
- les inculpés qui ne remplissent pas ces deux conditions sont à déportés en Allemagne pour y être jugés sous le couvert du secret le plus absolu par des tribunaux civils sauf demande expresse des instances militaires d'occupation. Or, justice civile signifie de fait une comparution devant les tribunaux spéciaux créés en mars 1933 (*Sondergerichte*) ou devant le Tribunal du peuple créé en avril 1934 (*Volksgerichtshof*) où ne siègent que des juges et des assesseurs membres du parti nazi et devant lesquels les accusés sont privés de l'essentiel des droits de la défense ;
- la procédure toute entière s'effectue dans un anonymat théoriquement total et plus aucun signe du déporté NN, vivant ou mort, ne doit parvenir à sa famille par quelque intermédiaire que ce soit. Lors du décès d'un prisonnier NN, le service municipal de l'état civil localement compétent enregistre toutes les données le concernant mais ces informations sont assorties de l'interdiction formelle de copier ou de communiquer ces indications sauf autorisation expresse du ministère de la Justice du Reich... Pire encore, les détenus NN condamnés à mort ont le droit d'écrire une dernière lettre mais ils ignorent que celle-ci n'est jamais envoyée et reste au secret dans leur dossier. Ainsi, les lettres écrites par les 10 membres du « Groupe Renard », condamnés à mort et guillotins le 3 décembre 1943 à la prison de Wolfenbüttel, sont retrouvées dans un dossier en 1964 et transmises aux familles 20 ans après les faits...

Directives du 7 décembre 1941, Hitler-Erlaß et Keitel-Erlaß du 12 décembre, sont adressés au Reichsführer-SS Heinrich Himmler, aux chefs des différentes armées, au Ministre des Affaires étrangères, aux services de la Chancellerie et à la Commission d'armistice de Wiesbaden.

Or, dans aucun de ces textes on ne trouve l'abréviation « NN » ou les mots « Nacht und Nebel », qui n'apparaissent qu'à partir du 25 novembre 1942 dans l'expression « *Nacht und*

Nebel-Erlaß »⁴⁶ pour désigner l'ensemble des textes mentionnés ci-dessus.

En réalité, tandis qu'en France on a pour habitude d'utiliser la lettre X pour désigner une personne dont on ignore le nom, en Allemagne on utilise les lettres NN, abréviation du latin *Nomen Nescio*, signifiant : « je ne connais pas le nom », pour désigner un anonyme. C'est donc cette abréviation usuelle et banale en Allemagne que l'administration nazie reprend pour désigner ces déportés dont le nom doit rester secret. Jean-Luc Bellanger, ancien déporté, témoigne d'ailleurs dans ce sens: « *Je peux témoigner de ces faits, puisque j'étais dans une des prisons allemandes où ont été enfermés de nombreux NN (plus de 600 y sont passés en deux ans). À aucun moment je n'ai entendu d'autre expression les concernant que le sigle NN. [...] Nuit et Brouillard, en allemand, se dit Nacht und Nebel, donc avec une allitération en N, et l'idée doit être venue un jour à quelqu'un de faire le rapprochement entre ces mots et le sigle NN. "Dans la nuit et le brouillard" est en effet une expression courante en allemand, signifiant "en secret", "à l'abri des regards", et de plus on parle parfois, pour évoquer des faits dissimulés, qu'on veut soustraire aux regards, de "vernebeln", cacher dans le brouillard. Tout ceci correspond finalement bien à la situation de ces détenus* »⁴⁷. Selon certains historiens, la référence à l'opéra de Wagner, *l'Or du Rhin*⁴⁸, est une interprétation surajoutée, peut être par les nazis eux-mêmes, du sigle « NN » utilisé par l'administration pour enregistrer les déportés victimes du décret. Mais l'affirmation par laquelle Hitler serait à l'origine de cette dénomination ne repose sur rien de concret. Cependant, cette justification mythologique, postérieure à l'adoption de la dénomination purement administrative, contribue à renforcer pour les populations occupées le caractère terrorisant du décret puisque les déportés disparaissent sans laisser de trace comme happer par la nuit et le brouillard.

À partir de 1942, seul Roland Freisler, président du Tribunal du peuple, proteste contre cette expression, dont il interdit l'emploi et rejette le sigle NN. Pour lui les affaires concernant les prisonniers ressortissant au décret signé par Keitel, doivent être désignées comme « *FESachen* » (Affaires FE), c'est-à-dire dénotant du « décret du Führer » (*Führer-erlaß*). Freisler est toutefois le seul à utiliser ce sigle.

La première mise en application de ce décret date du 10 décembre 1941 lorsque 102 résistants, arrêtés au cours de la nuit du 8 au 9 octobre 1941 dans le cadre de l'opération « Porto », rafle menée contre la Résistance de la Bretagne à la Belgique, sont déportés, via le camp d'Hinzert, vers les prisons de Düsseldorf et d'Essen où ils seront jugés. Le 15 décembre, 89 autres résistants sont déportés NN.

Ces deux premiers convois de prévenus NN vont être rapidement suivis par la déportation de plusieurs catégories de prisonniers « politiques », ne relevant pas du décret NN, dans

⁴⁶ Jean-Luc Bellanger, *Comment les NN sont-ils devenus « Nuit et Brouillard » ?* in *Le patriote résistant*, février 2005 (réédition d'un article publié dans la même revue en septembre 1995).

⁴⁷ Jean-Luc Bellanger, *La déportation NN dite aussi Nuit et Brouillard*, in « Mémoire Vivante », n° 59, décembre 2008.

⁴⁸ Opéra dans lequel Alberich, coiffé d'un casque magique, se change en colonne de fumée et disparaît en chantant « *Nacht und nebel, niemand gleich* » ce qui signifie : « Nuit et brouillard, plus personne ».

le but de désengorger les prisons des pays occupés surchargées de prévenus et de condamnés. Ainsi, des détenus, condamnés par les conseils de guerre des pays occupés à une peine de prison dont le reliquat à purger est supérieur à trois ans, sont déportés en même temps que des NN mais sans que ce régime leur soit appliqué: ils peuvent notamment correspondre avec leurs familles dans le cadre de la réglementation pénitentiaire ordinaire. Des résistants, condamnés à mort par un conseil de guerre de la Wehrmacht, sont également déportés en Allemagne où ils sont soit exécutés soit, si leur dossier est révisé, internés dans des centres de détention renforcée (*Zuchthaus*) où ils sont classés NN bien qu'ils ne correspondent pas à la définition officielle de cette catégorie de déportés puisqu'ils ont été condamnés à mort dans leur pays avant leur déportation. Beaucoup de ces malheureux mourront dans le *Zuchthaus* de Sonnenberg (Slonsk en Pologne) où les conditions de détention sont effroyables.

De même, des femmes, condamnées à mort en France par les tribunaux de la Wehrmacht, sont déportées NN d'abord à la prison de Zweibrücken (Deux-Ponts en Sarre) puis à celle de Lubeck. Celles qui sont classées NN en attente de procès sont envoyées en centre de détention renforcé pour femmes (*Frauenzuchthaus*) de Jauer (Jawor en Pologne) dans le district de Breslau où sont également incarcérées des femmes condamnées en Allemagne voire même certaines qui ne sont pas classées NN.

La multiplication de ces déportations politiques contribue à brouiller la vision des déportés NN qui sont, par définition, des prévenus déportés dans le secret absolu et passibles de la peine de mort par décapitation dès lors qu'ils sont reconnus coupables par un tribunal civil allemand. Dans l'attente de leur procès, ils doivent être incarcérés et tenus au secret. Il est important de noter que pour les détenus NN au sens strict du décret, le passage dans un camp, en général celui d'Hinzert, n'est qu'une étape avant leur incarcération en prison dans l'attente de leur jugement.

L'application de ces dispositions donne lieu à une intense activité administrative. D'abord, de décembre 1941 à avril 1942, des aménagements successifs sont apportés au décret afin de définir les tribunaux en charge des jugements et les établissements devant accueillir les déportés NN. Pour ce faire, le Ministère de la Justice du Reich étend les compétences des tribunaux spéciaux (*Sondergerichte*) et le 7 février 1942 la répartition géographique de leurs compétences est précisée: le tribunal de Kiel pour les prévenus NN norvégiens; celui d'Essen pour les inculpés belges; celui de Cologne pour les Français. Puis, le 16 avril, une nouvelle ordonnance de Keitel met à jour celle de décembre 1941 en précisant notamment que les armes de chasse sont à considérées comme des armes interdites pour les populations occupées; que les femmes condamnées à mort dans les territoires occupés doivent être transférées en Allemagne où leur exécution ne peut avoir lieu que dans des cas précis et fondés et après intervention du Führer qui peut annuler la condamnation; enfin, la notion de secret entourant la procédure NN est clairement définie: «*Les coupables transportés en Allemagne ne sont autorisés à aucun contact avec le monde extérieur: aussi n'ont-ils le droit ni d'écrire, ni de recevoir lettres, colis, visites. Ceux-ci sont à renvoyer avec*

la mention que tout contact avec le monde extérieur est interdit au coupable». ⁴⁹

En France, les détenus NN sont regroupés dans les prisons parisiennes de Fresnes, de la Santé et du Cherche-Midi où certains attendent de longs mois leur transfert en Allemagne. Du 29 mai 1942 à septembre 1943, 1 461 hommes «NN» français sont déportés par convois au camp spécial de Hinzert, désigné comme lieu de regroupement des «NN» venant de Paris. Amenés par petits transports de 50 à 60 personnes, en moyenne, dans des wagons de voyageurs placés sous une très étroite surveillance, les détenus restent quatre à cinq mois au camp avant d'être transférés vers les prisons d'Aix-la-Chapelle, de Cologne, de Fribourg, de Wittlich ou de Diez-sur-Lahn, en attendant leur jugement.

Ce camp, première étape dans la déportation des détenus NN français, est, pour tous les survivants, un souvenir douloureux tant les conditions de vie y sont dures sous la houlette du kapo surnommé «Yvan le Terrible».



L'entrée du camp d'Hinzert

Ainsi, Marcel Petit, responsable du réseau Prunus, arrivé à Hinzert en juin 1942, dira quelques années plus tard: «*C'était le premier contact avec l'enfer. Je n'y suis resté que quelques semaines, mais j'ai tout vu, tout saisi d'un coup* ⁵⁰». Gisèle Baugrand, témoin en mémoire de son père, Mary-George Favin: «*[II] était arrivé ici en août 1942, il était avec André Parise; c'était un cheminot, il avait été arrêté chez nous à Romilly-sur-Seine... [...] Mon père est mort à Hinzert en janvier 1943, il est enterré ici. À cette époque, il avait encore eu droit à un cercueil; par la suite, il y eut tant de morts qu'on les mettait dans des fosses communes. Mais ma mère n'a pas pu faire rapatrier son corps après la guerre car, avant de partir, les SS par vengeance ont enlevé les noms des cercueils qui sont devenus anonymes. Comment savoir alors où était mon père ... ?* ⁵¹»

⁴⁹ Ordonnance de Keitel, datée du 16 avril 1942, article IX, alinéa 4. Traduit dans Joseph de la Martinière, *Le décret et la procédure Nacht und Nebel*, Paris, F.N.D.I.R.P., 1988, 2e édition, p. 18.

⁵⁰ in <http://www.fndirp.asso.fr/hinzert.htm>

⁵¹ *ibid.*

Autre témoignage, celui de Guy Faisant, déporté NN le 4 juin 1942, avec cinq de ses camarades⁵² à l'âge de 16 ans et demi: « "J'ai un souvenir très marqué de cet endroit [la prison du Cherche-Midi à Paris où Guy et ses camarades sont transférés fin mai après leur incarcération à la prison Jacques Cartier de Rennes dont ils sont originaires] qui était très sinistre. Nous étions comme dans des geôles du Moyen-Âge. Au bout de 15 jours nous sommes repartis vers l'Allemagne. Nous avons franchi la frontière et nous sommes arrivés au camp d'Hinzert en Forêt Noire.

Photo d'identité de Guy Faisant de son tatouage de déporté



Ce jour là il faisait très beau, nous ne savions pas ce qu'ils allaient faire de nous, on blaguait même entre nous pensant que nous étions peut-être presque dans un camp de vacances. Dès que les militaires, qui nous avaient convoyés depuis la France, sont repartis nous avons tout de suite compris qui étaient les nazis. Ils nous hurlaient dessus, nous frappaient avec des fouets et lançaient leurs chiens qui étaient des bêtes féroces. Nous étions près de deux mille dans le camp et il y avait là des hommes de tous les âges et de tous les milieux. Les plus âgés ne pouvaient pas courir pour échapper aux chiens. Ils nous ont regroupé et nous ont expliqué que dorénavant nous n'étions plus des hommes mais des numéros. Quand un SS avait besoin de 50 personnes, il demandait à l'officier de lui donner 50 numéros

Une des brimades infligées aux déportés NN au camp d'Hinzert



⁵² Parmi eux, Pascal Lafaye qui, à 14 ans, est le plus jeune déporté NN. Il meurt lors du bombardement du camp de Mittlebau le 8 avril 1945.

Ce jour là je suis devenu le numéro 4243.

C'est une anecdote par rapport à tout ce que nous avons vécu mais le premier jour ils nous ont fait nous mettre tous nus et pour nous désinfecter ils nous ont aspergé de grésil⁵³ qui est très corrosif. Nous étions incapables de nous reconnaître autrement que par la voix.

Nous étions levés à trois heures et demi du matin et nous ne nous couchions qu'à vingt trois heures. Toute la journée il fallait travailler comme des bêtes, parfois on faisait du travail utile, comme couper du bois, mais le plus souvent c'était des brimades. Ils nous laissaient sous la pluie ou en plein soleil pour rien. On ne pouvait pas parler, se déplacer sans autorisation. Il ne fallait surtout pas les regarder dans les yeux sous peine d'être roués de coups. Un jour ils nous ont fait creuser une piscine en plein milieu du camp, une fois finie ils l'ont remplie d'eau et sans servaient pour noyer ceux qui n'obéissaient pas comme ils le voulaient. Ce qui nous a sauvé c'est la solidarité, nous formions des petits groupes, souvent par régions d'origine et nous nous soutenions. Ceux qui perdaient le moral mouraient en très peu de temps.»⁵⁴



épouillage au camp d'Hinzert

Les femmes NN qui sont déportées par ces convois le sont en général pour avoir aidé leur mari, parfois leur fils, car le plus souvent elles sont arrêtées dans les mêmes affaires.⁵⁵ Tandis que les hommes sont envoyés à Hinzert, les femmes NN sont soit, emprisonnées à Trèves, soit emmenées jusqu'à la prison d'Aix-la-Chapelle, avant d'être appelées à comparaître devant le tribunal de Cologne ou celui de Breslau, comme les hommes.

Les déportés «NN» du Nord Pas-de-Calais dépendent du commandement militaire de Bruxelles auquel ces

⁵³ Produit bactéricide, levuricide, fongicide et virucide utilisé dans la désinfection des locaux d'élevage.

⁵⁴ Jugés le 10 janvier 1944 à Breslau, Guy et ses camarades sont condamnés aux travaux forcés et envoyés à la prison atelier de Schweidnitz. Libéré par les Soviétiques au camp de Gross-Rosen le 8 mai 1945, il est hospitalisé à Prague puis rentre à Rennes le 10 juin 1945. Grand invalide de guerre, il met un an à se remettre des mauvais traitements subis pendant sa détention.

⁵⁵ Marie Lafaye, mère de Pascal Lafaye, est déportée le 15 juin 1942. Incarcérée à la prison de Wittlith, dans la région de Trèves, puis à Flussbach, elle est transférée, le 29 septembre 1943, à Lauban région de la Silésie en Pologne. Elle ne revoit son fils que lors du jugement de leur affaire le 10 janvier 1944 à Breslau sans pouvoir communiquer avec lui. Condamnée à 3 ans de prison, elle meurt d'épuisement le 14 mars 1945 à Ravensbrück.

départements sont rattachés. Dans un premier temps, l'*Oberfeldkommandantur* de Lille demande au commandement militaire de Bruxelles s'il y a lieu de transférer le dossier des prévenus en Allemagne pour jugement. Si la réponse est positive, le dossier est envoyé au tribunal spécial d'Essen et les prisonniers sont transférés vers la prison Saint-Gilles de Bruxelles.



Marie Lafaye et son fils Pascal, le plus jeune déporté NN

Les Belges, en compagnie d'un millier d'hommes et de femmes NN déportés du Nord Pas-de-Calais, sont conduits depuis les prisons de Bruxelles et d'Anvers en wagons cellulaires, circulant régulièrement chaque semaine, vers Aix-la-Chapelle où ils sont ensuite répartis notamment entre les prisons d'Essen et Bochum. Le 22 mai 1943, on recense 1 131 hommes NN à Bochum ; 170 femmes et 70 hommes à Essen ; 170 hommes à Wuppertal...

Le 13 mai 1942, le tribunal de Kiel a en charge 262 prévenus NN norvégiens impliqués dans 9 affaires ; celui d'Essen 26 affaires avec 285 inculpés belges ; celui de Cologne a 16 affaires pour 46 inculpés français. Cependant, excepté pour le tribunal de Kiel, les affaires se multiplient rapidement et, au 1^{er} septembre, Essen doit juger 240 affaires groupant 1 163 inculpés belges et Cologne a en instance 177 affaires avec 331 inculpés français.

Le 2 octobre 1942, Freisler, président du Tribunal du peuple (*Volksgerichtshof* ou VGH) qui siège à Berlin, décide que tous les cas NN ressortissant de l'accusation de trahison ou de haute trahison doivent être jugés par le 2^{ème} Sénat du VGH. Mais, dès le 16 octobre, voulant garder la haute main sur ces procès NN et se méfiant de son vice-président Crohne qu'il n'estime pas assez sévère dans ses jugements, Freisler décrète que le 1^{er} Sénat qu'il préside est également compétent pour ces cas. Finalement, il traite directement la plupart des affaires NN soumises au VGH.

Mais très vite, la procédure NN, conçue pour être expéditive, s'enlise dans l'engorgement presque immédiat des instances judiciaires : « Au début de mars 1943, le total des "affaires NN" atteint le chiffre de 1 115 avec 3 377 accusés. Seuls 167 accusés dans 96 affaires ont été effectivement jugés, dont 12 affaires avec 28 condamnations traitées par le "Tribunal du peuple", de Berlin, qui s'était réservé certains cas. Huit mois plus tard, en novembre 1943, rien qu'à Cologne, qui reçoit désormais également des NN arrêtés dans la zone sud de la France (occupée depuis novembre 1942), 1 169 affaires touchant 2 185 accusés restent en attente. L'accusation est prête pour 257 accusés dans 173 affaires, et 183 condamnations ont été prononcées dans le cadre de 128 affaires. Les statistiques indiquent qu'au total, sur les 4 centres de jugement de NN, 5 240 inculpés dans 1 655 affaires

attendent, alors que seuls 441 jugements ont été prononcés contre 1 230 accusés. »⁵⁶

Le verdict du procès détermine le sort du déporté NN. Dans de très rares cas, le NN peut être acquitté et renvoyé en France, faute de preuves ou d'éléments suffisants recueillis au cours de l'enquête. Mais cette mesure, tout a fait exceptionnelle, aboutit rarement car l'individu jugé non coupable, s'il n'est plus soumis à la procédure NN, est remis aux mains de la Gestapo, sous le régime de la « détention de sécurité » ou *Schutzhaft*, et dirigé vers un camp de concentration (1 % des cas jugés).

Pour tous les autres, les peines prononcées varient selon la gravité des faits qui leur sont reprochés: la peine de prison (22 % des condamnations), la plus légère correspond aux délits les moins graves ; la peine de travaux forcés (60 %) que les condamnés accomplissent dans une *Zuchthaus* (forteresse) ; et la peine de mort (17 %) pour les affaires les plus graves aux yeux des Allemands.

À l'engorgement de l'appareil judiciaire s'ajoute le débordement des prisons: les établissements désignés pour recevoir les détenus NN et les garder au secret ont le plus grand mal à libérer de la place et très vite une cohabitation forcée permet parfois, mais pour de très courts moments, de rompre un peu l'isolement des déportés NN.

Par ailleurs, l'intensification des bombardements alliés sur le territoire allemand, et notamment sur les villes, menace de plus en plus souvent, bien que de façon indirecte, la tenue des procès. Ainsi, le 17 mai 1943, le bombardement par la RAF des barrages des lacs de retenue des vallées de la Möhne et de l'Eder, provoque l'inondation de tout un secteur de la Ruhr qui est bientôt privé d'eau. La plupart des détenus des prisons d'Essen et Bochum sont alors envoyés à Esterwegen, à la frontière néerlandaise, dans un des « camps de l'Emsland » (ou « Camps des Marais »). C'est là que doit désormais se réunir le Tribunal spécial d'Essen, dont les membres sont tenus d'y passer 5 jours par semaine. De même, suite aux bombardements de la ville les 29 juin et 9 juillet 1943, le tribunal de Cologne, qui a en charge les NN français, est remplacé par celui de Breslau au cours de l'été.



La forteresse de Breslau où étaient jugés les déportés NN

Entre temps, un décret de l'Office central de la sécurité du Reich (*Reichssicherheitshauptamt* ou RSHA) du 31 mai 1943, autorise la Gestapo à créer une nouvelle catégorie de déportés

⁵⁶ Jean-Luc Bellanger, *La déportation NN dite aussi Nuit et Brouillard*, in « Mémoire Vivante », n° 59, décembre 2008.

NN, les « NN nouvelle manière » (*NN Häftlinge neuer Art*), ou « NN Gestapo »⁵⁷ qui ne sont pas destinés à passer en jugement mais à aller directement en camp de concentration.

À partir du 15 juillet 1943, les premiers convois de prisonniers « NN Gestapo » arrivent au camp de Natzweiler-Struthof, près de Strasbourg, première étape de leur déportation puis, le 23 septembre 1943, ce camp est choisi comme centre de détention de tous les prisonniers NN : une circulaire du *Reichsführer* SS Himmler est adressée à l'ensemble des camps de concentration allemands leur ordonnant de « transférer immédiatement tous les détenus d'origine germanique [Belges, Hollandais, Luxembourgeois et Norvégiens] à Natzweiler-Struthof »⁵⁸, surnommé « le camp de la fin » par les détenus (« l'Enfer d'Alsace » par les Anglais).

Dès leur arrivée au camp, les déportés NN sont stigmatisés. Ainsi, au cours de l'été 1943, « le SS-Rottenführer Simon, chef de l'Effektenkammer, annonce que des criminels de droit commun sont sur le point d'être amenés vers le camp et qu'il faudra les attendre de pied ferme. Les kapos les plus redoutables ont été rassemblés pour procéder à cet accueil.



Kapo frappant un détenu au camp de Natzweiler. Dessin de Rudolf Naess. National Library of Norway, Oslo division-War collection

Lors de l'arrivée de ces "criminels", les prisonniers se rendent très vite compte qu'il s'agit en fait de médecins, prêtres,

⁵⁷ C'est ainsi que les appelait l'abbé Joseph de la Martinière, spécialiste français de la déportation NN, par opposition aux « NN Wehrmacht » dont il faisait partie et qui ressortissaient au décret « Nuit et Brouillard » et devaient être jugés en Allemagne.

⁵⁸ Cet ordre, renouvelé le 10 mai 1944, aboutit à l'arrivée à Natzweiler de plusieurs transports de détenus venant de Dachau (le 9 juin), de Neuengamme (le 16 juin), de Sachsenhausen (le 21 juin), de Mauthausen (le 23 juin) et de Buchenwald (le 7 juillet). Il ne s'agit pas des « NN Wehrmacht » soumis à la procédure, puisqu'à cette époque, ils sont encore dans des prisons. Seuls les « NN Gestapo » sont déjà internés dans des camps.

paysans et officiers qui ont tous agi dans la résistance et qui ont été raflés à Paris. Pendant cet accueil, le *Hauptscharführer* Schmitt apprend que certains des prisonniers ont déjà été dépouillés de leurs richesses avant que lui-même ne puisse procéder à ces opérations. L'atmosphère devient extrêmement tendue d'autant plus qu'un des prisonniers sait un peu plus qu'il ne le devrait.



Le premier appel avant le lever du jour. Les survivants devaient sortir les corps des morts pendant la nuit. Croquis de Henry Gayot, déporté NN au camp de Natzweiler-Struthof, matricule 11 784

Le jour d'après, sans sommeil et sans avoir mangé ni bu, les Français doivent se présenter à l'appel. C'est à partir de ce moment que leur vrai calvaire commencera: ils seront employés pour des charges qui ont pour seul but de les éliminer. Ainsi ils doivent transporter de lourdes pierres en courant dans les escaliers sous les coups des SS et les attaques de leurs chiens... à midi les survivants, les blessés et les morts se retrouvent sur la place d'appel. Ils seront ensuite utilisés à des travaux de terrassement dont la seule finalité sera celle de la catapulte, par une astuce imaginée par les nazis, hors de la zone normale du camp dans la zone de libre tir près des barbelés: une fois de plus il y aura des morts.

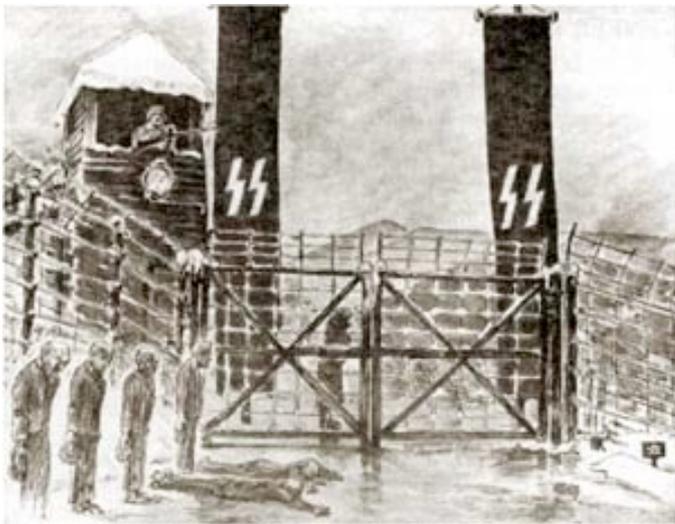


Les appels pouvaient se prolonger des heures durant et, par tous les temps, les déportés NN, debout par rang de taille, devaient rester immobiles. Croquis de Henry Gayot, déporté NN au camp de Natzweiler-Struthof, matricule 11 784.

Ceux qui survivaient à ces jeux pervers imaginés par les nazis et aux travaux épuisants avaient la vie encore plus dure car ils alimentaient la jalousie des nazis: après 14 jours, 20 Français sont morts. »⁵⁹

En novembre 1943, 350 « NN Wehrmacht » internés au camp de Natzweiler-Struthof sont effectivement envoyés en Silésie par trois convois ferroviaires, dans les prisons de Wohlau, Brieg ou Breslau pour y être jugés.

Mais pour tous les NN, et dans tous les camps où ils transitent, les lettres peintes en rouge ou en jaune sur leurs vêtements les exposent plus particulièrement aux sévices des SS, des gardiens et des kapos. Aux mauvais traitements habituels pour l'ensemble des déportés (faim, froid, chaleur torride, maladie, épuisement), s'ajoutent pour les NN des conditions particulières visant essentiellement à les abêtir et les avilir avant de les faire disparaître purement et simplement.



Le second appel après la brève pause de midi. Croquis de Henry Gayot, déporté NN au camp de Natzweiler-Struthof, matricule 11 784.

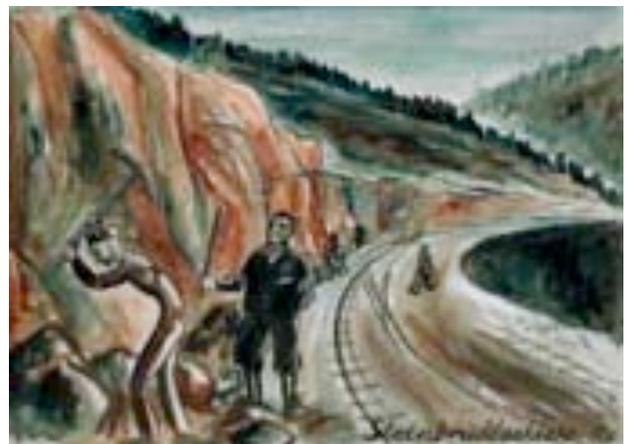
Ainsi, les rations alimentaires des NN sont moindres que celles des autres internés ; ils ne bénéficient ni des cinq heures de sommeil quotidien ni du repos du dimanche après-midi accordés aux autres internés ; ils sont privés de soins infirmiers ; les coups gratuits, les humiliations, les jeux sadiques et les exécutions sommaires après de fausses accusations sont régulièrement encouragés par la hiérarchie nazie ; les stations debout interminables et par tous les temps, notamment lors des appels, sont multipliés à loisir à n'importe quelle heure du jour et de la nuit ; les travaux les plus exténuants, comme le terrassement, l'exploitation des carrières, les excavations..., sont réservés aux NN. Le sadisme va même jusqu'à leur faire accomplir des travaux totalement inutiles mais harassants comme de déplacer des blocs de pierre d'un endroit à un autre puis de faire exactement la même chose en sens inverse. Car les déportés NN sont aussi soumis au travail forcé, le plus souvent dans des conditions conformes au secret: travail en cellules ou en salles dans les prisons, au sein de *kommandos* spéciaux dans les camps.

Des ateliers sont même parfois créés spécialement pour eux comme en témoigne Jean-Luc Bellanger: « *Un exemple que je connais bien est celui de la prison de Wolfenbüttel, près de Brunswick, ville où se trouvait le siège d'une importante société d'optique, Voigtländer. Début 1943, un des bâtiments de la prison de Wolfenbüttel a été vidé de ses détenus, répartis dans les autres bâtiments de cette centrale. À leur place sont arrivés en avril 1943 environ 200 NN, venant de Hinzert, rejoints dans les 10 mois suivants par environ 300 autres NN. Le bâtiment cellulaire en forme de T qui leur avait été réservé comportait à l'arrière une branche centrale avec à l'étage la chapelle de la prison et de vastes salles au rez-de-chaussée.*



L'appel, dessin de Rudolf Naess, déporté NN norvégien. National Library of Norway, Oslo division-War collection

C'est là que fut installé pour la firme Voigtländer un vaste atelier, produisant pour la Wehrmacht des jumelles, des systèmes de visée pour mitrailleuses lourdes et divers autres éléments optiques. La production de matériel militaire a été jusqu'au bout la raison d'être principale de ce regroupement de NN, vers lequel des NN ingénieurs de profession étaient régulièrement transférés. Il ne cessa de fonctionner que quelques jours avant la libération de la prison par les troupes américaines. Mais durant les deux ans de son existence, les procès et les exécutions s'y poursuivirent parallèlement. »⁶⁰



Travail à la grande carrière au camp du Struthof. Dessin de Rudolf Naess. National Library of Norway, War collection

⁵⁹ Témoignage sur le site Internet « Mémoire de guerre » <http://assoc.pagespro-orange.fr/memoiredeguerre/index.htm>

⁶⁰ Jean-Luc Bellanger, *La déportation NN dite aussi Nuit et Brouillard*, in « Mémoire Vivante », n° 59, décembre 2008.

En effet, les instances judiciaires civiles en charge des dossiers NN poursuivent les procédures engagées. Dans ce but, de nombreux transferts et mutations de « NN Wehrmacht » se poursuivent au sein du Reich jusqu'à la fin de la guerre.

Ainsi, en février 1944, les NN belges d'Esterwegen-Papenburg sont envoyés dans les camps et prisons de Gross-Strelitz, Untermassfeld, St-Georgen ou Blechhammer dans les secteurs de Dresde, Iéna et Bamberg au cœur du Protectorat de Bohême-Moravie. Seuls les détenus devant être jugés par le Tribunal du peuple restent à Papenberg tandis que les femmes restent sur Essen. En mars, des NN belges, français et une dizaine de Néerlandais⁶¹ sont envoyés à Oppeln (Opole en Pologne), dont le tribunal spécial est compétent pour ces affaires depuis le 29 février, pour y être jugés. Puis en juin 1944, les NN du Nord Pas-de-Calais sont envoyés dans les prisons de Bayreuth, Ebrach, Amberg et Bamberg dans la région de Nuremberg.



Pendaisons, dessin de Rudolf Naess. National Library of Norway, Oslo division-War collection

Ses transports de « NN Wehrmacht » croisent les déportations et les transferts des « NN Gestapo » contribuant à la saturation du réseau ferroviaire allemand. Durant les mois de mars et d'avril 1944, quatre groupes de détenues du Fort de Romainville sont déportés par la Police allemande vers la prison d'Aix-la-Chapelle, puis dirigés vers le camp de Ravensbrück assez rapidement. Ainsi, les 2, 16, 30 mars et le 6 avril, ce sont au total 200 femmes qui quittent Paris en tant que « NN ». Elles restent à Ravensbrück jusqu'en mars 1945, date à laquelle le bloc des « NN » est transféré vers le camp de Mauthausen.

En juillet 1944, tandis que le nombre des insurgés augmente sans cesse dans les pays occupés de l'Ouest, signifiant

⁶¹ Les Pays-Bas étant régi par une administration civile allemande, la procédure y fut interprétée de telle façon que seuls les principaux inculpés de délits graves contre l'occupant et le Reich étaient soumis au décret « Nuit et Brouillard ». Tous les autres étaient remis directement à la Gestapo et déportés en camp de concentration sans jugement ni procédure. Rappelées à l'ordre en haut lieu, les autorités du pays constatèrent en janvier 1944 que 10 cas seulement relevaient de la procédure NN, tous les autres ayant déjà pris le chemin de la déportation.

clairement à l'occupant l'échec de sa politique de terreur, que les troupes américaines réussissent une percée décisive à Avranches, le maintien de la procédure et du régime « NN Wehrmacht » devient de plus en plus fastidieux d'autant que l'ensemble de l'appareil judiciaire nazi se trouve totalement débordé par une législation de plus en plus répressive vis-à-vis de la population allemande et que les prisons et les bagnes sont surpeuplés de prisonniers politiques. Le 30 juillet 1944, par ordre d'Hitler, un nouveau décret signé Keitel connu sous le titre « *Terreur et sabotage* » stipule que « *les actes de violence de civils non allemands contre la Wehrmacht, les SS et la police* » doivent être combattus, en ce qui concernent les terroristes et saboteurs pris sur le fait, en les abattant sur place, ou en les remettant aux mains de la police de sûreté ou du SD, s'ils sont pris plus tard. Les complices (les femmes en particulier) qui ne participent pas au combat doivent être mis au travail, les enfants doivent être épargnés... »

Le 18 août suivant, l'ordonnance d'application, signée par Keitel, ordonne dans une première partie de faire connaître oralement l'ordre du Führer à tous les membres de la Wehrmacht, de la SS et de la police. Dans la seconde partie, elle précise que « *les procédures judiciaires en cours contre des non allemands selon la définition du décret Keitel dans les territoires occupés, doivent être interrompues, les actes d'accusation doivent être retirés. L'application des peines ne sera plus mise en œuvre. Les coupables seront remis aux mains de la police de sûreté et du SD.* »⁶²

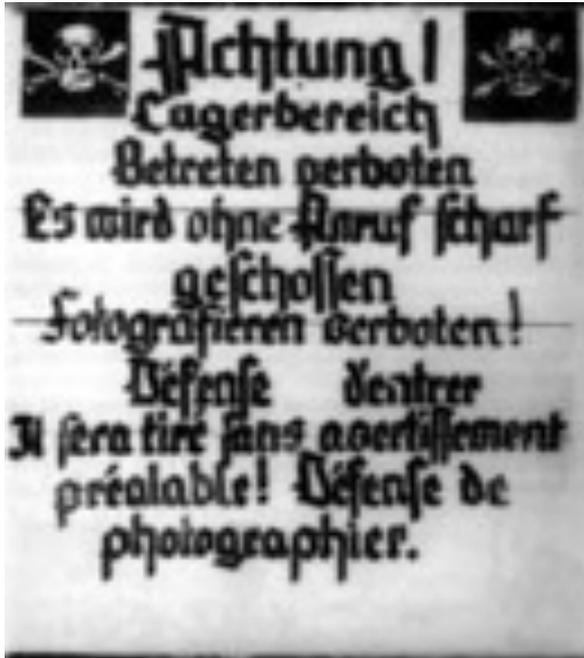
Courant septembre, la procédure NN étant devenue sans objet (*gegenstandslos*), l'ensemble des déportés NN, condamnés ou en prévention, sont remis au SD et après avoir connu les prisons, les camps spéciaux et les sièges des tribunaux, ils sont répartis dans les camps de concentration entre septembre 1944 et février 1945. Ainsi, les NN du camp du Natzweiler-Struthof sont parmi les premiers à être envoyés à Dachau, près de Munich, en raison de l'avance des troupes alliées en France. Les détenus du *Zuchthaus* de Sonnenburg sont transférés à Sachsenhausen, près de Berlin, des NN belges et français dépendant de Bruxelles sont envoyés de diverses prisons vers Flossenbürg, près de la frontière ouest de la Tchéquie actuelle. Les femmes NN internées à Lübeck, Waldheim ou dans diverses prisons partent au camp de Ravensbrück puis, au moment de l'évacuation du camp, à Mauthausen. Les détenus NN des prisons de Silésie sont envoyés, par des transports innombrables, entre octobre 1944 et janvier 1945, au camp de concentration de Gross-Rosen, proche de l'Oder⁶³, de Sachsenhausen, Bergen-Belsen, Buchenwald, Dachau, Flossenbürg, Neuengamme, et Mauthausen pour les hommes, Ravensbrück pour les femmes.

Mais si le décret NN les concernant est désormais caduc, le régime des NN ne va guère changer: sur les listes de transport, les lettres NN figurent après chaque nom de prisonnier pour confirmer qu'ils ne sont pas des déportés comme les autres et qu'ils doivent toujours être maintenus autant que faire se peut au secret; dans les camps, où ils restent isolés, le régime commun des déportés s'applique à eux à une exception près qui leur sera souvent fatale: l'interdiction de recevoir du

⁶² Jean-Luc Bellanger, *La déportation NN dite aussi Nuit et Brouillard*, in « Mémoire Vivante », n° 59, décembre 2008.

⁶³ Gross-Rosen est évacué à la fin de janvier 1945 vers le camp de Mittelbau-Dora, au sud des montagnes du Harz, puis de là, partiellement vers Flossenbürg et Buchenwald.

courrier et des colis... Ils peuvent néanmoins accéder aux soins infirmiers qui leur étaient jusque là refusés...



Interdiction d'entrer et de photographier : les NN sont tenus à l'écart du monde.

Toutefois, compte tenu de la difficulté croissante des transferts au cœur du Reich, certains déportés «NN» achèvent leur parcours concentrationnaire dans les prisons de Brandenburg, Hirschberg, Untermassfeld pour les hommes, et de Aichach ou Waldheim pour les femmes. En général, il s'agit de détenus employés pour des entreprises et des ateliers travaillant directement pour l'industrie de guerre et pour lesquels les responsables attendent la dernière minute avant de les faire

évacuer ou de les exécuter comme à Sonnenberg où tous les détenus, NN ou non, sont massacrés par les SS.

Pour les NN, comme pour tous les déportés, les derniers mois, et plus encore les dernières semaines, de la guerre sont terribles et les évacuations improvisées à pied (« Marches de la mort ») ou en wagon plateaux au cours d'un des hivers les plus rigoureux de l'époque contribuent à brouiller les pistes de ceux qui meurent en chemin d'autant que beaucoup de dossiers NN sont détruits par les autorités nazies.

La spécificité du régime «NN», infligé à des milliers d'hommes et de femmes des territoires occupés, se prolonge jusque dans le processus de leur déportation: dans la majorité des cas, des transports exclusivement formés de «NN» sont régulièrement organisés, regroupant en général une soixantaine de personnes, sous étroite surveillance dans des wagons de voyageurs.

Cependant, la multiplicité des sources et les méthodologies d'étude particulière à chacune de ces sources rend impossible une étude globale de la déportation NN car celle-ci n'est pas unique mais se constitue de plusieurs groupes de déportés se distinguant par la chronologie, le parcours en Allemagne et le sort échu à chacun des déportés au cours de sa déportation.

Dans son immense travail sur les NN, l'abbé Joseph de la Martinière estime que 5 à 6 000 hommes et femmes ont été déportés de France en tant que « NN Wehrmacht » auxquels s'ajoutent plus d'une dizaine de milliers de « NN Gestapo ».

Les seuls chiffres fiables dont on dispose sont les suivants : sur 457 condamnés à mort exécutés, 381 furent condamnés par le Tribunal du peuple de Freisler, 34 par le tribunal d'Essen, 20 par celui de Cologne, 16 à Breslau et 6 à Oppeln parmi lesquels 258 Belges et Français du Nord Pas-de-Calais, 144 Français, 25 Néerlandais et 15 Norvégiens.

Extrait de "Nuit et Brouillard" de J.J. Morvan. Photo CJM Bordeaux. Centre Jean Moulin



Keitel fut jugé au procès de Nuremberg de 20 novembre 1945 au 1^{er} octobre 1946. La principale raison de sa présence dans le box des accusés était son implication dans la répression des populations civiles et plus particulièrement sa signature du décret « Nuit et Brouillard ». Reconnu coupable des quatre chefs d'accusation (complot, crimes contre la paix, crimes de guerre et crimes contre l'humanité) il fut condamné à la mort par pendaison et exécuté dans la nuit du 16 octobre 1946.

Comme Jean-Luc Bellanger le fit⁶⁴, je laisserai les derniers mots à l'abbé Joseph de la Martinière qui, en tant que déporté NN et spécialiste de la question en France, a écrit : « *Les NN ont-ils souffert plus que les autres ? Je me garderais bien de l'affirmer. La prison est, à tout prendre, moins éprouvante que le camp de concentration. Mais il est vrai que la plupart des NN ont connu soit Hinzert soit Natzweiler pour commencer, et un camp de concentration pour terminer. Il est probable qu'ils sont décédés proportionnellement en plus grand nombre que les non NN, mais il faut remarquer que leur captivité a été souvent sensiblement plus longue. Leur suppression systématique, programmée dans les dernières semaines des hostilités, n'a pas eu lieu, à part quelques exceptions* ». Il était cependant, nécessaire, pour l'abbé de La Martinière, de « *rendre aux déportés NN l'hommage auquel ils ont droit, comme les autres, alors qu'ils sont souvent méconnus, considérés comme "quantité négligeable", par rapport à la masse des "concentrationnaires"* ».

Bibliographie

Joseph De La Martinière, *Le décret et la procédure Nacht und Nebel (Nuit et Brouillard)*, Paris, F.N.D.I.R.P., 1988 (2ème édition).

Joseph de la Martinière, *Les Nacht und Nebel. Le décret et la procédure Nacht und Nebel*, Imprimerie Petit Rousseau, 1989.

Jean-Luc Bellanger, Comment les NN sont-ils devenus « Nuit et Brouillard » ? in *Le patriote résistant*, février 2005 (réédition d'un article publié dans la même revue en septembre 1995).

Jean-Luc Bellanger, La déportation NN dite aussi Nuit et Brouillard, in *Mémoire Vivante*, n° 59, décembre 2008.

Daniel Bovy, Dictionnaire de la barbarie nazie et de la Shoah,

Luc Piré, Les Territoires de la Mémoire.

Alain Guérin, Chronique de la Résistance, Omnibus, 2000.

Sites Internet

http://fr.wikipedia.org/wiki/Nuit_et_brouillard

<http://www.ffi33.org/33Nuit.htm>

<http://deportations.free.fr/deportes.htm>

<http://www.struthof.fr/fr/mediatheque/glossaire/n/>

<http://www.encyclopedie.bsditions.fr>

<http://www.fndirp.asso.fr/hinzert.htm>

<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/page/affichecitoyenne.php?idLang=fr&idCitoyen=16>

⁶⁴ Jean-Luc Bellanger, *La déportation NN dite aussi Nuit et Brouillard*, in « Mémoire Vivante », n° 59, décembre 2008.

Les cobayes humains

par Daniel Laurent

Les expériences « médicales » tentées sur les déportés des camps de concentration et des camps de prisonniers de guerre restent l'un des chapitres les plus atroces de l'histoire du Reich Nazi. Des médecins allemands, des professeurs d'Université, choisis par Himmler, acceptés par Hitler, renièrent toutes les règles éthiques et morales de leur profession et pratiquèrent plusieurs dizaines d'expériences différentes sur ce « matériel humain » voué à l'extermination. Des sept ou huit mille cobayes « traités », moins de cinq cent sont revenus vivants mais marqués pour toujours dans leur chair et dans leur âme.

Note préliminaire

C'est de manière délibérée que cet article ne se lance pas dans la description détaillée de ces « expériences », l'horreur et la souffrance suggérées par les illustrations nous paraissant suffisamment explicites.

La prise en main

Pour comprendre comment des médecins, et parmi eux des hommes de qualité, purent être à ce point corrompus par les principes nazis et accepter de se livrer à des « expériences », négation même de l'éthique médicale classique, il faut remonter bien avant la prise du pouvoir par Hitler puis suivre l'évolution du noyautage puis de l'épuration du corps médical.

Dès les années 20, les idées nationales socialistes gagnent le corps médical allemand et les facultés de médecine. La Ligue des médecins allemands nationaux socialistes est instituée en 1930. En 1932, le Dr Gehrard Wagner en devient président. Dès sa fondation, le Dr Leonardo Conti est responsable de la ligue pour le Gau de Berlin. Dans le programme de cette ligue, rédigé dès le congrès fondateur de 1929, il était demandé aux membres de « pénétrer le corps médical allemand et toutes les professions concernant la santé en y introduisant les concepts professionnels de la conception du monde (Weltanschauung) et faire respecter par le public ces idées fondamentales. Parallèlement, l'idéologie raciste pénètre en force les corporations étudiantes après 1928, année de fondation à Kiel de la ligue nationale socialiste des étudiants. En 1930-31, les nazis obtiennent la majorité des mandats dans onze facultés et forment le parti le plus important dans dix autres. Or, la plupart des futurs cadres de la médecine nazie sont nés avec le siècle. Ils ont donc fait leurs études entre 1920 et 1930 dans des universités où ils ont été imprégnés par les idées de racisme, d'hygiène raciale et d'hérédité des maladies mentales.

La prise du pouvoir par Hitler le 30 janvier 1933 ne prend pas de court le corps médical allemand, déjà largement contaminé par les idées racistes et gagné aux exigences de l'eugénisme négatif. Les médecins sont nombreux à avoir déjà adhéré au Parti nazi, voire à la SS, et à partager son idéologie.

En deux ans, par une série de décrets, le ministère de l'Intérieur contrôle tous les organismes de santé. Le département IV de la Santé et de la Protection du Peuple est dirigé par un secrétaire d'État, le Dr Arthur Gütt, puis, à partir de 1935 et jusqu'en 1945, par le Dr Leonardo Conti. Dans chaque grande ville un Office de santé est institué. Cet office, placé sous l'autorité d'un médecin fonctionnaire, est l'unité administrative qui contrôle l'ensemble des activités médicales, de l'hygiène à la médecine légale. Le directeur de l'Office de santé a tout pouvoir sur les médecins et les membres des professions de santé. Les autres activités à l'échelon national sont condensées dans des organismes qui sont tous rattachés au secrétariat d'État à la Santé, comme l'Académie de médecine, l'Office de santé du Reich – qui coordonne la recherche médicale – ou la Croix-Rouge allemande. L'ancienne Chambre des médecins allemands est confiée le 24 mars 1933 à des membres de la Ligue des médecins allemands nationaux socialistes et Gebhard Wagner en devient président (Reichsärztführer). En décembre 1935, elle devient la Chambre des médecins du Reich. À l'exception des offices de santé de l'armée ou de la police, tous les médecins allemands doivent, pour exercer, être inscrits à cette chambre. Le Reichsärztführer promulgue les lois et ordonnances qui régissent l'exercice de la profession. L'ancien code de déontologie médicale devient caduc et la Chambre des médecins a ses tribunaux et ses comités d'arbitrage. Elle garantit que chaque médecin accomplit sa tâche selon la conception du monde national socialiste et applique les mesures sanitaires prescrites.

En parallèle, les scientifiques, médecins, professeurs considérés comme libéraux, réactionnaires, Juifs (13% du corps médical allemand en 1932) ou franc-maçon sont peu à peu chassés ou interdits d'exercice, ce qui concernera 40% d'entre eux.

Les semailles ont été efficaces: la terreur a éliminé les mauvais éléments, la séduction nazie a convaincu les autres. Le terrain est prêt à récolter l'horreur.

L'Ahnenerbe et les marottes «scientifiques» d'Hitler

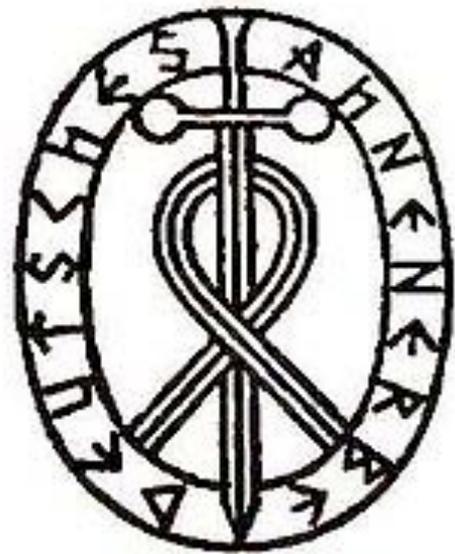
«Toute la culture humaine, toutes les réalisations artistiques, scientifiques et technologiques que nous avons devant nous sont quasi exclusivement le résultat de l'esprit créatif des Aryens», écrivait Hitler dans Mein Kampf.

Sur la foi de cette affirmation, Heinrich Himmler, dont la passion pour les expériences scientifiques, ou plutôt « pseudo-scientifiques », spécialement dans le domaine des recherches raciales, est bien connue, avait créé avec Herman Wirth et Walther Darré en 1933 la société Ahnenerbe — ou Héritage des Ancêtres — dont le siège était installé 16, Pücklerstrasse à Berlin-Dahlem et qui était chargée à partir de 1935 d'étudier tout ce qui avait trait à l'esprit, aux actes, aux traditions, aux caractéristiques et à l'héritage de la soi-disante race « nordique indo-germanique » avec une double mission: découvrir des preuves archéologiques des hauts faits des ancêtres des Allemands, en remontant jusqu'au paléolithique, ainsi que des preuves de l'infériorité biologique des « races inférieures » et diffuser ses découvertes aussi largement que possible.

Le 1er janvier 1939, elle reçut un statut nouveau qui la chargea de recherches scientifiques, lesquelles aboutirent aux expériences dans les camps.

Le 1er janvier 1942, la société fut rattachée à l'état-major personnel de Himmler et devint un organisme S. S. Le Comité directeur comprenait Himmler, président, le Dr Wuest, recteur de l'Université de Munich, et Sievers, ancien libraire devenu colonel S. S., secrétaire de la société, qui joua un rôle très important.

C'est l'Ahnenerbe qui, sur les instructions de Himmler, provoqua, organisa et finança la plupart des expériences. L'Ahnenerbe prit un développement énorme et disposa finalement de cinquante Instituts scientifiques spécialisés. Le point de départ des expériences paraît être une demande adressée à Himmler par le Dr Sigmund Rascher.



Emblème de l'Ahnenerbe

Comment ce genre de recherche apparut-il ? Généralement, les nazis considéraient le processus de destruction comme un combat racial. Pour eux, les mesures antisémites constituaient une défense de la « substance raciale nordique » dans la guerre contre les menées surnoisées d'un « mélange racial inférieur ». Cette rationalisation soulevait parfois des obstacles: l'existence d'un lien direct entre les traits physiques et la Weltanschauung échappait à de nombreux responsables. Les théoriciens du parti et la SS éprouvaient de ce fait quelques difficultés à prouver le bien-fondé de leur théorie. Il n'est donc pas étonnant que, en mal de justifications, ils aient eu recours à l'expérimentation.

Les « expériences »

Dès le début, Himmler manifesta un grand intérêt pour ce genre d'activités. L'expérimentation le passionnait, et, s'il acquérait la conviction que les recherches en question étaient d'une « énorme importance », il n'hésitait pas à donner un coup de pouce pour faciliter les démarches administratives. En 1943, mû par ce désir de protéger la recherche, il ordonna qu'on n'entame aucune expérimentation sans son accord

exprès. En 1944, la procédure s'affina. Désormais, les projets devaient être soumis à Grawitz, qui les transmettait à Himmler en y joignant les différents avis de Gebhardt, Glücks et Nebe. L'appréciation de Gebhardt était purement médicale, Glücks et Nebe formulant, quant à eux, une opinion sur l'importante question du choix des victimes.

Les « expériences » peuvent être classées en trois catégories :

La première consiste en expériences visant à faciliter la survie du personnel militaire des forces de l'Axe. A Dachau, des médecins de l'armée de l'air allemande et de l'Institut expérimental allemand pour l'aviation menèrent des expériences sur la haute altitude, en utilisant une chambre à basse pression, en vue de déterminer l'altitude maximale à laquelle les équipages des avions endommagés pouvaient se parachuter. D'autres chercheurs menèrent des expériences dites de "congélation" en vue de trouver un traitement contre l'hypothermie. Ils utilisèrent aussi des détenus pour tester différentes méthodes pour rendre l'eau de mer potable.



Parmi les « expériences » réalisées sur les cobayes humains, certaines avaient pour but de diminuer la létalité des combattants. Ici on voit un supplicié après avoir enduré une expérimentation liée à la compression

La deuxième catégorie d'expériences visait à mettre au point et à tester des médicaments et des méthodes de traitement des blessures et des maladies que les soldats allemands pouvaient subir au combat. Dans les camps de concentration de Sachsenhausen, Dachau, Struthof-Natzweiler, Buchenwald et Neuengamme, des chercheurs testèrent des composés et des

sérums pour la prévention et le traitement de maladies contagieuses telles que le paludisme, le typhus, la tuberculose, la fièvre typhoïde, la fièvre jaune et l'hépatite. Au camp de Ravensbrück furent pratiquées des greffes d'os et des expériences en vue de tester l'efficacité de médicaments à base de sulfanilamides. Au Struthof et à Sachsenhausen, les prisonniers furent soumis aux effets du phosgène et du gaz moutarde pour tester des antidotes possibles.

La troisième catégorie d'expériences médicales visait à confirmer l'idéologie raciste nazie. Les plus cruelles furent celles que Josef Mengele mena à Auschwitz sur des jumeaux. Ce même Mengele, et Werner Fischer à Sachsenhausen, dirigèrent des expériences sérologiques sur des Tsiganes, en vue de déterminer comment les différentes « races » résistaient aux maladies contagieuses. Les recherches menées sur des squelettes et des tissus par August Hirt à l'Université de Strasbourg visaient elles à établir « l'infériorité raciale des Juifs » et une classification des groupes humains.



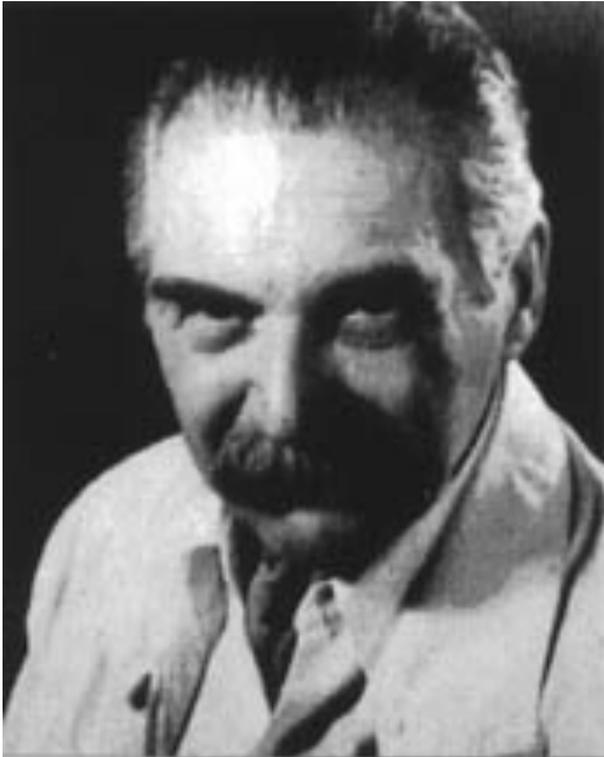
Pour quelles raisons cet homme est-il sur une table d'opération ? La légende ne le précise pas. Parmi l'ensemble des « expériences » pratiquées dans les camps le choix est vaste, mais aucune n'avait de raison d'être médicale. A l'arrière plan, on aperçoit d'autres victimes attendant leur tour. On a du mal à imaginer l'enfer que ces hommes et ces femmes ont du vivre.

Parmi les autres « expériences », il faut citer également des tentatives de stérilisation, menées principalement aux camps d'Auschwitz et Ravensbrück. Les chercheurs nazis y testèrent différentes méthodes pour trouver une procédure efficace et peu coûteuse de stérilisation des Tsiganes et des autres groupes que les leaders nazis jugeaient indésirables du point de vue racial ou génétique. Ces recherches, comme les autres, n'aboutirent pas.

Dans son *Les médecins maudits*, Christian Bernadac tire une conclusion dans laquelle l'absence totale de découvertes, d'avancées utilisables, suite aux « expériences » nazies, est mise en lumière. Il évoque également le fait qu'aucune association contre les expérimentations humaines n'existe tandis que plus de 10 000 existent déjà contre l'expérimentation animale bien que certains chercheurs rêvent de travailler sur le vivant.

Joseph Mengele

Joseph Mengele, probablement le plus connu des « médecins maudits » est né en 1911 à Günzburg, en Bavière. Il était le fils d'un riche industriel, d'une famille catholique aisée et nationaliste. Il fait des études de philosophie et de médecine, et dirige à 32 ans le laboratoire de recherches raciales de Francfort. En effet, les convictions politiques de Joseph Mengele ont fortement influencé ses travaux universitaires. A 20 ans, il adhère aux Casques d'acier, une organisation nationaliste d'anciens combattants. En 1934, c'est avec enthousiasme qu'il entre aux Sections d'assauts, les SA. Quatre ans plus tard, ce fervent nazi sollicite et obtient son entrée au NSDAP (parti nazi) puis à la SS en 1938.



Joseph Mengele, Médecin maudit emblématique

Dans le même temps, en 1935, Mengele a soutenu sa thèse d'anthropologie qui porte sur l' « examen radiomorphologique de la partie antérieure de la mâchoire inférieure dans quatre groupes raciaux ». Ses conclusions, absurdes d'un point de vue scientifique, veulent prouver la "supériorité" de l'Européen de type nordique, incarnation parfaite de la race aryenne.

Entre 1940 et 1943, Joseph Mengele sert notamment dans la Waffen SS. A la suite d'une blessure sur le front de l'Est qui le rend médicalement inapte au combat, il rentre en Allemagne Il est promu au grade de Hauptsturmführer, de capitaine, et reçoit quatre décorations.

Il arrive à Auschwitz le 30 mai 1943, avec la fonction de médecin-chef de Birkenau.

Il participe aux sélections des déportés « valides au travail » à l'arrivée des convois. Il déploie ici une énergie et un zèle peu communs afin de remplir les chambres à gaz. Des témoins l'ont vu abattre lui même une mère qui refusait d'être séparée de ses enfants.

Il utilise les déportés pour ses « expériences médicales ». Il fait mettre les jumeaux dans des blocks à part, les examine, les mesure, les tue pour disséquer leur cadavres. Ces expériences n'apportent rien, ne débouchent sur rien, mais il les continue, dans une sorte de délire, d'obsession. Son objectif est de faciliter la reproduction des soi-disant « êtres supérieurs » que seraient les « aryens ». Il fait une sorte de catalogue des traits physiques mais n'est aucunement un précurseur de la génétique. C'est plutôt une sorte de collectionneur d'anomalies physiques.

Après la guerre, le "docteur" Mengele réussit à fuir et serait mort en 1979 au Brésil.

Conclusion

Comme chaque fois que l'on se penche sur l'un des crimes du IIIème Reich, ce qui en ressort en premier est l'impressionnante, et effrayante, cohésion interne de l'idéologie nazie. Il suffit en effet d'admettre que l'histoire de l'humanité ne fut qu'un permanent combat racial, les « espèces » les plus fortes devant leur survie et leur développement à l'élimination ou l'exploitation des faibles, pour que, en quelque sorte, tout le reste coule de source. En effet, si un Juif, un Tzigane ou un Slave ne vaut pas plus, dans l'échelle des valeurs humaines, qu'un chimpanzé ou une souris blanche, pourquoi se priver de ce matériau pour faire progresser la médecine ?



Ce cliché est suffisamment explicite pour ne pas avoir à le légendrer. Même les enfants ne sont pas épargnés par les « expériences »

Hitler en avait d'ailleurs jeté les fondations dans *Mein Kampf*: « L'État raciste aura à réparer les dommages causés par tout ce qu'on néglige de faire aujourd'hui dans ce domaine. Il

devra faire de la race le centre de la vie de la communauté; veiller à ce qu'elle reste pure; déclarer que l'enfant est le bien le plus précieux d'un peuple. Il devra prendre soin que, seul, l'individu sain procréé des enfants; il dira qu'il n'y a qu'un acte honteux: mettre au monde des enfants quand on est malade et qu'on a des tares, et que l'acte de plus honorable est alors d'y renoncer. Inversement, il professera que refuser à la nation des enfants robustes est un acte répréhensible. L'État doit intervenir comme ayant de dépôt d'un avenir de milliers d'années au prix duquel les désirs et l'égoïsme de l'individu sont tenus pour rien et devant lequel ils doivent s'incliner ; **il doit utiliser des ressources de la médecine la plus moderne pour éclairer sa religion⁶⁵**; il doit déclarer que tout individu notoirement malade ou atteint de tares héréditaires, donc transmissibles à ses rejetons, n'a pas le droit de se reproduire et **il doit lui en enlever matériellement la faculté.⁶⁶** »

Au-delà du légitime effroi et de la compassion envers les victimes que les crimes nazis génèrent, il convient de réaliser que la base de départ, la fondation qui les a permis est le racisme. Certes, les nazis ne furent pas, et de loin, les seuls racistes ayant sévit dans l'histoire de notre monde mais furent ceux qui l'ont poussé jusqu'à des démesures inouïes et inégalées. Le nombre impressionnant de gens cultivés, intelligents et par ailleurs «bien sous tous rapports» qui se sont laissés entraîner dans cette sinistre aventure doit faire réfléchir les hommes et les femmes du 21ème siècle aux risques contemporains qui subsistent de-ci de-là. Nous espérons que ce modeste article y aura contribué.

Bibliographie

Heather Pringle, *Opération Ahnenerbe*, Presses de la Cité, 2007

Yves Ternon, *Les médecins nazis*, Les cahiers de la Shoah n° 9 –2007/1

Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Fayard, 1988

Christian Bernadac, *Les médecins maudits*, Editions France-Empire, 1967

Jacques Delarue, *Histoire de la Gestapo*, Fayard, 1962

Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Munich, 1925

Sources en ligne

Dominique Natanson, *Mémoire Juive et éducation*, <http://www.memoire-juive.org/>

US Holocaust Memorial Museum, <http://www.ushmm.org/>

Photos issues de ces sites publiées ici avec l'aimable autorisation des webmestres, qu'ils en soient remerciés.

Dans les tableaux suivants, l'auteur dresse une liste effarante des expériences pratiquées par les « Médecin maudits » dans les différents camps de l'univers, ainsi qu'un compte-rendu d'un officier du service cinématographique, à la suite de sa découverte macabre dans l'hôpital de Strasbourg en décembre 44.

<p>Auschwitz</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Expériences de stérilisation sur des femmes par injections intra utérines • Expériences de stérilisation sur des hommes et des femmes au moyen de rayons X (150 expériences) • Etude de l'évolution du cancer de la matrice (au moins 50 victimes) • Expériences sur les phlegmons (au moins 30) • Examens de l'atrophie du foie • Modification dans l'organisme sous l'influence de la faim • Expériences sur les jumeaux (111 victimes) • Expériences avec de la mescaline: obtention des aveux • Expériences à l'aide de brûlures (16 victimes) • Expériences par électrochocs, sur des aliénés • Expériences avec le sérum sanguin, afin d'obtenir un titre d'agglutination plus élevé, mélange de sang des groupes A II et B III • Expériences sur la malaria • Fabrication de moulages en plâtre d'organes génitaux féminins prélevés sur les déportées
<p>Buchenwald</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Expériences de "traitement" au phénol • Essais de vaccins de typhus exanthématique • Contrôle du vaccin de la fièvre jaune (485 cobayes humains) • Immunisation avec des vaccins de Frankel (gangrène gazeuse) (15 victimes) • Expériences sur des hormones • Expériences sur la pervitine • Expérience sur des bombes incendiaires au caoutchouc phosphoreux (5 victimes) • Expériences en grand nombre sur des vaccins ou pseudo-vaccins contre la dysenterie, l'hépatite épidémique, la tuberculose...
<p>Dachau</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Expériences de ponction du foie (175 victimes environ) • Expériences sur la malaria (1.100 cobayes humains) • Expériences d'absorption d'eau de mer (40 victimes) • Expériences de basses pressions (plus de 200 victimes) • Expériences sur le froid (250 victimes) • Expériences sur la tuberculose (114

⁶⁵ Souligné par l'auteur

⁶⁶ Souligné par l'auteur



	<ul style="list-style-type: none"> victimes) Opérations chirurgicales expérimentales inutiles Essais d'alimentation Emploi de la mescaline Cristallisation du sang par solution
Mauthausen	<ul style="list-style-type: none"> Mêmes expériences sur les vaccins (2.000 victimes) Expériences avec des poux contaminants
Natzweiler Schirmeck	<ul style="list-style-type: none"> Expériences sur le typhus Expériences sur l'ypérite et le phosgène (300 victimes) Expérience avec l'urotropine <p>Expériences menées par les professeurs Hirt, Bickenbach et Letz, de l'Université allemande de Starsbourg, dans une section spéciale appelée "Héritage des ancêtres"</p>
Neuengamme	<ul style="list-style-type: none"> Expériences de désintoxication de l'eau potable polluée par des substances toxiques (plus de 150 victimes)
Ravensbrück	<ul style="list-style-type: none"> Expériences sur la gangrène gazeuse (75 victimes) Expériences sur la régénération des muscles, des nerfs et des os (nombre inconnu de victimes) Expériences de stérilisation de femmes Expériences de greffes de peau Expériences mystérieuses avec une poudre blanche non identifiée <p>A Ravensbrück, les déportées soumises à ces expériences étaient appelées les "lapins".</p>
Sachsenhausen	<ul style="list-style-type: none"> Expériences avec des balles de nitrate d'acotinine (6 victimes) Expériences pour ralentir le rythme cardiaque Expériences avec l'ypérite (gaz moutarde) Expériences sur les différences sérologiques des "races" (47 victimes tziganes) Expérience avec du cyanure de potassium (1 victime avérée au crématorium) Expériences de vessies artificielles Expériences sur les intoxications saturnines insensibles dues à l'absorption d'eau provenant des conduites de plomb Expériences avec des sulfamides

	<ul style="list-style-type: none"> Essais d'alimentation Expériences sur la résistance au froid Essais pour déterminer le degré de solidité des chaussures de la Wehrmacht
--	---

Source : http://pagesperso-orange.fr/d-d.natanson/experiences_medicales.htm

Compte-rendu du Commandant RAPHAËL, du Service Cinématographique des Armées.

Le vendredi 1er décembre 1944, au cours d'une visite à l'Hôpital Civil de Strasbourg pour rechercher du matériel photographique provenant de l'Institut allemand, le Commandant Raphaël, du Service Cinématographique de l'Armée, a constaté la présence dans les sous-sols du bâtiment de l'Institut d'Anatomie de cadavres entassés dans des cuves peines d'alcool. Ces cadavres étaient destinés aux expériences du Professeur Hirth, Directeur de l'Institut. D'après les déclarations des employés alsaciens : Peter, Wagner et Gabel, ces corps auraient été livrés à l'Institut, sur la demande du Professeur Hirth, par un camp d'internés politiques (Schirmeck ou Struthof). Sur 120 cadavres commandés, 86 ont été livrés (dans la même journée, en plusieurs fois) à 5h du matin. Les corps étaient transportés nus, à raison de 50 par camion. Lors de leur déchargement, les témoins ont pu constater que les cadavres présentaient les caractéristiques suivantes: ils étaient encore tièdes et ne présentaient pas la raideur cadavérique. Leurs yeux étaient congestionnés et rouges. Ils portaient un matricule tatoué sur le bras. Ils comprenaient 30 femmes de tous âges.

D'autre part, il est à signaler qu'il a été trouvé dans le laboratoire du Professeur une bombe puissante à oxygène liquide (10kgs) destinée à provoquer la destruction de toute l'installation, et à faire disparaître ainsi toute trace compromettante. L'avance rapide de l'armée Leclerc a empêché la réalisation de ce projet. Toutefois, le Professeur Hirth a réussi à s'enfuir, mais une partie de ses assistants sont restés sur place. Les personnes dont les noms suivent sont à même de fournir tous détails complémentaires sur cette affaire et de servir de témoins :

1- Éléments alsaciens ayant dénoncé les agissements du Professeur et continuant leur service à l'Hôpital Civil: Pater, Wagner, Gabel.

2 - Éléments allemands (internés ou surveillés): Mlle Seepe, secrétaire du Professeur Hirth ; M. et Mme Bong, assistants du Professeur.

Mr Bong devait être fusillé, et n'a pas été exécuté, afin de servir de témoin. Il est interné.

En résumé : Le nombre de cadavres, la manière anormale dont ces corps ont été amenés à l'hôpital, les précautions prises pour pouvoir faire disparaître toutes traces de ces installations, enfin, les déclarations des employés attachés à ce service, prouvent que le Professeur Hirth était un triste personnage dont l'activité est à mettre en lumière. Il semble qu'on se trouve en face d'une manifestation de la barbarie allemande.

Fait à Paris, le 10 décembre 1944.

Le Procès des « Médecins »

par Daniel Laurent

À la fin de la guerre, 23 personnes impliquées dans des expériences sur des humains, dont 20 médecins et trois officiels nazis, sont jugées au cours d'un procès connu comme le « Procès des médecins » qui est le premier de la série des Procès de Nuremberg. Il y eut 5 acquittements, 7 sentences de mort et diverses peines de prison. C'est à ce moment, en 1947, qu'est élaboré un ensemble de principes, le Code de Nuremberg, qui pose les bases de la bioéthique et de ce qui est tolérable en matière d'expérimentation sur l'humain.



Carl Clauberg, 1898-1957, obtient son doctorat de médecine en 1925 et se spécialise en gynécologie et obstétrique. Il devient membre du NSDAP en 1933, puis de la SA où il deviendra Obersturmführer et enseigne à l'université de Königsberg à partir de 1937. A la demande d'Hitler, il est nommé à Auschwitz en décembre 1942 et s'y livre à des « expériences » de stérilisation sur des déportées le plus souvent juives ou tziganes. Plus de 300 femmes mourront dans d'atroces souffrances pour aucun résultat « médical » utilisable. Replié sur Ravensbrück fin 1944, il est arrêté par les Américains le 8 juin 1945 et livré aux Soviétiques. Condamné à 25 ans de prison, il sera libéré en 1955 et rapatrié en RFA où il sera arrêté suite à une plainte déposée par une association de Juifs allemands.

Il meurt en prison en 1957 avant d'avoir été jugé, se suicidant par pendaison semble-t-il.

Source : Hors-série *Historia* 21 et Andreas Schulz (*Axis history*).



Herta Oberheuser, née en mai 1911, Herta Oberheuser (ou Oberhauser) devient médecin à Düsseldorf en 1937. Dès 1935 elle adhère au BDM (Bund Deutscher Mädel) et entre au NSDAP en 1937, puis à l'association des médecins nazis.

Ayant répondu à une petite annonce, elle se retrouve en poste au camp de Ravensbrück où elle participe aux « recherches » de 1940 à 1943 entre autre en infligeant des blessures « de guerre » à ses victimes pour étudier la cicatrisation et les infections.

Seule femme à être jugée au procès des médecins à Nuremberg, elle fut condamnée à 20 ans d'emprisonnement en août 1947, puis bénéficie d'une remise de peine en 1952 mais est rayée de l'Ordre des Médecins seulement en 1968, elle travaillait dans un laboratoire pharmaceutique en 1967. Elle est décédée en 1978.

Source : Mémorial de la Shoah



Waldemar Hoven, né en 1903, Waldemar Hoven rejoint la SS en 1933, de retour en Allemagne après de nombreux voyages de par le monde. Il obtient son doctorat en médecine en 1939 ainsi qu'un grade de Hauptsturmführer dans la Waffen-SS. Il fut associé au programme d'extermination des handicapés puis aux « recherches » à Buchenwald sur le typhus et les sérums contenant du phénol qui tuèrent de nombreux déportés. Arrêté en 1943 par la Gestapo, accusé d'avoir tué un SS, témoin potentiel d'une sombre affaire de liaison avec Ilse Koch (femme du commandant de Buchenwald), il fut condamné à mort mais libéré en mars 1945 suite au manque de médecins nazis. Arrêté par les Alliés après mai 45, jugé à Nuremberg, condamné à mort et pendu en juin 1948.

Source : *Historia*, n°361bis, "Médecins SS" et *The Mazal Library*

Pour **Victor Brack** voir article l'opération T4 de Stéphane Delogu

Le Négationnisme

par François Delpla

L'écrivain collaborationniste Maurice Bardèche lança la mode dès 1948 en vomissant le procès de Nuremberg. Un ancien déporté et ancien socialiste, Paul Rassinier, reprit le flambeau dans les années 1960. Un universitaire, professeur non d'histoire mais de littérature, Robert Faurisson, réussit à se faire publier dans le *Monde* en 1979. Un ancien dirigeant communiste, Roger Garaudy, converti à l'Islam, ajouta sa pierre dans les années 1990 et fut un temps soutenu par... l'abbé Pierre, au moins dans son droit à l'expression. Jean-Marie Le Pen flirta avec ce courant. Un Juif même, frère de quelqu'un, Gabriel Cohn-Bendit, s'y laissa entraîner avant de se rétracter. Voilà pour le volet français⁶⁷ d'un phénomène qui jouit notamment d'une certaine vogue dans les pays musulmans⁶⁸... mais épargne, sauf en quelques cervelles immatures, un pays appelé Allemagne. Il s'agit de nier le génocide des Juifs, et plus particulièrement l'un de ses principaux modes, le gazage. La méthode est invariable: on prend un fragment de la littérature sur le sujet, on y relève à tort ou à raison un défaut de raisonnement, de méthode ou de documentation, puis on conclut que l'ensemble est disqualifié et l'inexistence du génocide prouvée.

Les négationnistes (ainsi baptisés en 1987 par Henry Rousso⁶⁹) appliquent, consciemment ou non, la consigne nazie qui consistait à cacher le crime, au besoin en le niant (Himmler, discours de Posen aux cadres de la SS, 4 octobre 1943, et à ceux de l'Etat, 6 octobre)⁷⁰. Dans beaucoup de pays ils ont suscité une législation répressive spécifique (France, loi Gayssot, 1989), objet de controverses (le Parlement doit-il dire l'histoire ? On ne peut protéger par une loi spéciale toutes les victimes de meurtre, alors pourquoi celles-là ?). Internet est leur refuge⁷¹, mais aussi un instrument de clarification. Notamment, en francophonie, par le site de Gilles Karmasyn « Pratique de l'histoire et dévoilements négationnistes » : <http://www.phdn.org>

Les recherches de Patrick Desbois⁷² en ex-URSS ont profondément déstabilisé les négationnistes, qui ont été

⁶⁷ Citons, pour les autres pays, David Irving en Grande Bretagne, Ernst Zündel au Canada, Herbert Verbeke en Belgique, le français Vincent Reynouard « exilé » en Belgique, entre autres.

⁶⁸ Le faux antisémite « *Les Protocoles des Sages de Sion* » est largement diffusé dans certains pays du Moyen-Orient, par exemple – cf. *Histomag'44* no. 58, février-mars 2009, <http://www.39-45.org/histomag/mag-fevrier2009.pdf>

⁶⁹ Les négationnistes tentent de réfuter ce terme et essayent de se faire appeler « révisionnistes », vocable qui ne recouvre absolument pas leurs véritables activités.

⁷⁰ « *C'est là une page de gloire de notre histoire, une page non écrite et qui ne sera jamais écrite.* » Discours du Reichführer-SS Himmler devant des officiers supérieurs SS à Posen, le 4 octobre 1943 (Trials of War Criminals Before the Nürnberg Military Tribunals - Washington, U.S Govt. Print. Off., 1949-1953, Vol. XIII, p. 323, and Himmler, Reichsführer-SS - P. Padfield, Henry Holt and Co, NY, 1990, p. 469)

⁷¹ Les sites internet négationnistes, y compris les francophones, sont hébergés aux USA, la sacro-sainte liberté de parole issue du 1^{er} amendement de la constitution américaine empêchant toute action légale en vue de leur fermeture

⁷² Voir dans ce numéro l'interview de Patrick Desbois par François Delpla, page 15

jusqu'à fabriquer un faux Desbois et à se répandre en lettres signées de lui, dans l'été 2009. Leur réaction est compréhensible: en semant le doute sur les gazages, ils cherchaient à faire accroire qu'il y avait eu des morts juifs, certes, mais par sous-alimentation, maladies, punitions, usure au travail, bref par des circonstances qui ne prouvaient pas une intention de donner la mort à toute une population en un moment précis. Les centaines de charniers grands et petits, voire minuscules, découverts depuis 2003, en fouillant les alentours avec méthode et en interrogeant pour la première fois les témoins restés sur place, prennent ce dispositif mental complètement à contre-pied. Ils attestent en effet d'un quadrillage serré, destiné à tuer systématiquement les personnes reconnues comme juives de tout âge et de toute condition, quitte à revenir plusieurs fois pour parachever la besogne.

*Les notes sont de Daniel Laurent

Ils ne savaient pas Propos recueillis par Daniel Laurent

Roger Lenevette

Difficile de donner des souvenirs qu'on n'a pas. Pour nous, et tout au moins pour moi, le mot déporté et déportation n'est apparu que bien après le retour des prisonniers et déportés.

Comment aurions nous pu savoir ?

Pas par le gouvernement de Vichy. Par la BBC s'adressant aux Français, les émissions étaient pour donner des nouvelles sur le plan militaire, nous louer les prouesses des combattants, telle l'armée Leclerc ou la bataille de Stalingrad etc ... mais rien sur les camps découverts par l'armée alliée en 1945 et dont il n'a été parlé que bien plus tard.

Dans les "coups durs" de la Résistance, on entendait parler des arrestations, des tortures, des pillages, des fermes brûlées mais toujours un temps après, mais ne savions rien de ceux qui étaient arrêtés, dont certains ont été déportés, dont bon nombre également n'ont été retrouvés enterrés qu'après la libération. On n'apprenait qu'avec retard ce qui se passait dans nos régions. Même à propos des juifs nous ne savions pas grand-chose. L'un de mes souvenirs que j'ai déjà raconté il y a deux ou trois ans et qui est revenu il y a quelques semaines par Yvon le découvrant sur Internet à propos des prisonniers anglais dans la région de Nantes où il a été question de Kadervern.

J'y avais relaté un jeune couple de juifs travaillant sur la mine et pour lequel la consigne avait été passée de ne pas parler d'eux. Je me souviens que cette consigne m'avait été passée dans une « cuërie de pommé » par une nommée Kitty, compagne de Jean Torry, ex parisienne travaillant à la mine également. Comment Kitty savait-elle que c'était des juifs ? Les deux femmes travaillaient ensemble à la Laverie (Tri du minerai) et avaient dû se faire des confidences ce qui était pourtant dangereux à l'époque. Après la libération, ce couple est parti et nous n'en avons plus eu de nouvelles. Je suppose que le directeur ne savait pas qu'il avait des juifs dans son personnel lequel était géré par un bureau dont le responsable Mr Bettin était très francophile. Arrivé en 1942, nous savions qu'il fallait les protéger des Allemands qui faisaient la chasse aux juifs, mais nous n'en savions pas plus.

La fin 1945 où il en a sans doute été davantage parlé a été pour moi Francazal, puis Grans et ses piqures et le bateau pour l'Indo le 2 février. J'étais sans doute trop préoccupé par ce qui m'attendait. De plus j'étais jeune, et je le reconnaissais, sans doute pas trop curieux. Je faisais sans doute partie de ceux qui savaient tout et qui n'avaient plus rien à apprendre.

Aujourd'hui, je m'aperçois que je ne savais rien.

Visite guidée d'un camp de concentration: Natzweiler-Struthof

par Sébastien Saur



Introduction

Pour le grand public, l'histoire des camps de concentration et de la déportation se résume à un mot: *Auschwitz*. Cette symbolisation du système de terreur nazie par l'un des plus emblématiques des camps cache cependant une réalité à la fois plus large et plus diverse, que seule la visite d'un autre camp plus « classique » si l'on peut dire, peut rendre véritablement tangible. La majorité des citoyens d'Europe occidentale ne visitera jamais l'un de ces camps, faute de pouvoir ou vouloir se rendre en Allemagne ou en Pologne. Il existe cependant un camp de concentration situé actuellement sur le territoire français, dans la vallée vosgienne de la Bruche, à 60 kilomètres à l'ouest de Strasbourg: le sinistre camp de *Natzweiler-Struthof*.

C'est à une visite de ce camp que je vous invite aujourd'hui. Suivez le guide !

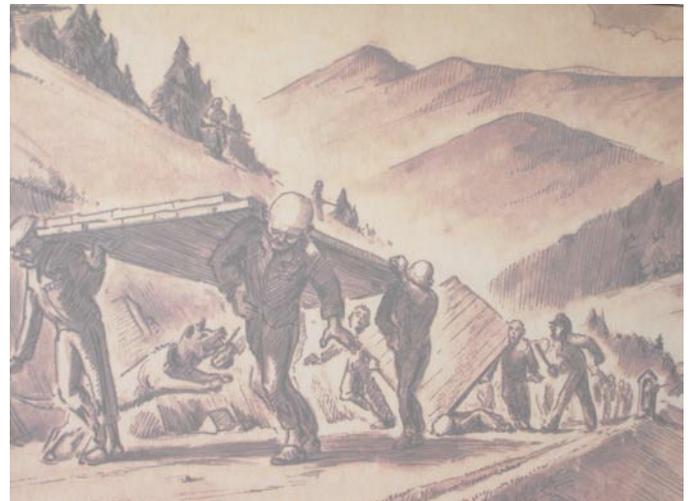
Historique du camp du *Struthof*

Avant de commencer la visite, il est nécessaire de poser quelques jalons historiques, afin de replacer le camp dans son contexte.

Après l'armistice du 22 juin 1940, la France est coupée en deux: la zone sud, dite « libre », sous domination de Vichy, et la zone nord, dite « occupée ». On oublie trop souvent une troisième zone, constituée de l'Alsace-Moselle, purement et simplement annexées au III^e Reich. Dans cette région, toute référence à la France est désormais interdite sous peine de déportation, voire d'exécution. Les noms de lieux et de personnes (y compris les prénoms) sont eux-mêmes germanisés.

Dans ce contexte, les géologues nazis commencent à faire l'inventaire des richesses du sol alsacien. C'est ainsi qu'en septembre 1940 l'ingénieur SS Karl Blumberg découvre au lieu-dit *Struthof* un gisement de granite rose qui pourrait servir à la construction des nouveaux bâtiments prévus par Hitler à Berlin et dans les principales villes du Reich.

En mars 1941, la décision officielle de construire un camp destiné à loger les travailleurs forcés de la carrière est prise. Les premiers déportés, principalement des allemands, sont transférés du camp de Sachsenhausen et construisent la route d'accès, les clôtures, miradors et bâtiments du camp. Le camp est officiellement ouvert le 21 avril.



1941: sur la route qu'ils ont eux-mêmes construite, les déportés portent les éléments préfabriqués destinés à la construction des baraques du camp (musée du *Struthof*, toutes les photos sont de l'auteur).

Classé en catégorie III (la plus dure), le camp de *Natzweiler-Struthof* est initialement prévu pour 2 000 détenus. Ce chiffre explosera en 1944, atteignant 7000 à la fin du mois d'août 1944. En tout, 54 000 hommes ressortissants d'une vingtaine de nationalités sont passés par le camp, plus de 20 000 d'entre eux y sont morts. De rares femmes y sont passées, mais uniquement pour y être exécutées dès leur arrivée.

Le camp sera évacué les 1^{er} et 2 septembre 1944, les derniers survivants partent alors pour les camps situés en Allemagne.

Environ 5 000 d'entre eux mourront dans les marches de la mort de la fin de la guerre.

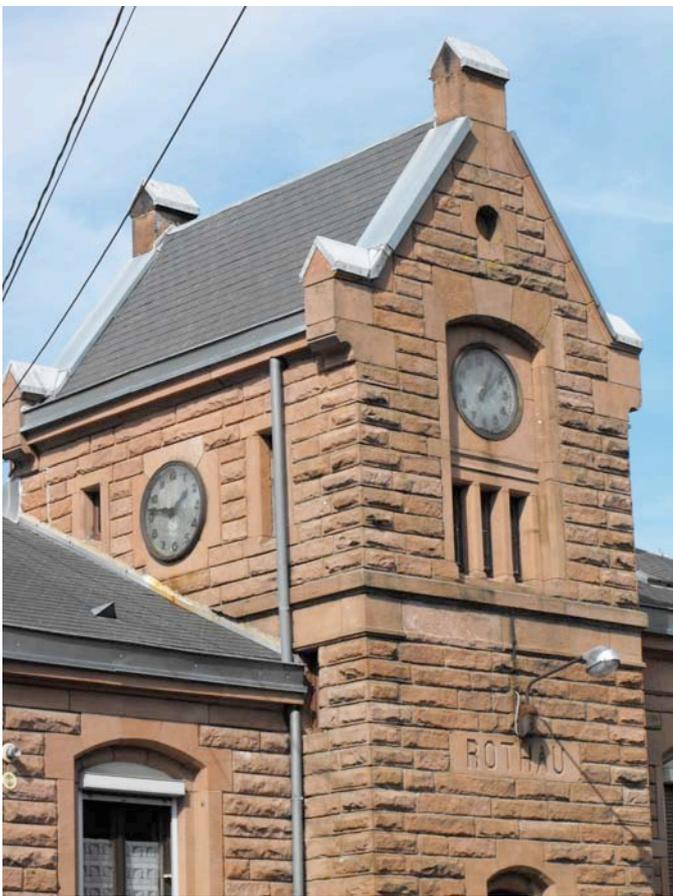
Le 23 novembre 1944, les Alliés entrent dans un camp vide. Pour la première fois, ils découvrent ce qu'était un camp de concentration nazi.

Après la libération, le camp reprendra du service, cette fois pour accueillir les anciens collaborateurs français. Les conditions de détention seront telles qu'une grande partie des gardiens devra être remplacée. Une preuve de plus, si besoin était, que la brutalité et la bêtise n'ont pas de frontières...

Le site du camp est géré depuis 1949 par le Ministère des Anciens combattants et classé monument historique en 1950. En 1954 les baraquements menaçant de s'effondrer sont détruits, à l'exception de quatre d'entre eux, encore visible aujourd'hui. Le bâtiment du musée a dû être reconstruit suite à un incendie criminel perpétré par des néo-nazis en 1976.

Durant cette visite, je vais dresser une vision d'ensemble de ce qu'est un camp de concentration, de son fonctionnement et de son utilité pour le régime nazi. Mon objectif d'aujourd'hui n'étant pas la commémoration mais la compréhension historique, je laisserai volontairement de côté certains aspects du camp tel qu'il se présente actuellement: nous ne verrons donc pas le *Centre européen du Résistant Déporté*, ni le monument aux déportés et la nécropole nationale installés à côté du camp.

Première étape : la gare de Rothau



La première chose que découvre le déporté en sortant du wagon à bestiaux où on l'a entassé avec des centaines

d'autres, c'est la gare du village Rothau. Déjà exténué par la soif, la faim, le manque de sommeil, le froid, il est brutalement jeté sur le quai de la gare et embarqué dans des camions qui assurent la liaison avec le camp. Les plus malchanceux doivent parcourir à pied les 8 kilomètres de route qui relie la gare au camp.

L'arrivée au camp



Juste avant d'arriver au camp, les déportés ont une dernière vision, surréaliste, de ce que peut être une vie normale: juste à côté du chemin où montent des centaines de pauvres hères affamés, sous les coups, les hurlements des gardiens et les aboiements des chiens, à une cinquantaine de mètres à peine de l'entrée du camp, se trouve une villa, dotée d'une piscine autour desquels quelques officiers, une femme et des enfants prennent peut-être le soleil sur des chaises longues. Il s'agit de la villa *Ehret* (du nom de ses propriétaires qui l'ont fait construire à la veille de la Première Guerre mondiale), siège de la Kommandantur du camp. Seul le commandant Joseph Kramer, commandant le plus redouté des déportés, qui commanda le camp d'octobre 1942 à mai 1944, y a vécu avec sa famille. Les autres commandants n'avaient là que leurs bureaux, leur logement étant situés dans la vallée, au village de La Claquette. On comprend ici d'un coup d'œil ce qu'est un commandant de camp de concentration: ni plus ni moins



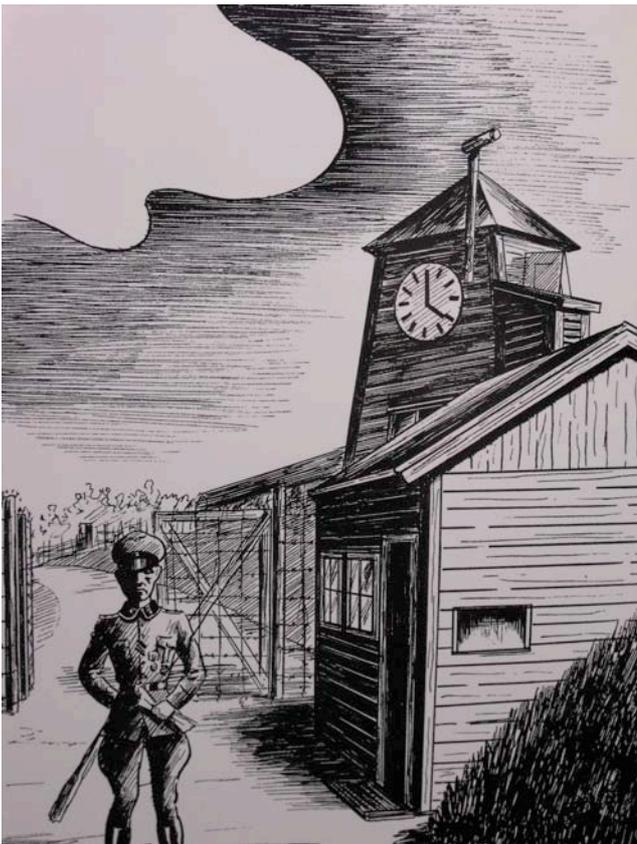
qu'un PDG qui gère sans états d'âme une entreprise. Le caractère barbare de son travail n'est pas pour lui un obstacle, il continue malgré tout de vivre comme tout un chacun...

Le commandant Joseph Kramer, commandant du camp de Natzweiler-Struthof du 4 octobre 1942 au 12 mai 1944. Membre de la SS depuis 1931, il entre comme simple garde à

Dachau en 1934. Il gravit les échelons, devient officier à Sachsenhausen et Mauthausen. En 1940, il est l'adjoint de

Rudolf **Höb** à Auschwitz. En 1942 il atteint le grade de *Hauptsturmführer* (capitaine SS). Après avoir commandé *Natzweiler-Struthof*, où il prouva sa férocité et son absence totale de sentiments lors des opérations de gazage, il revient à *Auschwitz*, où il gère les chambres à gaz. Enfin, du 2 décembre 1944 au 15 avril 1945, il commande le camp de *Bergen-Belsen*, où les déportés le surnomment « la bête de Belsen ». Arrêté par les anglais lors de la libération du camp, il sera condamné à mort et exécuté le 13 décembre 1945.

Présentation générale du camp



La vision de la villa *Ehret* n'est qu'une illusion pour les déportés: tout de suite derrière, ils arrivent devant l'entrée principale du camp, où ils sont accueillis par son commandant. Le commandant Kramer avait l'habitude d'accueillir ici les déportés avec son humour très particulier: - « vous entrez par ici, vous ne sortirez que par la cheminée ! ».



Aujourd'hui, la porte ne ressemble plus à ce qu'elle fût à l'origine. Le grand portique actuel a été vraisemblablement construit lors de l'utilisation des lieux comme camp de détention à la Libération.

La configuration du camp permet au commandant Kramer de facilement illustrer son propos: quoique située à l'autre bout du camp, la cheminée du four crématoire est bien visible depuis la porte. En effet, la disposition à flanc de montagne du site permet d'avoir une vue d'ensemble des constructions.



Cette maquette, installée dans le musée du camp, permet de comprendre l'organisation du site: construit à flanc de

colline, orienté Nord-Sud, d'une inclinaison de 20 %, il permet une surveillance facile des déportés.

On distingue sur cette maquette :

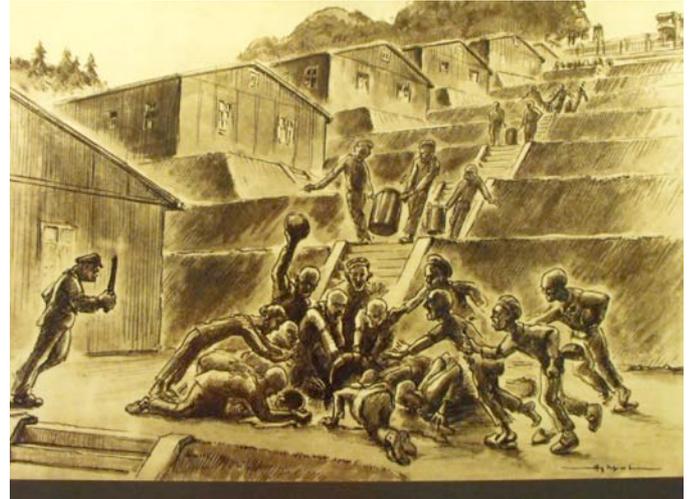
- Le bâtiment du crématoire (en bas à gauche, avec la cheminée)
- La fosse à cendres (en bas au milieu, couleur sable)
- Le bâtiment disciplinaire (en bas à droite)
- L'entrée du camp (en haut à droite, à l'angle du barbelé)
- La sablière (au fond, au milieu), lieu d'exécution de la Gestapo à partir de 1942
- Les barbelés électrifiés (380 Volts) entourant le camp, accompagnés de 8 miradors armés de mitrailleuses et équipés de projecteurs orientables

L'ensemble rassemble en 1944 17 blocks. Ceux destinés à la vie quotidienne sont en principe prévus pour 150 à 250 personnes, chiffre qui montera en période d'« affluence » à 650 - 750.

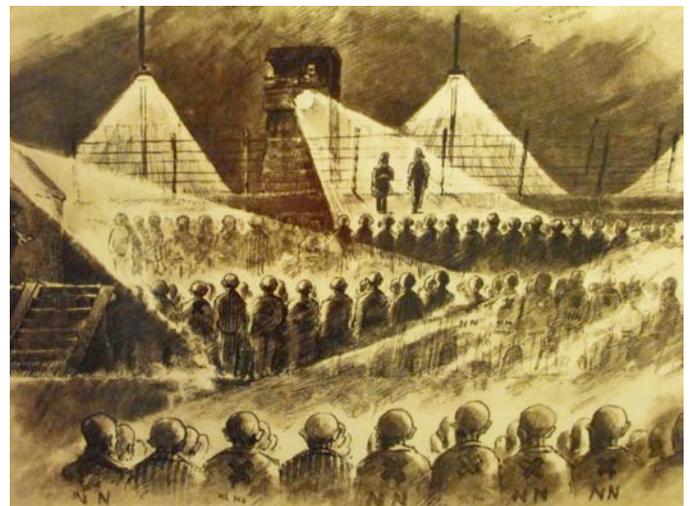
Quel que soit le moment de l'année à laquelle il arrive au camp, le déporté comprend que ses conditions de détention vont être des plus difficiles: situé à 800 mètres d'altitude, le camp subit l'été une température, caniculaire, aucun point d'ombre ne permet de s'abriter du soleil omniprésent. En automne, la pluie et le brouillard très dense ne sont que le prélude au terrible hiver vosgien, qui apporte vent glacial, températures de -10° à -20° et manteau neigeux de 1 mètre 50, qui ne disparaît que vers fin mars début avril.



Très rapidement, il va comprendre qu'une autre subtilité sadique lui a été réservée par les concepteurs du camp: les escaliers construits par les premiers déportés avec le granite de la carrière ne sont pas constitués de blocs de taille, mais de simples moellons. Ces escaliers vont devenir une torture pour tous les déportés: sous-alimentés, incapables de monter les marches, ils se traînent sur les marches, tirant leurs jambes à la force des bras pour monter les marches une à une. Le gel rend l'exercice encore plus difficile, et souvent les corvées de soupe se finissent en bagarre générale suite à un faux pas.



Vivre et mourir au Struthof



Au moins deux fois par jour a lieu un appel, aussi bien des vivants que des morts. Cette corvée peut durer des heures, quel que soit la météo.



Régulièrement, des pendaisons ont lieu aux deux potences situées en haut du camp. Là encore, le commandant Kramer se fait remarquer par son esprit d'à-propos, en déclarant un jour

que ça ne le dérangerait pas du tout de pendre tous les déportés présents un à un... Pour appuyer son propos, il n'hésite pas à fumer tranquillement un cigare avec ses adjoints.

Les déportés travaillent le jour de 6 heures à 18 heures ou la nuit de 18 heures à 6 heures. Après avoir bu un *ersatz* de café, ils rejoignent leur *Kommando* de travail situé à l'intérieur ou à l'extérieur du camp. La plupart travaillent à la carrière de granite, à quatre à cinq cent mètres du camp lui-même. Rapidement, la preuve est faite que la pierre extraite est de trop mauvaise qualité pour les constructions. Des bâtiments industriels y sont donc construits, et à partir de mai 1943 la firme *Junkers* fait travailler les déportés sur ses moteurs d'avions.



La carrière pendant la guerre et de nos jours



Alors qu'eux seuls justifient la présence du camp à cet endroit, la carrière et les ruines des bâtiments de travail sur les moteurs sont actuellement complètement à l'abandon. Seuls quelques historiens et anciens déportés vont encore visiter ces lieux où ont travaillé, ont souffert et sont morts des milliers d'hommes...



Les bâtiments industriels pendant la guerre et de nos jours)



Pour ceux qui restent à l'intérieur du camp, sont réservées une multitude de corvées. Certaines n'ont aucun sens, si ce n'est mener à l'épuisement puis à la mort. Un jour par exemple, on a fait monter et descendre des pierres à des déportés NN (*Nacht und Nebel*, « nuit et brouillard », autrement dit destinés à disparaître sans laisser de trace, nombreux au Struthof), de haut en bas du camp, jusqu'à ce que les malheureux s'écroulent d'épuisement.



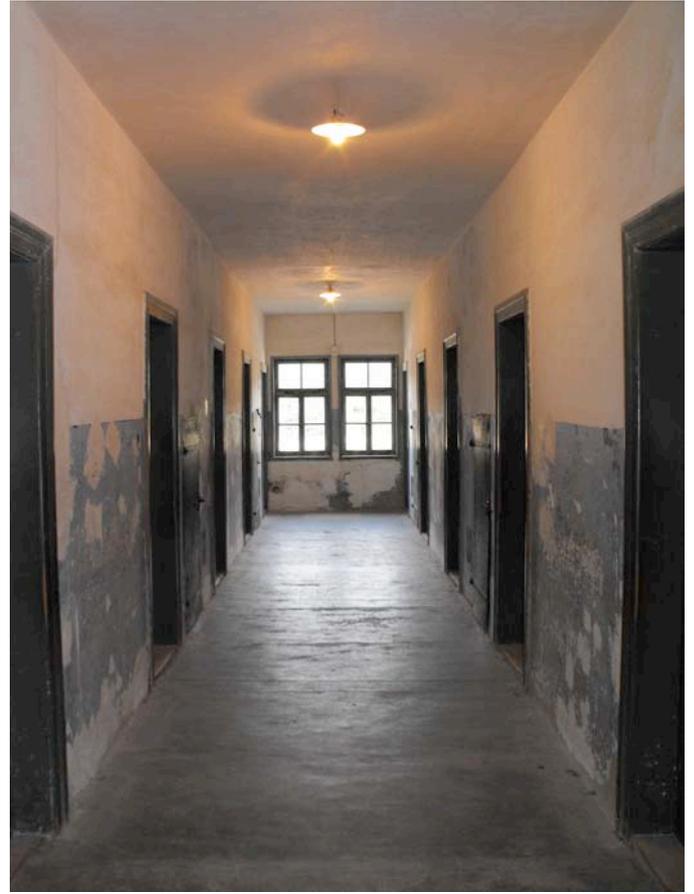
D'autres déportés sont affectés au « ravin de la mort », où les SS font pousser des fleurs... Cette activité permet aux *Kapos*, prisonniers de droit commun sélectionnés pour leur brutalité, qui servent d'auxiliaires aux SS, de gagner un supplément de nourriture: le *Kapo* pousse un déporté dans le ravin, au-delà de la limite autorisée. Le SS de garde dans son mirador, de mêche avec le *Kapo*, abat le prisonnier et gagne des jours de permission pour avoir mis fin à une « tentative d'évasion ».



Tout manquement à la discipline entraîne des coups, des peines d'emprisonnement, souvent la mort. Un block cellulaire (*photo en haut à droite*) a été construit au bas du camp. On y trouve une série de cellules équipées de couchettes en bois, dans lesquelles on entasse jusqu'à 20 prisonniers, enfermés de 3 à 45 jours, ne recevant qu'un maigre repas tous les trois jours.

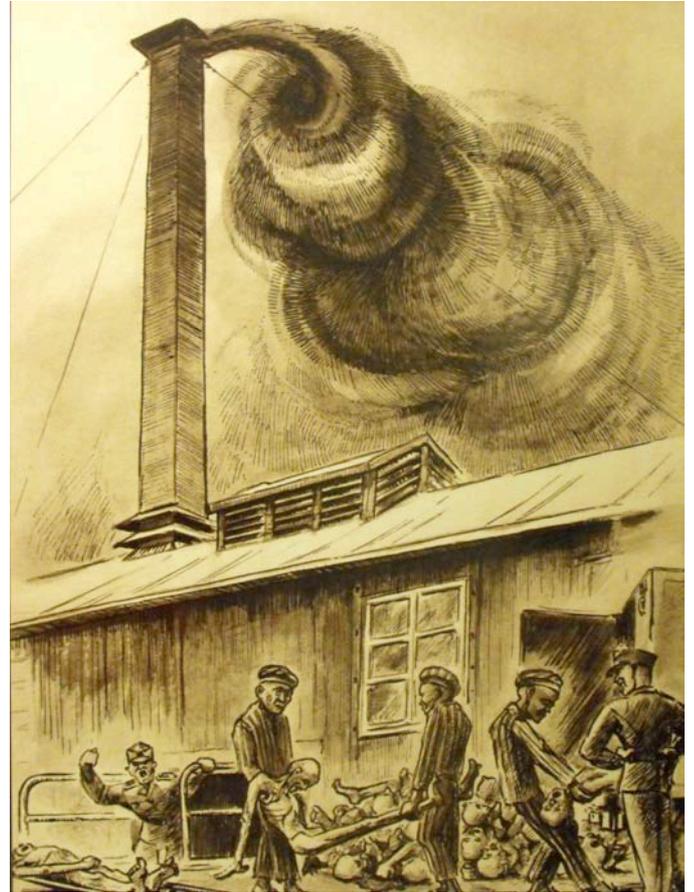
Attenants à ces cellules, de petits réduits (*ci-contre à droite*) étaient à l'origine prévus pour l'installation d'un système de chauffage, qui ne fut jamais installé. Ces réduits dans lesquels il est impossible de se coucher ou s'asseoir serviront à enfermer certains prisonniers, en général ceux condamnés à la pendaison

La bastonnade est un châtement commun. Attaché à un chevalet (*voir page suivante en haut à gauche*), dos nus, le déporté reçoit un nombre de coups adapté à sa « faute »: 5 coups pour un vol de pommes de terres, 10 pour vol de colis, 15 pour expédition clandestine de lettre, 20 pour vol à la cantine SS. La punition a lieu en haut du camp, devant les déportés réunis.





(page suivante). Sous l'effet de la chaleur, les corps se dessèchent en quelques secondes, puis s'enflamment comme des torches. La chaleur dégagée sert à chauffer l'eau des douches attenantes, utilisées par les déportés.



Après la mort : crémation et utilisation des cendres



Au bas du camp, voisin du block pénitentiaire, se trouve un bâtiment particulier, celui du crématoire (*en haut à droite*). Il n'existait pas à l'origine: ce n'est qu'à partir du début 1943 qu'un premier four avait été installé à l'extérieur du camp, le bâtiment du crématoire actuel étant construit à partir d'avril de cette même année, et le four installé seulement en octobre.

Les cadavres sont stockés au sous-sol, dans une morgue (*ci-contre à droite*) qui sert également de lieu d'exécution. Remontés à côté du four à la main ou grâce à un monte charge attendant, ils sont ensuite brûlés dans le four chauffé au coke



Les cendres sont ensuite versées dans la « fosse aux cendres », située tout en bas du camp, à quelques mètres du bâtiment du crématoire. Cette fosse est située à côté du collecteur des égouts des blocks. Régulièrement ils sont vidés, leur contenu mélangé aux cendres est ensuite utilisé comme engrais dans le potager des SS, situé en contrebas de l'entrée du camp.



La fosse à cendres



Une salle attenante au four crématoire sert de lieu d'exécution rapide par balle, quand l'urgence ou le secret ne permettent pas une exécution publique devant les autres prisonniers. Ainsi ont été exécutés là, dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1944, 107 membres du réseau de renseignements Alliance, ainsi que 35 membres du Groupe Mobile Alsace-Moselle.

Les expériences médicales du Struthof: salle d'autopsie et chambre à gaz

Le Struthof est l'un des camps où étaient perpétrées des expériences médicales sur des sujets humains. L'université

nazie de Strasbourg, ouverte en novembre 1941, effectue divers recherches médicales: les médecins nazis demandent aux autorités SS de leur fournir le « matériel humain » dont ils ont besoin.

Le potager SS (ci-dessous)



Cette situation explique la présence d'une salle d'autopsie dans le block du crématoire, avec une petite salle attenante pour le logement des « cobayes »



Ces salles ont servi aux expériences du professeur Eugen Haagen, spécialiste du typhus et découvreur du premier vaccin sur cette maladie. En inoculant le virus à des déportés dans le but de trouver un traitement plus efficace que le premier, il provoqua au mois de juin 1944 une épidémie fulgurante dans le camp.

En 1942, le professeur August Hirt, médecin anatomiste mondialement connu, membre de l'*Ahnenerbe* (institut de « recherche des ancêtres », institution SS destinée à valider les théories raciales nazies), décide de constituer une « collection de crânes de commissaires judéo bolchéviques », constitué de 150 spécimens. Pour ne pas détériorer les squelettes, il faut gazer les « sujets ». C'est à cet effet qu'est installée en 1943 à l'extérieur du camp, dans une ancienne salle de bal de l'auberge du Struthof qui a été réquisitionnée, une chambre à gaz. Au mois d'août, 86 déportés juifs venus d'Auschwitz y seront gazés. Leurs corps, ramenés à l'institut d'anatomie de Strasbourg, seront conservés durant un an avant d'être détruits quelques mois avant la libération de la ville. La collection de crâne n'a jamais vu le jour.



Le bâtiment de la chambre à gaz

A partir du printemps 1943, le professeur Otto Bickenbach, spécialisé dans les gaz de combat, notamment le phosgène, lui aussi membre de l'*Ahnenerbe*, est chargé par Himmler d'étudier les moyens de lutter contre ces gaz. Des dizaines de déportés, particulièrement des Russes, vont être exposés au gaz dans la chambre, vivants comme morts étant ensuite ramenés au camp pour y être examinés.

En guise de conclusion

Au terme de ce petit voyage dans l'enfer concentrationnaire, j'espère avoir réussi à montrer que les camps nazis ne sont pas que de pures machines à exterminer. A l'exception des camps d'extermination de Pologne, les camps de concentration sont avant tout des réservoirs de main d'œuvre servile à l'usage du IIIe Reich. La chambre à gaz et le four crématoire ne sont eux-mêmes que des ajouts tardifs, l'un pour des raisons pratiques, l'autre pour des besoins bien spécifiques.

La chambre à gaz



J'espère également avoir réussi à mettre des images sur une expression, « camp de concentration », qui reste trop souvent trop vague pour la plupart.

Cette petite visite virtuelle ne vise bien sûr pas à remplacer un déplacement sur place, mais si elle a pu permettre à quelques lecteurs de préparer leur visite du camp ou quelques professeurs d'illustrer leurs cours, je suis heureux d'avoir pu les aider.

Merci de m'avoir accompagné tout au long de cette visite !